Éditions MobileRead

LE CAPITAINE PARABÈRE

Richard O'Monroy

LE CAPITAINE PARABÈRE

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1879

POUR GARDER SES CHEVEUX !

L'AUTRE JOUR, je contemplais avec émotion sur les boulevards les nouveaux sortis de Saint-Cyr. Entre tous, je remarquai un jeune officier de dragons, qui, certainement, étrennait sa tenue de sous-lieutenant et devait être de la promotion d'octobre. Il allait fièrement la tête haute, le jarret tendu, la main gauche appuyée sur le pommeau de l'épée à dragonne d'or, tout en rendant avec ravissement le salut que lui faisaient les Pitous passant à droite et à gauche.

La tunique ne faisait pas un pli, le pantalon garance avait des miroitements de satin ; et les épaulettes sortaient de leurs boîtes ; le képi, crânement incliné sur l'oreille laissait voir une chevelure blonde encore très courte sur laquelle on avait voulu risquer une raie par-derrière.

Cet essai de raie avec des cheveux insuffisants réveilla en moi tout un monde de souvenirs datant de sept ou huit ans déjà ; je revis le vieux bahut de 1869, les brimades d'antan, le *corps de pompe* de Saint-Cyr, et surtout, surtout mon camarade Maxime de L..., si gai, si exubérant d'entrain et de jeunesse. C'était un grand Breton, magnifique, fort comme un Turc, velu comme un faune, et frisé naturellement comme un mouton. Lui seul savait égayer les soirées d'hiver

par les processions dites d'un seul homme, les feux d'artifices improvisés avec des cartouches *voracées* au tir à la cible, et surtout par les raouts au *Turc* où il organisait des concerts vocaux. Quand, de sa belle voix vibrante, il entonnait :

Noble galette que ton nom
Soit immortel en notre histoire,

ou encore la chanson de l'*Ohio oh, oh, oh !!* les adjudants éperdus ceignaient leur épée et se précipitaient dans la cour Wagram pour rétablir l'ordre.

Ah ! le joyeux garçon, comme nous l'aimions et comme il aimait son métier ! Il n'avait qu'un seul regret, c'était d'être tondu, tondu comme vous tondait le père Jousse, c'est-à-dire à deux millimètres de la

racine des cheveux. Semblable à ses ancêtres de la vieille Armorique, il attachait, en effet, à sa chevelure une importance étrange. Il trouvait que de faire voir ainsi ses oreilles constituait une espèce d'infériorité et de dégradation, et puis, peut-être bien qu'au fond il y avait aussi une certaine cousine Yolande de Précy-Bussac à laquelle on ne tenait pas à se montrer défiguré.

En vain, avait-il trouvé un coiffeur artiste qui, le dimanche, lui faisait au petit fer avec ses deux millimètres de cheveux une espèce de tête à la Bressant ; il était honteux de lui-même, et ce fut avec une vraie joie qu'il vit arriver la fin de la deuxième année, époque où la sévérité se relâche un peu vis-à-vis de l'ancien et où l'on tolère par-

fois quelques mèches pourvu que les tempes soient bien dégagées.

— Vois-tu, me disait-il, avec une joie d'enfant, dans deux mois, je serai à Trouville, heureux, officier, libre. Je ferai des effets de torse sur la plage ; le soir, je cotillonnerai avec la cousine Yolande et, ajoutait-il, en soulevant son képi, sous lequel frisait déjà une épaisse toison : J'AURAI – DES – CHEVEUX !!!...

Un matin, jour néfaste, le lieutenant d'infanterie Péchard, qui passait l'inspection de la parade et qui n'aimait pas « ces poseurs de cavaliers » s'arrêta brusquement devant Maxime :

— Ôtez votre képi.

Maxime frémit et obéit lentement.

— Très bien ; si demain tout cela n'est pas abattu, vous aurez quatre jours de salle de police.

Et il continua son inspection.

— Te voilà rasé, mon pauvre ami, dis-je à Maxime après la parade.

— Jamais de la vie, répondit Maxime ; crois-tu donc que je vais céder ?

— Que feras-tu ?

— Je ne sais pas, je ruserai, je dissimulerai, je remuerai ciel et terre, mais je veux garder mes cheveux.

Le lendemain, au dortoir, nous travaillâmes activement avec deux brosses trempées dans la cruche. À force de frotter, j'arrivai à aplatir ces diables de mèches blondes qui retroussaient toujours et à lui faire une espèce de coiffure qui ressemblait

aux perruques de Lassouche. Quand ai-riva la parade, Maxime me parut très inquiet Peut-être le Péchard avait-il oublié… peut-être allait-il passer sans se troubler…

Le Péchard arriva lentement, les mains derrière le dos, et, comme la veille. Il s'arrêta devant Maxime et lui fit ôter son képi. Étonné d'abord devant cet habile collage, il passa sa main à rebrousse-poil sur le sommet du crâne de mon pauvre ami, et aussitôt les mèches blondes refrisèrent de plus belle.

— Adjudant ! marquez quatre jours de salle de police à M. de L… !

Et il s'en alla en murmurant : « Ces cavaliers ! Ils ne peuvent jamais faire comme les autres. »

Au bout du quatrième jour, Maxime fit dans un godet une composition savante de peinture, puis il peignit sur son genou un lavis bleu-vert simulant à s'y méprendre une forte contusion. Il prétendit avoir été cogné par le sauteur contre les piliers du manège, et le bon docteur Pouillac le porta malade. C'était un jour de gagné.

Le lendemain, à la parade, nouvelle inspection, et cette fois huit jours de salle de police. Maxime grimpa stoïquement à *l'ours*, fit ses huit jours, et, redescendu le neuvième, il attrapa quinze nouveaux jours suivis cette fois d'un rapport spécial au général.

Cependant, il avait ainsi gagné un mois sur deux, restait à gagner le mois restant. Maxime s'obstina donc, mais comme un

jour de salle de police équivaut à quatre jours de consigne, on est vite *fruit sec,* il comprit que la lutte était impossible et qu'à ce jeu-là il risquait tout bonnement son épaulette. Il retourna donc trouver le brave père Pouillac, qui, *effrayé* du genou qui devenait de plus en plus vert, envoya cette fois Maxime à l'infirmerie.

À peine était-il installé et avait-il revêtu la houppelande grise et dissimulé les mèches sous le bonnet de coton traditionnel, qu'il vit arriver le père Jousse porteur de ses immenses ciseaux et d'un billet. Le billet était laconique :

« Ordre de couper immédiatement les cheveux de l'élève L„.

» *Signé :* Le lieutenant PÉCHARD. »

— Monsieur, dit le père Jousse, qui se rappelait avec émotion les nombreux pots de pommade qu'il avait vendus à Maxime, croyez que je remplis un pénible devoir, et, peut-être, monsieur pourrait-il se faire donner un petit mot de la sœur supérieure, disant qu'un refroidissement pourrait aggraver l'état de monsieur.

— Un refroidissement pour une contusion au genou ?... Bast ! on pourrait toujours essayer.

La bonne sœur était des mieux disposées pour ce beau Breton, très-pratiquant ; il lui raconta sa petite histoire, ses projets à sa sortie dans un mois, ses vues pour sa cousine, si bien qu'il l'attendrit ; bref, elle délivra le petit mot et le père Jousse repartit avec ses ciseaux.

Dix minutes après arrivait le Péchard écumant de rage !

— Ah ! vous voulez lutter avec moi, dit-il à Maxime, eh bien, soit ! Il faudra toujours que vous sortiez de l'infirmerie, et, ce jour-là, écoutez-moi bien, je vous ferai tondre au rasibus, comme un œuf, vous m'entendez, comme un œuf !

Et il repartit furieux. Le lendemain, par contre-coup, tous les cavaliers de la compagnie de Maxime défilaient chez le père Jousse, et étaient tondus par ordre du terrible lieutenant. En même temps une lettre à cheval était écrite au général de L..., le père de Maxime, par le commandant de l'école, tandis que sa mère écrivait de son côté à l'Empereur une longue lettre dans laquelle

elle expliquait l'animosité évidente de l'infanterie contre la cavalerie.

Puis les journées passèrent longues, insipides. Par les fenêtres grillées, Maxime voyait ses camarades aller à la manœuvre, monter à cheval, commencer les répétitions du carrousel de fin d'année, tandis que lui restait enfermé. Le dimanche était un jour pénible. Le long de la pente qui mène à la gare, il apercevait tous ses amis allant prendre le train pour aller à Paris… Enfin, il sacrifiait tout cela à sa chevelure, se demandant parfois si tous ces sacrifices ne seraient pas inutiles, et si le jour de sortie le Péchard serait assez cruel pour faire couper des mèches ayant coûté si cher. Cette résistance opiniâtre aurait eu le plus mauvais effet sur ses notes, mais rien ne pouvait

l'arrêter, et il continuait de lutter avec la ténacité du Breton qui s'est mis quelque chose dans sa tête carrée.

Un beau jour, le 14 juillet 1870, on entendit dans la cour de l'école un formidable hurrah, puis des tonnerres d'applaudissements. Les malades se précipitèrent aux fenêtres et aperçurent avec stupeur le désordre effroyable qui régnait dans l'École. Par les fenêtres on jetait pêle-mêle les topos, les croquis et les livres. Les képis étaient lancés en l'air et le bruit allait en crescendo. Était-ce une révolte ? Tout à coup la porte s'ouvrit et un adjudant haletant cria la nouvelle suivante :

Ordre : *La guerre est déclarée.*

Les anciens sont nommés sous-lieutenants par décret impérial du 14 juillet.

Jamais l'on ne vit un spectacle semblable ! Ce fut plus fort que la résurrection de Lazare et le miracle du paralytique. Tous les élèves malades sans exception furent instantanément guéris. On jeta les capotes grises et les bonnets de coton dans les bras des bonnes sœurs ahuries, puis, bras dessus bras dessous, criant, chantant, gambadant, fous de joie, tous les *malades* dégringolèrent dans la cour, où ils furent reçus par leurs camarades aux acclamations mille fois répétées de : Pékin de bahut ! Pékin de bahut ![1]

Officier ! on était officier ! pas d'examen de sortie ! pas de classement. Un adjudant passait simplement vous demandant le régiment dans lequel vous désiriez servir, régiment que vous deviez rejoindre dans trois jours. C'était un brouhaha insensé, un

désordre indescriptible devant lequel le cadre de l'école souriait paternellement, comprenant qu'une telle exubérance de joie était impossible à maîtriser.

Le Péchard seul restait renfrogné : sa vengeance lui échappait.

— Eh bien, lui dit Maxime, nous ne serons pas tondu, *mon cher camarade ?*

— Écoutez, lui dit le lieutenant en riant malgré lui, vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance, car je ne vous aurais pas manqué.

Puis ils se serrèrent la main. Maxime fit ses paquets à la hâte, jeta un dernier coup d'œil sur cette salle de police et cette infirmerie où il avait passé des jours si tristes, puis d'un pas joyeux il se dirigea vers la

gare, heureux d'être lieutenant, et ayant en plus de ses camarades une immense joie :

Il avait ses cheveux !

I

Deux jours après, il se présentait, à Lille, à Tournecourt, le colonel du 30e dragons, qui le reçut à bras ouverts. Il s'y connaissait, et du premier coup il trouva que Maxime avait une bonne figure militaire franche et ouverte.

— Eh bien ! jeune homme, lui dit-il, vous arrivez bien. Vos épaulettes vont avoir du premier coup le baptême du feu, car nous partons dans quelques jours pour la frontière. Ne vous occupez pas de service et faites seulement vos préparatifs.

Maxime chercha aussitôt la tente, le petit lit de camp en X, le pliant, le seau en toile, le caoutchouc, etc., et tous les nombreux bibelots qui constituaient à cette époque l'indispensable d'un officier en campagne.

Un matin, en arrivant au mess, il trouva tous ses camarades à la Titus.

— Et là ! s'écria-il, que vous est-il donc arrivé ?

— Mon jeune ami, lui dit le président, quand on part en campagne, il faut simplifier son existence. Toute la barbe et pas de cheveux, voilà qui est pratique ; on supprime peigne et rasoir, et le matin, avec un simple coup de brosse, on est prêt.

— Sans compter, appuyait un vieux pompon chauve comme un genou, que c'est

la seule façon de conserver ses cheveux sous le casque.

Maxime reçut ces bons avis avec la componction nécessaire, mais se promit à part lui de ne pas les suivre. La guerre pouvait être courte ; comment la cousine Yolande recevrait-elle le beau cousin retour de la guerre ? et puis il pourrait y avoir les entrées dans les villes, les conquêtes féminines, qui sait ? et si l'on mourait, ne valait-il pas mieux tomber avec ses avantages… ?

On partit pour Metz et le régiment établit son camp devant la porte Mazelle. À table, les camarades ne pouvaient pas supporter cette tête frisée qui s'élevait comme une protestation. – Vous verrez, lui disait-on, au bout de huit jours de casque, vos che-

veux tomberont par paquets. Ah ! nous rirons bien !

Les huit jours se passèrent, huit jours sous l'ancien grand casque à peau de tigre que l'on portait encore, et non-seulement Maxime ne perdit pas un cheveu, mais ils poussaient plus drus et plus serrés que jamais.

Le 16 août, à la bataille de Gravelotte, le 30e dragons, vers les quatre heures du soir, était rangé par échelons d'escadrons devant le clocher de Mars-la-Tour. L'escadron de Maxime occupait la droite. Tout à coup, à trois cents pas en avant du front, on vit arriver le 2e hussards français poursuivi de près par les dragons prussiens avec leur casque à pointe et leur tunique bleu de ciel.

— Premier escadron, en avant ! cria le colonel Tournecourt.

Maxime revit toute son existence en une minute, son père, le général, sa bonne mère, la cousine Yolande, tous ceux qui l'avaient aimé, puis il fit un petit bout de prière, tout petit, et chaussant les étriers et assurant sa dragonne, il partit au galop.

Les dragons prussiens reculèrent et le colonel fit sonner le ralliement, mais Maxime, emporté par le désir de ramener un prisonnier, s'éloigna trop de ses hommes. Sa jugulaire ayant été sabrée, son casque avait roulé à terre, et quatre cavaliers prussiens se mirent à sa poursuite, Maxime en abattit deux à coups de revolver et allait leur échapper lorsqu'un troisième parvint à le saisir par sa blonde chevelure et lui allongea

un coup de sabre qui heureusement frappa à plat et ne fit que l'étourdir. Le cheval de Maxime, effrayé, fit un bond terrible et ramena son maître devant son peloton, sans casque, sanglant, meurtri, mais vivant.

Tout autre, après un pareil accident, fût immédiatement passé chez le perruquier du régiment, mais lui ne fut nullement frappé de ce mauvais début qui eut d'ailleurs pour résultat de bien le poser devant ses camarades et il resta frisé comme un mouton.

Néanmoins, il sentait bien instinctivement qu'on ne peut pas impunément lutter seul contre une habitude militaire universelle et qu'il fallait faire quelque chose pour racheter cela. Le 18, à Saint-Privat, le régiment était rangé en bataille derrière les peupliers qui bordent la route de Saarbruck ;

les obus pleuvaient et mettaient le feu aux arbres. La position n'était pas tenable.

— Sacrebleu ! dit le colonel, il faudrait pourtant nous donner un peu d'air. Allons, un peloton en fourrageurs, le premier prêt !

Maxime fit immédiatement mettre le sabre à la main à ses hommes et passa de l'autre côté des peupliers, au milieu d'une mitraille épouvantable. Les ennemis, étonnés, crurent que le régiment entier chargeait les batteries, et, cessant le feu, ils se replièrent au galop. Une pièce n'eut pas le temps de rattacher son caisson. Maxime rallia une quinzaine de ses hommes, fondit sur les artilleurs et les sabra sur place, tandis que les conducteurs, effarés, fuyaient avec les chevaux. Avec des cordes à fourrage, on attacha à la hâte deux chevaux à l'affût, et le

canon fut ramené derrière les lignes du régiment.

— Bravo ! bon début ! cria le colonel, attendri par tant de jeunesse et de bravoure.

Il l'embrassa devant toutes les troupes et le soir même, dans un ordre du jour motivé, il le porta pour la croix.

Et Maxime, toujours pour faire pardonner sa chevelure, continua ses prouesses. Le 25 août, envoyé comme éclaireur, il culbuta un avant-poste d'infanterie et ramena dix prisonniers. Le 31 août, au village de Coincy, il tenait seul avec ses hommes, à pied, pendant vingt-cinq minutes, contre toute une compagnie prussienne. Ah ! je vous prie de croire qu'on ne riait plus du Breton chevelu. Avec sa grande barbe roussâtre et sa tête de Bacchus indien, il s'était fait une ter-

rible réputation parmi l'armée de Metz, et on ne l'appelait plus que le dragon à poil.

Décoré, cité trois fois à l'ordre du jour, proposé pour lieutenant avec le motif *services exceptionnels,* Maxime vit arriver avec amertume les derniers jours du siège. Le mot de capitulation commençait à circuler. Comment ! il faudrait se rendre, s'en aller passivement en Allemagne, tandis qu'il y avait encore en France tant de bons coups à donner !… ce n'était pas possible.

Il rumina longtemps son projet, puis, le 22 octobre, à la ferme Bellecroix, lorsqu'il eut, la mort dans l'âme, rendu un à un les hommes qui subsistaient de son peloton à un officier prussien qui en prenait le compte exact ; lorsqu'il eut serré une dernière fois la main de tous ces braves gens qui pleu-

raient de le quitter, il revint vers Metz avec le cadre du régiment. Il n'y avait plus à hésiter. Dès le lendemain, il allait falloir donner sa parole d'honneur de ne pas chercher à s'évader, sous peine d'être immédiatement envoyé dans une forteresse. Maxime alla voir le général C…; il lui confia son projet de chercher à traverser les lignes, et reçut de lui une lettre pour le général d'Aurelle de Paladines l'avertissant que l'armée de Frédéric-Charles, rendue libre par la prise de Metz, allait sous peu de jours tomber sur l'armée de la Loire. Puis il se précipita vers l'hôtel du *Faisan doré*, s'y déguisa avec une blouse et un grand chapeau de paille, et, prenant un panier rempli d'œufs, il se dirigea tranquillement vers les lignes prussiennes.

— Évidemment, se disait-il, je risque d'être carrément fusillé ; mais, bast ! mieux vaut encore mourir ainsi que d'aller pourrir en Allemagne.

Il n'alla pas loin. Les explications qu'il donna à la première sentinelle allemande qui l'arrêta ne parurent pas satisfaisantes, et il fut amené devant le colonel du régiment entouré de ses officiers.

La petite casquette à turban rouge sur la tête, la grande capote boutonnée, raides, hautains, ceux-ci étaient rangés autour d'une table et n'avaient l'air rien moins que bien disposés pour le pseudo-paysan.

— D'où venez-vous ? lui dit le colonel en fronçant le sourcil.

— Je viens de Ladonchamps et je vais à Grigy porter des œufs.

— Vous savez bien cependant que ce n'est pas le moment de courir les champs.

— On ne choisit pas toujours son moment, répondit Maxime.

Les officiers se consultèrent ; les mains étaient bien blanches pour être celles d'un paysan, les épaules étaient effacées, et il y avait dans toute sa personne quelque chose d'aisé et de dégagé qui ne sentait pas l'homme habitué à se courber et à travailler la terre…

— Tout cela n'est pas clair, dit le colonel, emmenez cet homme, et demain matin, s'il ne parle pas, on lui servira les douze balles réglementaires.

Déjà les soldats se préparaient à exécuter cet ordre et allaient emmener Maxime,

lorsqu'un vieux major, tout blanc, avec des lunettes à branches d'or, s'écria :

— Messieurs, permettez, je crois que nous allons commettre une injustice inutile. Cet homme est évidemment un paysan. Jamais un officier français en campagne ne porterait des cheveux de cette longueur-là. Rappelez-vous que tous ceux que nous avons faits prisonniers étaient complètement tondus.

— C'est vrai ! appuyèrent plusieurs officiers.

Le major était un vieux routier dans lequel on avait pleine confiance.

Le colonel fixa un moment son regard perçant sur la tranquille figure de Maxime et n'y voyant aucune trace d'émotion :

— Qu'on lui donne, dit-il, un laissez-passer, et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

— Allons, se dit Maxime, me voilà sauvé par ma chevelure.

Huit jours après, Maxime rejoignait l'armée de la Loire, remettait sa lettre au général en chef, et était d'emblée nommé lieutenant. Trois mois après, il passait capitaine, et quand, la campagne finie, arriva l'heure de la révision des grades, on trouva au dossier de Maxime un tel actif de prouesses et d'exploits qu'on lui laissa ses trois galons. En juin 1871, la cousine Yolande devint sa femme.

— Eh bien, nous disait-il l'autre jour au Helder, je me suis trouvé à vingt-deux ans capitaine et décoré, j'ai épousé ma cousine ;

et tout cela, pourquoi ? parce que J'AVAIS – GARDÉ – MES – CHEVEUX !!!

LA TÊTE DE CHAT

I

Il y a quelque temps, commença Parabère j'allai la voir à son jour.

— Ah ! mon cher ami, vous tombez bien, me dit-elle, j'allais justement vous écrire pour vous prévenir que mon dernier samedi sera costumé.

— Bravo ! et quel costume choisissez-vous ?

— N'en parlez à personne, me dit-elle, mais j'ai là une idée délicieuse, je serai en chatte. Figurez-vous une tête de chatte blanche couvrant seulement le derrière de la tête et laissant le devant du visage à découvert, deux petites oreilles droites pointus qui se dressent en l'air, et le reste du costume en satin blanc bordé d'hermine.

— Le fait est que cela doit bien vous aller, car vous avez tout à fait le physique de l'emploi. Et moi, donnez-moi un conseil. J'ai l'horreur des costumes prétentieux et je n'ai jamais pu comprendre les gens qui arrivent triomphalement à un bal en troubadour ou en mousquetaire.

— Eh bien, mettez-vous en chat !

Et elle me lança un regard !... Il faut te dire que la baronne est une jolie petite

femme, blanche comme du lait et potelée à faire plaisir. Elle a une figure ronde, mutine, avec deux grands diables d'yeux verts qui s'éclairent parfois de lueurs absolument diaboliques ; avec cela un de ces petits nez retroussés, dits à *l'imprudence,* qui m'avait déjà fait bien souvent trouver qu'elle était, dans la vie réelle, chatte au suprême degré. Cette idée de me mettre en chat me parut donc très séduisante en ce sens qu'elle me semblait devoir établir entre nous deux une certaine corrélation de miaulements tout à fait de mon goût.

— C'est convenu, lui dis-je. Je viendrai en chat, mais si je vous donne rendez-vous sur la gouttière, viendrez-vous ?

— Une gouttière ! j'aurais trop peur du vertigo.

— Oui, mais quel ronron !! et puis elle sera capitonnée.

— Chut ! me dit-elle en m'allongeant un coup de patte préliminaire. Venez en chat, et je vous promets toujours la première valse.

Je partis enchanté, Cette conversation m'ouvrait le cœur aux plus folles espérances. Ma tête de chat allait me permettre, à la barbe de son vieux mari, toutes sortes de familiarités absolument autorisées entre animaux de même espèce. Très désagréable le mari, et m'ayant toujours fait assez grise mine, mais s'il fallait exiger que les maris fussent aimables dans toutes les maisons où nous allons, on n'irait plus nulle part.

On m'indiqua un M. Hallez, costumier de l'Opéra, qui réussissait, paraît-il, admirablement ce genre de travestissements, et qui

demeurait dans une certaine rue Oudart, au diable vert, du côté de la chaussée du Maine.

Vingt fois mon cocher fut sur le point de renoncer à trouver cette rue inconnue. En route, nous avions avec les passants des conversations dans ce genre-là :

— Pardon, monsieur, vous ne connaîtriez pas un certain M. Hallez, rue Oudart ?

— Rue Oudart ? connais pas. Qu'est-ce qu'il fait cet Hallez ?

— Il fabrique des têtes de chat.

La plupart du temps, les passants indignés continuaient leur route, croyant avoir affaire à de mauvais plaisants leur posant des questions saugrenues. Enfin nous parvînmes à trouver une petite maison à moitié perdue au milieu de terrains vagues sur laquelle était écrit :

HALLEZ

Décorateur. – Cartonnier de l'Opéra.

J'entrai et me trouvai eu face d'un petit homme chauve, guilleret, portant des lunettes à branches d'or et une grosse chaîne à breloques qui dansait sur un bedon rondelet de notaire.

— M. Hallez, s'il vous plaît ?

— C'est moi, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, on m'a beaucoup vanté votre talent comme cartonnier et je suis venu vous trouver au sujet d'un petit déguisement. Je désirerais…

— Parfaitement, je vois ce qu'il faut à monsieur. Je vais lui faire un *lancier*.

— Un lancier ?

— C’est très drôle. Cela se compose d’un immense pantalon blanc un peu large, qui s’attache autour du cou et qui descend en plis harmonieux jusque sur la botte, et d’une tête qui représente la tête et le corps d’un petit lancier. On a ainsi un petit corps juché sur des jambes gigantesques. C’est tout ce qu’il y a de mieux porté.

— Ah ! et où met-on ses bras ?

— Les bras sont dans le pantalon.

— Mais ce doit être gênant pour danser.

— On ne danse pas.

— Alors, cela ne fait pas du tout mon affaire. C’est pour un bal. Non, je voudrais un animal et j’ai…

— Parfaitement, continua le petit homme avec volubilité. J’ai justement ici une tête de coq. Hein ! qu’est-ce que vous

dites de cet œil-là et de cette crête rouge ? Quel œil monsieur ! regardez l'œil ! et comme ce gaillard-là a bien l'air de dire qu'il… chante quand il veut ! Avec cela, quelques *cocoricos* bien sentis, et on a tout de suite un vrai succès auprès des dames.

— Mais non, sacrebleu, je vous dis que mon choix est fait ! Je voudrais une tête de chat.

— Un chat ? bravo ! c'est ma spécialité. Tenez, voilà votre affaire.

Et il me sortit d'une armoire une splendide tête de chat, qui, vu sa grosseur, avait plutôt l'air d'un tigre. C'était une merveille de dessin. De grosses moustaches se hérissaient sur le visage de l'animal. Le derrière de la tête était formé d'une véritable peau de

chat qui retombait sur les épaules. Je fus enthousiasmé.

— Maintenant, me dit-il, qu'est ce que vous mettrez pour compléter le costume ?

— Je pense, lui dis-je, que je mettrai tout bêtement cette tête avec l'habit noir.

— Oh ! monsieur ! ce sera bien froid. Il faut être en général, le général des chats, ce sera charmant ; l'habit brodé la culotte, les bottes, et puis les accessoires ; les gants blancs sur lesquels je vous coudrai de la peau de chat, vos bottes que je borderai de peau de chat, et surtout, surtout l'appendice.

— Quel appendice ?

— Mais la queue, monsieur ; c'est indispensable. Et il me sortit une queue gigan-

tesque, terminée par une tringle en fer qui la faisait retrousser d'une façon victorieuse.

— Voilà, me dit-il ; on fait coudre cette queue par-derrière à la ceinture de son pantalon. Alors, quand on danse, cela se balance, c'est très gracieux, et avec cet ornement-là, on a un vrai succès auprès des dames.

Je remerciai M. Hallez de ses bons conseils et j'enveloppai soigneusement dans un carton ma tête et mon appendice.

Les jours suivants, je m'occupai de mon costume et la baronne daigna m'aider de ses bons avis. Nous trouvâmes ensemble un uniforme de général tout brodé or que je fis couvrir des plaques et des décorations les plus extraordinaires, ainsi que deux grosses épaulettes d'amiral suisse d'un merveilleux

effet. Ah! mon ami, les délicieuses journées! nous courions ensemble les tailleurs, les merciers, achetant un bibelot par-ci, un ruban par-là. J'étais parvenu à lui dénicher un éventail en marabout blanc avec un manche d'ivoire représentant une tête de chat extraordinaire. Elle, de son côté, m'avait trouvé une épée de cour à fourreau blanc et à poignée de nacre d'un travail exquis. Bref, nos affaires allaient à merveille, et le chat et la chatte paraissaient destinés à faire très bon ménage. Aussi, après avoir donné l'ordre à mon domestique de me faire coudre très solidement ma queue de chat, j'attendis avec impatience le grand jour qui devait couronner mon succès.

II

Enfin le samedi attendu arriva !

Ce ne fut pas sans un certain battement de cœur que je procédai à cette toilette qui devait me conquérir le cœur de la baronne. Tu comprends qu'il ne s'agissait pas d'être un de ces vulgaires chat de gouttière, comme on en voit chez les charronniers. Non ; il fallait être étincelant, étourdissant, un chat de salon, de foyer et d'alcôve.

Je mis donc la culotte blanche, les grandes bottes. Je revêtis un brillant uniforme ruisselant de broderies, je plaçai en sautoir le grand cordon de l'ordre (une idée à elle) vert émeraude avec une tête de chat brodée sur l'épaule, et je m'assurai dans la glace que ma queue de chat retroussait entre mes deux pans d'habit d'une façon magistrale. Puis je pris ta tête soigneuse-

ment enveloppée, je jetai sur mes épaules un grand manteau d'ordonnance, je me coiffai du tricorne à plumes blanches, et après avoir retroussé mon appendice sous mon bras, de manière à ce qu'on ne le vît pas dépasser le manteau, je sortis gravement, au grand désappointement de mes domestiques, qui espéraient me voir monter en voiture en angora.

Pendant la route, je fus salué avec déférence par plusieurs militaires qui croyaient avoir affaire à quelque haut fonctionnaire de l'État, et j'arrivai enfin dans le vestibule de l'hôtel, où je me dépêchai de sortir ma tête de chat et de m'en coiffer avec rapidité.

Un peu chaude, cette tête en fourrure, ayant seulement, comme yeux, deux petits trous qui ne me permettaient de voir que

fort imparfaitement, et, de plus, sentant un peu le fauve ; mais bast ! il fallait bien souffrir un peu pour produire son effet.

Je pris la rampe et arrivai non sans peine à gagner les salons de réception, où les costumes les plus bizarres étaient déjà réunis. Il y avait de tout : des vieux académiciens, des invalides, des seigneurs Louis XIV, des Scapins de la Comédie italienne, des forts de la halle, etc.

Du côté des femmes, la bergère Watteau avait beaucoup donné ; une grosse maman s'était mise en sphinx, et son costume collant Égyptien moulait une croupe un peu trop andalouse qui n'était une énigme pour personne. Il y avait des Nuits, tout en grenadine noire, avec des étoiles d'or et un croissant dans les cheveux. Il y avait une Mois-

son toute couverte d'épis cousus l'un à côté de l'autre ; à la ceinture, une corde soutenant une serpe ; sur la tête, un faisceau d'épis en forme de casque, terminé par un gros nœud rouge. Mais, au milieu de tous ces costumes, ce qui me frappa le plus, ce fut ma petite baronne.

C'était vraiment la plus jolie chatte qu'on pût voir. Ces deux oreilles droites, pointues, surmontant sa bonne tête ronde, lui donnaient je ne sais quoi de mutin et de singulier. Sa cuirasse de satin blanc dessinait son corps charmant, à la croire nue ; son dolman, également en satin blanc bordé d'hermine, était couvert de brandebourgs et de grosses torsades de soie blanche et était accroché en travers sur ses épaules, tandis que, sous la jupe courte, la jambe apparais-

sait, fine, nerveuse, au-dessus des bottines de satin également bordées d'hermine.

Le mari s'était mis en gendarme, et, dans ce costume, il paraissait encore plus rébarbatif que d'habitude.

Quant à moi, sans modestie aucune, je t'avouerai que mon entrée fit une certaine sensation. Je saluai à droite, à gauche, avec aisance et distinction, tandis que tout le monde se demandait qui pouvait bien être ce gros matou, et sans ma diable de queue qui renversa en passant une figurine en vieux Sèvres, tout se fût passé le mieux du monde.

Je me dirigeai sur ma baronne qui, loin de manifester sa sympathie pour son camarade, poussa un cri d'effroi :

— Ciel ! un tigre !

— Mais, chère madame, ce n'est pas un tigre, c'est moi, votre confrère. Miaou ! miaou !…

— Ah ! c'est vous ! Vous m'avez fait une peur… Savez-vous que c'est effrayant, cette grosse tête. Vous devriez l'ôter.

— Mais, alors, je ne serai plus un chat. Vous vous rappelez que vous m'avez promis la première valse ?

— On n'entend pas du tout ce que vous dites. Votre valse ? je veux bien. Mais je vous jure que cette tête m'agace.

Nous commençâmes une valse, mais au lieu de la chatte tendre que j'avais rêvée, j'avais dans les bras un être nerveux, craintif, ennuyé, détournant la tête pour ne pas me voir, et se tenant à une distance plus que respectueuse.

Tu sais que je passe pour assez bon valseur, mais dans ces conditions-là, avec une danseuse qui se tenait à un mètre de moi, je fus pitoyable. Je cognai les uns, je bousculai les autres ; comme j'y voyais fort peu, j'écrasai avec mes bottes un certain nombre de petits pieds chaussés de satin. Tout autour de moi j'entendais crier :

— Oh ! l'horrible chat ! le maladroit avec ses bottes ! C'est une désolation ! etc.

Bref, à la fin de ma valse, j'avais indisposé contre moi la moitié du salon.

En reconduisant la baronne, je voulus risquer quelques tendresses et je serrai légèrement son bras contre le mien.

— Écoutez, mon cher Parabère, me dit-elle, je vous aime beaucoup, mais si vous sa-

viez comme vous m'agacez et m'énervez ce soir !...

Je restai tout penaud. Avec cela, la foule était immense ; des myriades de bougies rendaient l'atmosphère étouffante en diable, et moi, sous ma tête de chat, je suais à grosses gouttes et commençais à tout à fait manquer d'air. Je passai donc dans un petit salon et enlevai décidément cette maudite tête.

Quand je me vis dans la glace, je ne me trouvai pas tout à fait à mon avantage. Complètement décoiffé, la raie en zigzags, les mèches collées sur les tempes, le col de chemise tordu, je ne représentais certes pas un général brillant par la tenue.

J'avais un faux air de quelque chef polonais de la Commune, et de plus, j'exhalais

une certaine odeur fauve qui n'avait plus d'excuse.

Je rentrai cependant dans le bal, décidé à jouer ce rôle de général fantaisiste et à oublier celui du chat qui m'avait si mal réussi.

Je rencontrai quelques amis qui admirèrent d'abord mon costume militaire ; mais comme je m'éloignai, ils s'étonnèrent que j'eusse eu l'idée si bizarre de m'adjoindre une majestueuse queue de chat.

Malheureux appendice ! C'est vrai, je l'avais complètement oublié, et maintenant, sans la tête, il n'avait plus du tout raison d'être.

Le mari-gendarme arriva droit sur moi et me dit :

— Monsieur, enlevez donc cette queue ! Je vous assure que c'est tout à fait déplacé.

L'enlever, c'était impossible. Je l'avais fait coudre avec une solidité à toute épreuve, et pour cela, il m'eût fallu pouvoir retirer ma culotte, ce que je ne pouvais vraiment pas faire, malgré tout mon désir de lui être agréable. Je lui fis donc observer qu'il oubliait la distance de grade qui nous séparait, et je rentrai dans la salle de bal, espérant pouvoir reconquérir encore les bonnes grâces de ma belle chatte.

Elle avait un succès fou. Je remarquai surtout auprès d'elle un mignon Henri III, tout en satin rose, qui avait l'air d'un de ces bonshommes en sucre qu'on met sur les gâteaux de Savoie, mais qu'elle paraissait trouver fort à son goût. Je m'approchai d'elle et lui demandai une autre valse.

— Ah ! c'est pour vous, mon pauvre ami ? me dit-elle. Oh ! non, vous dansez trop mal ; et puis, vous avez l'air fatigué. Vous devriez aller vous coucher.

Ma foi, la rage me saisit. Je voulus montrer que j'étais au contraire plein d'entrain, et ayant invité la première danseuse venue, je me lançai dans le tourbillon. Malheureusement tous mes amis eurent une idée désastreuse. Ils organisèrent une espèce de *queue leu-leu,* et se suspendirent à mon appendice. Tout en dansant, je traînai après moi cette grappe humaine, tandis que toute la galerie se tordait en proie aux transports d'une joie délirante.

Bientôt ma tringle en fer céda sous les mains de ces forcenés. Elle se brisa en plusieurs morceaux affectant les formes les

plus hétéroclites. Ma pauvre queue ne se retroussait plus, mais au contraire pendait tristement en plusieurs morceaux montrant l'étoupe par les déchirures. Ma danseuse, rouge honteuse de notre succès, prétexta la fatigue et retourna à sa place. Boisonfort disparut et revint quelques instants après avec un fourreau de parapluie dont il recouvrit pieusement les tronçons de mon ornement. Ce fut le bouquet.

Le vieux gendarme marcha droit sur moi avec un œil terrible. J'eus vaguement la sensation qu'il venait m'arrêter.

— Monsieur, me dit-il, vous devez comprendre que votre présence ici devient impossible !

— Mais, mille sabretaches ! ce n'est pas ma faute si…

— Il y a des jeunes filles ici, monsieur, et mon devoir de maître de maison m'empêche d'admettre certaines plaisanteries qui, vous l'avouerez vous-même, sont d'un goût…

— Je vous jure…

— Allez-vous-en, de grâce, allez-vous-en !

Et voilà l'odyssée de ma tête de chat, termina Parabère. Depuis je n'ai plus revu la baronne.

LES EFFILÉS VERTS

C'ÉTAIT notre douzième jour d'étape !...

Savez-vous ce que c'est que de se lever tous les jours à des heures crépusculaires pour faire une quinzaine de lieues par tous les temps, puis d'arriver dans un petit trou quelconque où il faut s'occuper de caser et de nourrir les chevaux, songer à son billet de logement, à celui de ses hommes, aux réclamations des habitants, et enfin, surtout, savez-vous ce que c'est de rester douze jours sans apercevoir le moindre jupon blanc, la

moindre toilette, le moindre sourire de femme !…

Je ne vous le souhaite pas ; mais, pour le savoir, il faut l'avoir éprouvé.

Moi, je devenais tout bonnement enragé ; j'en arrivais à faire, en passant, à cheval, des risettes aimables aux paysannes abruties qui tricotaient des bas sur le bord des routes. Avec cela j'avais un capitaine désespérant :

— Mon jeune ami, me disait-il, quand on est en marche il faut avoir la sobriété du chameau et la continence de Scipion l'Africain. Outre que les petits villages que nous traversons n'offrent pas la moindre distraction féminine, un officier qui ne fait qu'y passer quelques heures est trop occupé

par sa besogne pour pouvoir jamais arriver à rien de bon.

— Mais, mon capitaine, objectais-je, toutes ces histoires qu'on raconte au sujet des billets de logement… ?

— Simples facéties, mon cher ami, qui peuvent amuser les bourgeois, mais qui n'ont malheureusement rien de vrai.

Le colonel prenait la question de plus haut.

Un matin que mon escadron se trouvait tête de colonne, il m'autorisa à trotter à côté de lui et la question revint sur le tapis :

— Quand nous traversons un village, me disait-il, nous représentons le drapeau, le pays, c'est la France qui passe. Voyez, tout le monde nous salue, le percepteur, le maître d'école, le maire, c'est à qui nous tirera son

chapeau. Pourquoi ? Parce que nous répondons à certaines idées nobles, élevées, représentées par l'uniforme et l'épaulette. On se doit donc à soi-même d'éviter les aventures, les scandales ; l'officier en route remplit un sacerdoce.

Et patati, et patata ; bref, du tous ces bons conseils, il résultait que l'officier en étape avait le droit de songer beaucoup moins à Vénus qu'à Mars, et Lyon, notre objectif, était encore à neuf jours de distance !

Ce jour-la nous arrivâmes à Dompierre. À trois cents mètres de la ville, les musiciens et les trompettes partirent au galop reprendre leur place eu tête du régiment, puis nous entrâmes dans le village au son des fanfares, tandis que les habitants ébahis se pressaient sur notre passage et que les

femmes accouraient aux fenêtres. Quelques-unes faisaient danser leurs enfants dans leurs bras au son de la musique, des gamins nous suivaient en faisant la roue et en gambadant en mesure. Comme l'avait dit le colonel, tous les gros bonnets nous saluaient.

Le régiment se forma en bataille sur la place du marché, et là les fourriers remirent aux officiers leur billet de logement. Le mien m'envoyait chez maître Chamelot, notaire.

— Où diable m'avez-vous casé ? dis-je à mon fourrier. Un notaire !

— Mon lieutenant, à défaut d'autre mérite, au moins chez maître Chamelot vous serez très bien logé.

Suivi de mon ordonnance, le fidèle Chambenoît, je me dirigeai à cheval vers les

deux panonceaux dorés du notaire. Chambenoît sonna et une vieille servante accourut. Lorsqu'elle eut le billet de logement, elle eut un mouvement d'effroi.

— Hélas ! mes bons messieurs, vous tombez mal. Mon pauvre maître a sa goutte. Il hurle, le pauvre homme, à faire pitié. Vous ne pourrez pas fermer l'œil de la nuit.

— Sapristi ! Dans ce cas, je me sauve, car je tiens beaucoup à dormir.

— Mais, monsieur, attendez une minute. Maître Chamelot connaît la loi.

Quelques instants après, elle revint en effet avec un :

« Bon pour l'hôtel du *Mouton Couronné.* – Un officier. – Une ordonnance. »

Ma foi, j'aimais autant cela, au moins à l'hôtel on est chez soi et l'on ne dérange

personne. J'arrivai au *Mouton Couronné*, et aussitôt le personnel de la maison se précipita au-devant de moi et de Chambenoît pour nous débarrasser de nos montures.

— Enchanté d'avoir à vous loger, me dit l'hôtelier. Nous avons déjà l'honneur d'avoir votre colonel et un capitaine.

Je montai à la chambre qui m'était destinée.

Mobilier grenat obligatoire, canapé fané, table recouverte d'un tapis maculé d'encre. C'était la chambre d'hôtel banale, mais où l'on peut toujours bien dormir une nuit. Je venais d'accrocher mon casque et ma giberne à un porte manteau, lorsqu'on frappa à ma porte, et je vis entrer une petite bonne, fraîche comme une cerise. Elle avait le bonnet du pays perché un peu en arrière

sur des bandeaux noirs lissés *à la Vierge* et qui allaient parfaitement avec son profil régulier. Au coin de la bouche apparaissait une ombre de petites moustaches brunes comme je les aime… quand il y a douze jours que je suis en étape. Sa taille ronde était moulée dans un corsage orné d'effilés verts, mais d'un vert à faire crier. En somme, je la trouvai appétissante en diable.

— Monsieur, me dit-elle, vous savez que vous avez droit à un feu.

— Ah ! j'ai droit à un feu ?

— Oui, monsieur, c'est dans le code : il y a : droit au feu… et à la chandelle !…

Et elle se mît à rire, en montrant ses quenottes de jeune chien.

Était-ce ce mot de chandelle qui la faisait rire ? Éveillait-il dans son esprit quelque idée saugrenue, je ne sais…

— Eh bien ! lui dis-je, les soirées sont fraîches, et en attendant la chandelle annoncée, j'accepterais bien ce feu.

— Très bien, monsieur, il est tout préparé.

Et elle s'accroupit et se mit en devoir d'allumer les papiers. Je ne sais depuis combien de temps ils étaient dans la cheminée, mais le fait est que cela prenait peu. Assise sur ses talons, rouge, animée, elle soufflait avec ardeur. Les flammes lui faisaient de jolies lueurs roses sur les joues. À travers son col un peu large, mes yeux plongeaient depuis la racine des cheveux et apercevaient un dos blanc et potelé… Ce feu ne marchait

pas du tout. Je fus obligé de me mettre à genoux à côté d'elle et je tisonnai de mon mieux.

Elle voulut se retirer, mais je l'enlaçai de mes bras et la fis asseoir sur le canapé.

— Eh bien ! lui dis-je en l'embrassant, le feu est pris, maintenant.

— Dites donc, me dit-elle en se débattant faiblement, je trouve qu'il prend trop…

… Le colonel m'avait pourtant bien parlé de Scipion et du sacerdoce de l'étape !…

II

Le lendemain, à cinq heures, je me levai décidément très fier de moi-même.

— Peuh ! me dis-je, qu'est-ce qu'ils chantaient donc, les anciens, qu'il n'y avait pas moyen de trouver sa pauvre vie en

étapes ! Parbleu ! rien ne remplace la jeunesse et le petit grade. Le jeune lieutenant a montré qu'il était plus *débrouillard* qu'eux, et il rira bien lorsqu'on voudra lui en remontrer sur ce chapitre.

— Tout en m'habillant, je m'aperçus que ma tunique était remplie de ces maudits effilés verts. J'avais beau brosser, on n'a pas idée comme ces petites machines-là adhèrent à l'étoffe. J'appelai Chambenoît, mais je ne sais dans quelle partie de l'hôtel on avait casé cet animal. Toujours est-il que je fus obligé de me passer de ses services et que je m'équipai tant bien que mal, non sans constater que, malgré mes efforts, il restait encore par-ci par-là, quelque effilé accusateur.

En descendant l'escalier de l'hôtel, je rencontrai mon capitaine. Il avait l'air triomphant. Sa moustache était encore plus cirée que d'habitude et son œil noir brillait d'une satisfaction mal dissimulée.

— Comment ! vous étiez logé ici, mon capitaine ? lui dis-je.

— Oui, mon cher ami, et je ne m'en plains certes pas. Excellent, cet hôtel ; les chambres sont bonnes, le lit moelleux, le service y est bien fait – très bien fait le service.

Puis il fredonna :

Amours nouvelles, changer de belles,
Changer tous les huit jours…

Ah ça ? qu'avait donc mon capitaine à être aussi gai ? C'est un aimable homme, mais enfin c'est un esprit sérieux, peu tour-

né vers les légèretés. Tout à coup la lumière se fit : entre sa giberne et sa tunique, j'aperçus, enchevêtrés dans la tête de Méduse, trois grands effilés verts. Comment ! lui aussi !

Et moi qui me figurais que j'avais eu une bonne fortune spéciale, due au prestige de la jeunesse et de mes deux galons !

Je montai à cheval, un peu défrisé. On fit l'appel, les trompettes jouèrent la marche du régiment. J'adressai en même temps que mon capitaine un signe d'adieu à la petite bonne qui était venue nous voir à la fenêtre ; puis le régiment partit.

Arrivé aux portes de la ville, le capitaine commanda : repos, on remit le sabre au fourreau, et moi, je me préparais à allumer une cigarette pour éviter les brouillards

du matin, lorsque l'adjudant vint me dire que le colonel me demandait.

Ceci ne présageait rien de bon. Avait-il appris quelque chose ? Mon aventure avait-elle transpiré ? y avait-il eu plainte du patron de l'hôtel ? mais, à ce compte-là, le capitaine, lui aussi, aurait été demandé ?… Je me faisais ces réflexions, tout en gagnant au galop la tête de la colonne, et je me préparais déjà à entendre un nouveau discours sur la réserve imposée par l'épaulette :

— Présent, mon colonel ! m'écriai-je en portant la main droite à la visière de mon casque. Puis, je mis mon cheval à côté du sien, avec une demi-tête de distance en arrière, comme tout inférieur bien dressé, et j'attendis l'orage. Il n'avait pourtant pas l'air trop grincheux ; sous sa moustache

blanche on voyait errer comme un bienveillant sourire.

— Monsieur, me dit-il brusquement, il faut veiller à la tenue des ordonnances. Je vois que le vôtre, Chambenoît, a mérité une punition pour sa mauvaise tenue ce matin, et je n'entends pas qu'en route, les ordonnances, sous prétexte qu'ils échappent à la surveillance des sous-officiers, soient plus mal tenus que leurs camarades. Vous m'entendez ?

— Oui, mon colonel.

— Maintenant, me dit-il en quittant tout à coup le ton du commandement, voulez-vous un bon cigare ?

— Avec plaisir, mon colonel, répliquai-je, ravi de ce changement à vue.

— Ils sont très bons, continua-t-il ; c'est mon gendre qui me les expédie par caisses. Où étiez-vous à Dompierre ? étiez-vous bien casé ?

— J'étais au *Mouton Couronné*.

— Tiens, vous aussi ! C'est un très bon hôtel : de bonnes gens, bonne nourriture, bon gîte. Au reste, tout a bien marché. Le rassemblement s'est bien fait ce matin, et j'ai été content de la tenue en général. Adjudant, écrivez que, en raison de la bonne tenue du régiment, toutes les punitions de consigne sont levées.

Jamais je n'avais vu mon chef aussi bien disposé, et déjà je me préparais à lui glisser adroitement une petite demande de permission de huit jours une fois arrivé à Lyon, lorsque tout à coup j'aperçus avec stupeur

un paquet d'effilés verts, accrochés à sa croix de commandeur.

Pour le coup, mes dernières illusions s'envolèrent. Tout blanc, cinquante-trois ans, cinq galons et des succès ! Ah ! pauvre lieutenant, il n'y avait plus de quoi lever le nez.

— Allons, au revoir, mon ami, me dit le colonel, retournez à votre peloton, car nous allons faire un petit temps de trot.

Je retournai prendre ma place, et là je trouvai mon sous-officier.

— Eh bien, lui dis-je, la punition de Chambenoît est levée. À propos qu'avait-il donc fait ?

— Oh ! mon lieutenant, on n'a pas idée de se présenter ainsi à une inspection. Il est arrivé ce matin dans un état !

— Quoi ! il était sale ? pas ciré ?

— Non, mon lieutenant, il était littéralement couvert d'effilés verts.

— … Au trot, maaarche ! m'écriai-je en donnant deux coups d'éperons désespérés à mon cheval.

LA VOITURE DE MADAME X…

DIMANCHE, DIX HEURES DU MATIN

Qu'il fait chaud ! et que j'aurais plaisir à fuir la cohue d'un pareil jour ! Mais aux courses d'hier, samedi, – entre nous bien autrement élégantes et de bien meilleur ton que celles d'aujourd'hui, – j'ai remarqué une admirable blonde… Elle n'a pas paru prendre trop mal mon insistance à la regarder… La retrouverai-je aujourd'hui ?… Elle vaut bien de l'essayer,

d'autant que si je n'ai trouvé personne hier pour me renseigner sur son compte, il est impossible que, dans la foule d'aujourd'hui, je ne rencontre quelque ami commun. C'est dit… Lucie, d'ailleurs, doit aller aux courses de son côté, et j'ai promis de l'y rejoindre.

Comment irai-je ! En voiture ou à cheval ? La voiture a un inconvénient : on est toujours obligé de rester engrené dans la même file, et l'on fait son retour encadré dans les mêmes voisins et voisines ; on n'a pas de liberté d'action ; tandis qu'à cheval, on va, on vient, on circule, on s'arrête, on coupe les files, on revient sur ses pas. C'est le seul moyen de retrouver qui l'on cherche.

Allons, malgré la chaleur, va pour le cheval.

— Buisson !… (Buisson, c'est mon ordonnance, rasé de frais et transformé, pour la circonstance, en superbe groom anglais), – Buisson, vous sellerez Fanny pour une heure et vous monterez Prince-Noir. Sortez-le un peu avant pour le calmer et conserver vos distances ; pendant la route, ne vous occupez pas de ce que je deviens. Trouvez-vous seulement au Moulin pour tenir mon cheval.

UNE HEURE

Me voilà parti bien doucement, car il fait une température torride. Fanny marche d'un pas relevé et mâche son mors avec satisfaction, en secouant les rosettes de son frontail cerise.

Derrière moi, à cinquante pas, gravé, impassible, culotté ceinturonné, M. Buisson

lutte avec Prince-Noir, qui voudrait à tout prix rejoindre sa compagne. Excellente, cette Fanny ! C'est mis, c'est doux, cela n'a peur de rien ; avec cela, au trot, un port de tête qui fait qu'on a *du cheval devant soi.* Je ne suis pas fâché d'être vu par Elle sur une si jolie bête.

Que de monde dans cette avenue des Champs-Élysées. On monte la côte doucement pour ne pas donner chaud aux chevaux, ce qui ternirait leur robe. Au milieu de tous ces attelages, une seule daumont, avec une atroce livrée perroquet vert, rouge et or ; dedans, des Napolitains avec des chevaux noir-bleu. Beaucoup de landaus de louage où sont empilés cinq ou six hommes fumant de gros cigares et discutant déjà, le programme en main, les paris qu'ils

comptent tenir. Çà et là, cependant, quelques victorias ou quelques huit-ressorts corrects. Ce grand-là, par exemple, est une merveille de tenue. Les chevaux sont gigantesques et bien appareillés. Le cocher a l'ampleur qui convient à ce genre de voiture et disparaît dans un col qui l'encadre comme le papier d'un bouquet. Le valet de pied lui ressemble, mais en mince. Dans la voiture, un monsieur et une dame que je ne puis voir encore que de dos. La dame a des cheveux châtain clairs sur lesquels est perché un petit chapeau fermé, en paille d'or, autour duquel s'enroule la queue feu et tilleul d'un superbe oiseau de paradis. Le monsieur a un chapeau gris et une raie qui me semble un peu large. Je suis sûr que, sous ce chapeau, il doit y avoir des prodiges

de ramenage. C'est égal, tout cela a bon chic et mérite d'être vu de plus prés. Je les dépasse et me retourne. Ô bonheur ! c'est elle ! Voilà bien sa lèvre à l'autrichienne, un peu dédaigneuse, ses grands yeux que la chaleur a cernés et rendus langoureux en diable. Sur sa cuirasse bronze ouverte sur le devant, à grands revers, s'enroule une étoffe orientale brodée, mi-partie feu, tilleul et or, et terminée par de longs effilés et de petits grelots en soie peluche et chenille.

Arrivé à hauteur de la portière, j'ai fait caracoler Fanny sur place. *Elle* a regardé la jument, puis elle s'est remise à causer d'un air nonchalant et ennuyé avec le monsieur au chapeau gris. Décidément il est un peu mûr pour elle, et la moustache elle-même est chinchilla. Où diable l'ai-je déjà vu ? Je

connais certainement cette figure-là. Est-ce dans le monde, à la campagne ou chez des amis ?

Me voici arrivé à l'avenue de l'impératrice. Je dépasse la voiture en rassemblant Fanny qui part au trot, en s'envoyant des coups de genoux dans le nez, puis, à cinquante mètres, je reprends le pas et me laisse regagner par la voiture, Cette fois elle a regardé un quart de minute peut-être, mais c'est toujours cela. Lui a mis son monocle et a fait sur ma jument quelques observations qu'elle a paru approuver. Ah ! çà, qu'est-ce qu'il a donc, le monsieur ? Il paraît tout préoccupé !… Comment ! c'est Lucie Régnier qui lui cause ces distractions-là ? La voici qui passe, couchée dans sa victoria, toute seule avec son caniche blanc as-

sis gravement à côté d'elle. Il s'appelle Pompon, et c'est le seul compagnon que je permette. Sur le devant de la voiture, trois kilogrammes de fleurs, des roses à la boutonnière des domestiques et au frontail des chevaux. Trop de fleurs, décidément. J'ai beau lui dire que ce n'est pas comme il faut, elle me répond : « Flûte ! » Alors je n'insiste pas. D'autant plus que c'est la seule critique. Il n'y a pas à dire, elle s'habille bien. Elle est toute en batiste blanche avec de petits nœuds lilas qui croisent en travers, de l'épaule au bas de la robe Autour de son chapeau blanc, forme polichinelle, s'enroule une plume également lilas. Les gants et l'ombrelle sont crème. Celle-ci, microscopique, m'a donné bien du mal à trouver. Elle voulait un gros papillon lilas brodé sur la

soie. On ne se figure pas le mal qu'une semblable fantaisie peut donner à un honnête homme, quand il faut la satisfaire en vingt-quatre heures.

Tiens, elle échange en passant un imperceptible sourire avec le monsieur. Comment ! Ils se connaissent ! Comprend-on cela, quand on a le bonheur insigne d'être le possesseur d'une femme comme la sienne… ! Après cela, c'est peut-être une ancienne connaissance. Parbleu, je cherchais où je l'avais déjà vu, c'est dans l'album de photographie de Lucie, son *capharmaüm,* comme elle dit. Un jour, je lui ai demandé qui c'était. Elle m'a répondu :

— Ça, c'est un monsieur très bien que j'ai mis à la porte parce qu'il m'ennuyait.

Il m'aimait trop. Oh ! tu peux te rassurer, c'était avant toi.

Alors, du moment que c'était avant moi, n'est-ce pas ?… Il est évident que s'il fallait toujours aller fouiller dans le passé, et qui sait ?… même dans le présent, on n'en finirait pas. Je ne sais si la dame s'est aperçue du sourire échangé, mais elle a l'air de moins en moins aimable. Les rapports paraissent tendus.

DEUX HEURES

Me voici arrivé au Moulin. Je mets pied à terre et entre au pesage. À la porte, je trouve, casque en tête, avec ses grandes bottes et ses aiguillettes, le beau Pouraille, mon ancien camarade de Saumur, qui a permuté dans la garde de Paris.

— Comment, mon pauvre ami, tu es de service ?

— Ah ! mon cher, ne m'en parle pas. Je meurs sous ce casque. Je commande ici la division des gardes à cheval. À ton service, tu sais !

— Merci, mon ami, au revoir !

Il est bête, ce Pouraille ! Qu'est-ce qu'il veut que je fasse de ses municipaux ? je n'ai personne à faire ni arrêter, ni escorter.

Voici mon inconnue qui fait son entrée. Elle marche bien. Elle est grande, tant mieux ! J'aurais été désolé qu'elle fût petite. De la main gauche, elle a ramassé gracieusement sa grande traîne, tout en soutenant son ombrelle, elle donne le bras droit au monsieur en chapeau gris.

C’est bien cela les maris ! Pas la moindre attention ! Il aurait pu la faire monter sur la pelouse pour lui éviter ces affreux cailloux. Il y a de l’ombre en faisant ce petit détour autour des platanes. Non, il continue à la faire griller.

Heureusement, voici un vieux monsieur qui se précipite au-devant d’elle. Elle quitte avec empressement le bras du chapeau gris pour prendre celui du vieux monsieur, qui la guide avec mille prévenances paternelles dans les meilleurs sentiers et lui trouve deux bonnes chaises bien à l’ombre au bas de la tribune du Maréchal, dans le seul endroit où il souffle parfois un peu d’air.

Quel dommage que je ne connaisse pas cet adorable vieux monsieur !

Je le prierais de me présenter. Il est impossible que je ne finisse pas par trouver quelqu'un qui le connaisse, ou qui soit l'ami d'un ami qui le connaisse. Tout est là. Suivons le vieux monsieur !

DEUX HEURES ET DEMIE

Attention ! À ma droite, le vieux monsieur vient de saluer le colonel Tournecourt, tandis qu'à ma gauche, voici venir ce panier percé de Syllac. Il connaît beaucoup le colonel.

Précisément le voici qui se précipite à sa rencontre. Je l'arrête au passage.

— Bonjour, Syllac ? Vous allez bien ? Pariez-vous ?

— Oh ! mon cher, une déveine. J'avais *Képi* et *Ravisseur* pour le prix des Pavillons, et ils ne sont pas classés. À propos, je n'ai

pas pris assez d'argent ; prêtez-moi donc vingt-cinq louis, je vous les renverrai demain matin.

— Volontiers.

— Merci ! vous permettez ? Il faut que je dise bonjour à Tournecourt.

— Le colonel ? Voulez-vous me présenter ?

Et Syllac s'exécute : – Mon colonel, je vous présente mon ami Parabère, un ancien éclaireur de l'armée de Metz, actuellement capitaine au ...me dragons, attaché à l'état-major du Maréchal...

LECOLONEL. – Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance. Ah ! certes, les éclaireurs ont rendu des services. C'était une bonne idée, et certainement si on avait pu... mais on ne pouvait pas.

— Tout cela, mon colonel, ne vaut pas cinq bons escadrons de cuirassiers.

LECOLONEL. – Vous avez fichtrement raison. Ainsi, moi, au village de Mosborn…

Ici, j'avale l'épisode de Mosborn à Reischoffen. Enfin, qui veut la fin veut les moyens, mais le récit de cette charge, ces cuirassiers qui tombent, cette fusillade, tout cela me donne un chaud !… J'interromps cette narration intéressante en proposant au colonel d'aller prendre un verre de vin de Champagne au buffet. Le colonel accepte, tout en faisant ses réserves. Le champagne est le vin des freluquets. Il prendra un bock, deux bocks, trois bocks, dix bocks si l'on veut, mais jamais de champagne !

Là-dessus il me prend par le bras et nous voilà partis avaler les susdits bocks

au buffet. Le tout maintenant est de dénicher le vieux monsieur. Malheureusement ces vieux-là, c'est en parchemin, ça n'a jamais soif. Je n'ai aucune chance de le rencontrer au buffet. Et je bois, je bois, m'abreuvant de bière tiède et d'histoires guerrières, quand tout à coup, ô bonheur ! j'aperçois mon homme !

— Mon colonel, quel est ce vieux monsieur là-bas en redingote d'alpaga gris ?

— Ça, c'est Boisonfort, un parieur fini, et beau tireur ! C'est égal, je lui rends six points sur dix. L'autre jour, il vient me voir à Versailles. Nous faisons un petit assaut, j'attaque en tierce…

— Voulez-vous me présenter, mon colonel ?

— Volontiers.

Tournecourt me présente au vieux marquis, qui me fait le plus aimable accueil du monde, et aussitôt je lâche avec ingratitude mon Tournecourt, pour ne plus me consacrer qu'à celui qui *la* connaît.

— Quelle chaleur ! Voilà bien des plaisirs de convention. S'il n'y avait pas la petite émotion du jeu ! Pariez-vous ?

Je lui réponds que je ne fais jamais que des paris particuliers.

— Eh bien, je vous fais un pari pour le handicap ; voulez-vous ?

— Cher monsieur, je vous tiendrai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! je vous fais cinquante louis sur *Valérien.*

— Parfait, je prends *Pierrot.*

Et nous voilà partis vers les tribunes pour voir courir. Sans avoir l'air de rien, je le fais passer auprès de la tribune du Maréchal. Ma belle inconnue n'a pas bougé.

— Oh ! regardez donc cette femme avec cette jolie toilette almée ?

— C'est la belle madame X..., je la connais beaucoup. Haute finance. Belles réceptions... Ah ! ah ! *Pierrot* a perdu. Voulez-vous que je vous présente ?

— Avec plaisir !! !

Enfin, j'ai prêté vingt-cinq louis à Syllac, j'ai avalé la bataille de Reischoffen, les dix bocks, j'ai perdu cinquante louis sur le handicap... mais je suis présenté !

TROIS HEURES

— Chère amie, voulez-vous me permettre de vous présenter M. de Parabère.

capitaine au …me dragons, attaché à l'état-major du Maréchal.

Elle lève sur moi ses grands yeux bleus frangés de cils noirs et me regarde comme une femme qui s'est déjà aperçue que vous la trouviez très jolie. Fanny lui sert d'entrée en matière.

— C'est vous, monsieur, que j'ai vu tout à l'heure à cheval dans l'avenue ? Vous avez là une jolie bête. Mon mari s'est extasié sur ses allures. Précisément le voici. Mon ami, M. de Parabère.

Je m'incline devant le chapeau gris, mais je suis désolé ! Il avait bien besoin de venir si tôt troubler la présentation.

— Est-ce que vous êtes parent du Parabère de Touraine ? me demande-t-il.

Je lui réponds que c'est mon oncle.

— Nous avons fait bien souvent l'ouverture ensemble, en Beauce. C'est un beau pays, mais le lièvre diminue. En revanche, la perdrix… Venez-vous faire un tour ?

Je lance un regard désespéré à madame X… et je pars avec le chapeau gris. À tout hasard, je vais lui parler femme… Au fait, pourquoi ne l'amènerais-je pas à Lucie ?… Il la connaît, j'en suis sûr. Elle me le garderait pendant que… Ma foi, essayons.

— Je ne sais, lui dis-je, si vous êtes de mon avis, mais je trouve qu'il y a cette année moins de jolies femmes que l'an dernier.

— Parbleu ! me répond-il, vous ne voyez ici que les tribunes, et nos chères épouses auront beau faire, elles n'arriveront jamais à avoir le chic de certaines filles. Mais passez

la piste et parcourez la pelouse, vous m'en direz des nouvelles.

— Bast ! lui dis-je, enchanté du tour que prenait la conversation, toujours les mêmes !

— Qu'importe, si elles sont bien ? Ainsi, connaissez-vous une certaine Lucie Régnier ?

— Un peu de vue, dis-je, de plus en plus ravi.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ? Voilà une femme ! une gaieté, une extravagance ! Figurez-vous qu'un soir, après souper, il neigeait, elle a voulu à tout prix avoir un fiacre attelé à quatre chevaux. Il a fallu dételer les deux chevaux d'un autre fiacre ! Le Café Anglais a prêté des cordes ! Dieu !

nous a-t-elle fait rire ! Je l'ai cherchée partout sur la piste, je n'ai pas pu la trouver.

— Comment ! lui dis-je, vous ne l'apercevez pas là-bas, à gauche, debout sur le siège, entre ce grand *mail* et le fiacre d'Isabelle ?

— C'est vrai ! Je vous remercie mille fois ; venez donc lui dire un petit bonjour.

— Allez-y, moi je la connais si peu !

Il traversa la piste à la hâte et je le visse précipiter vers Lucie, qui le reçut, je dois le dire, hélas ! à bras ouverts ; il s'engouffra dans la victoria, et, à ses gestes exubérants, à ses exclamations bruyantes, je le compris parti dans une de ces explications interminables et absorbantes, propres aux gens qui se retrouvent…

C’était encore un sacrifice ; mais madame X… le valait bien… Vite, allons la retrouver !

QUATRE HEURES

— Madame, voulez-vous me faire l’honneur d’accepter mon bras et marcher un peu ?

— C’est qu’il fait bien chaud !

— Je vous assure qu’il fait très frais du côté des écuries.

Elle se décide et se lève. C’est stupide, mais quand j’ai senti son bras rond et potelé s’appuyer sur le mien, j’ai tressailli malgré moi de la tête aux pieds.

— Qu’avez-vous ? m’a-t-elle dit.

— Rien. Je suis heureux, heureux de vous avoir rencontrée, heureux de vous

avoir été présenté, heureux de vous sentir là appuyée sur mon bras.

— À combien de personnes avez-vous déjà dit cela depuis votre arrivée, me dit-elle en riant ?

— À personne, madame, pour la bonne raison que, depuis mon arrivée, je ne cherche qu'à me rapprocher de vous. Et je lui raconte tous mes efforts, mes présentations successives, mes paris, mes histoires du colonel… Elle m'écoute incrédule, avec son beau sourire dédaigneux, et moi, tout en parlant, je serre imperceptiblement le bras qu'elle m'a confié. Ceci est une faute ; elle se dégage et me dit :

— Revenons voir courir le Grand Prix.

Je l'aide à monter sur sa chaise. Je me monte sur la chaise voisine pour l'aider à s'appuyer sur mon épaule.

Cependant les jockeys se rapprochent du but, le bruit va en crescendo, les chapeaux s'agitent les bookmakers hurlent :

Stracchino ! Verneuil ! Saint-Christophe ! C'est *Saint-Christophe*. Hardi, Hudson, bravo !!!

Au moment précis où la trombe passe devant nous, je me penche à l'oreille de ma compagne, et je lui dis :

— Voulez-vous me permettre de venir vous voir ?...

Elle me regarde avec surprise : – Quel drôle d'homme vous êtes ! Comment ! c'est au moment où tout le monde regarde an-

xieux, haletant, le résultat du Grand Prix, que vous me demandez cela ?

— Le Grand Prix ! Ah ! si vous saviez comme cela m'intéresse peu ! Une seule chose m'occupe ici, vous, vous, et rien que vous ! De grâce, laissez-moi vous voir !

— Mais, me dit-elle, c'est impossible, je n'ai plus mon jour, et je suis bien rarement chez moi. Je ne puis vraiment pas vous donner un rendez-vous spécial. Ah ! çà, où donc est mon mari ? C'est insupportable ! Il devait venir me chercher immédiatement après le Grand Prix. Nous allons manquer le retour.

— Votre mari ! Ma foi, madame, je le crois, pour le moment, très occupé de l'autre côté de la piste. Tenez, le voyez-vous, dans cette victoria, à droite ?

Elle prit ma lorgnette et, du haut de sa chaise, regarda dans la direction indiquée.

— Comment ! fit-elle. Encore cette fille ! Votre bras, monsieur ; je veux partir immédiatement.

Elle prit mon bras et se dirigea vers la sortie, les narines frémissantes, les sourcils froncés, hautaine ; elle était magnifique de colère. À la porte, nouvel embarras. Le valet de pied, croyant qu'on ne partirait qu'après la dernière course, n'était pas là. Comment retrouver la voiture au milieu de ces vingt mille attelages ! Les moments pressaient. À chaque instant, je craignais de voir arriver le chapeau gris pris de remords et se rappelant tardivement l'heure du devoir. Il me vint une idée subite.

— Madame, lui dis-je, vous allez avoir votre voiture avant tout le monde !

Et je courus au-devant du beau Pouraille que j'apercevais debout, sur la pelouse, appuyé sur son sabre, ressemblant à une cariatide vivante.

— Mon cher ami, lui dis-je, tu as dit que tu étais à mon service.

— Parfaitement, qu'est-ce que tu veux ?

— Il me faudrait immédiatement dix gardes à cheval.

— Tu dis ? fit-il, en me fixant avec étonnement.

Je payai d'audace et je repris avec aplomb.

— Je dis, dix gardes à cheval ; il faut qu'ils partent dans toutes les directions en criant : « a voiture de madame X… ! » et,

aussitôt qu'ils l'auront trouvée, ils la ramèneront…

Le bon Pouraille eut un moment d'hésitation ; mais devant mon assurance, connaissant d'ailleurs ma situation à l'état-major du Maréchal, il s'imagina sans peine qu'il s'agissait de quelque sommité officielle à escorter, une femme d'ambassadeur ou de ministre. Il donna donc l'ordre en conséquence, et aussitôt les dix gardes à cheval partirent au galop, en criant, dans toutes les directions, avec des vois formidables :

— La voiture de madame X… ! la voiture de madame X… !

Ce fut pendant une seconde un brouhaha étourdissant ; un mouvement de recul se produisit dans toutes les files, quatre che-

vaux s'emportèrent, puis le bruit s'en alla en s'éloignant et les dix gardes disparurent.

Cinq minutes après, dans un tourbillon de bruit et de poussière, au grand ébahissement des populations s'attendant à voir passer le Maréchal, pour le moins, la voiture arrivait au grand trot, triomphalement escortée par quatre gaillards à cheval, tout contents d'avoir trouvé.

Ce dénoûment si imprévu, si prompt et si pittoresque, avait mis la dame en gaieté ; toute trace du dépit de tout à l'heure avait disparu ; elle riait de tout son cœur autant pour se donner une contenance que par plaisir réel du dépit visible de toutes les belles assistantes, qui toutes en avaient pour trois quarts d'heure au moins avant de voir s'avancer leur voiture.

Donc, toujours riant, sans trop savoir sans doute ce qu'elle disait, au moment où je l'aidais à monter, et où, le chapeau très bas, je lui gardais un peu sa main dans la mienne, en lui disant :

— Voyons, quand vous reverrai-je ?…

Elle hésita un moment ; puis, me rendant mon étreinte en riant, elle me dit :

— Demain, à deux heures !

Et la voiture partit.

— Ô bon Pouraille ! tu ne sauras jamais quel service vous m'avez rendu là, toi et tes gardes à cheval, s'écriait Parabère à quelque temps de là…

UNE FEMME FORTE

I

Ce soir-là, on faisait pas mal de bruit à la salle Taitbout.

On jouait la première représentation de je ne sais quelle ineptie pour laquelle le public était sévère sans doute, mais pas plus peut-être que la pièce ne le méritait. Les aboiements du chien avaient succédé aux cris du coq. De temps en temps, un monsieur de l'orchestre très spirituel, se levait

et se retournait du côté de la porte d'entrée, mouvement immédiatement exécuté par toute la salle, si bien que les pauvres acteurs ne jouaient plus que devant des dos. Au milieu de ce désordre et de ce tohu-bohu, Maxence de Parabère ne s'ennuyait pas trop et pour cause, car il avait découvert dans une baignoire d'avant-scène une femme dont le regard s'était plusieurs fois rencontré avec le sien. À deux ou trois folies lancées par le public, elle avait échangé avec lui un sourire très bienveillant. Elle portait une petite capote blanche toute simple servant d'encadrement et d'auréole à sa tête mignonne, une tête fine, parisienne, un peu fatiguée sous les tempes, mais arrangée avec un art exquis. Les cheveux blonds étaient gracieusement étagés sur le front ;

le cou, long et flexible, portant le collier de Vénus, émergeait d'une grande collerette en point d'Angleterre appliquée sur une robe de faille noire garnie de manchettes également en point d'Angleterre. De temps en temps, elle laissait échapper un frais éclat de rire qui s'égrenait comme une cascade de perles. À côté d'elle, une amie *repoussoir*, dodue, au teint couperosé, la faisait paraître encore plus charmante et la rajeunissait de dix ans.

Et, tandis que les acteurs exposés au pilon continuaient leur martyre, Parabère détaillait, avec des jouissances d'artiste, tous les raffinements et toute la science qui avaient présidé à la toilette de cette femme.

— Il n'y a pas une mèche qui ne soit à sa place, pensait-il en la lorgnant, pas un

nœud de ruban qui ne soit exactement piqué au bon endroit avec la nuance fondue qui convient au ton général. Sur le devant de sa loge, elle a su s'arranger avec ses bonbons, son éventail, son flacon de sels et sa glace d'or, un petit chez elle tout à fait confortable. Évidemment, c'est une femme intelligente.

À ce moment, sur la scène, un mari très laid faisait son entrée ayant au bras une grosse maman qu'il protégeait de son parapluie rouge, et arrivait ainsi avec elle bras dessus bras dessous devant le trou du souffleur. – Paul et Virginie ! cria un spectateur enthousiaste. Ce fut un rire général. La belle personne de la loge se tourna cette fois tout à fait du côté de Parabère et éclata de rire avec un joli mouvement d'épaules qui pou-

vait signifier : Dieu ! que ces gens-là sont bêtes !

— Parbleu ! pensa Parabère, il me semble que nous voilà tout à fait bons amis, et ce sera bien le diable, pendant l'entracte, si je n'arrive pas à me faire présenter.

La toile tomba au milieu d'un vacarme épouvantable, et Parabère attendit une occasion propice de se rapprocher de la baignoire.

Au bout de quelques secondes, en effet, il vit son ami Percy qui, après avoir salué l'*amie* pour la forme, appuyait sur les rebords de la loge deux coudes largement étendus » et engageait avec la séduisante blonde une conversation des plus animées. C'était fâcheux, d'autant que Percy ressemblait un peu à Parabère ; même taille, mêmes

cheveux bruns, même moustache retroussée, et aussi un peu le même caractère sceptique et rieur ; bref, c'était un concurrent très sérieux.

Néanmoins, il offrait une occasion de présentation qu'il ne fallait pas laisser échapper. Parabère s'approcha brusquement et, frappant sur l'épaule de Percy, il lui dit :

— Présente-moi donc à madame ?…

Percy se retourna très contrarié, mais il n'y avait qu'à s'exécuter. Parabère, son meilleur ami, était là, chapeau bas, les talons réunis ; dans la loge on lui souriait déjà…

— Permettez-moi, madame, de vous présenter mon ami Maxence de Parabère, officier de cavalerie, dit-il très froidement.

Et, aussitôt, la belle blonde se mit à déployer toutes ses coquetteries pour le nouvel arrivant.

— Vraiment, monsieur, vous êtes officier ? Moi je suis comme la grande-duchesse, j'aime les militaires. Est-ce que vous êtes parent de M. de Percy, vous avez un air de famille ? Où donc vous ai-je vu déjà ? Sûrement ce n'est pas la première fois que je vous rencontre. Peut-être avons-nous déjà, dansé ensemble à mes bals ?…

Et patati, et patata, le tout débité très vite, avec une voix harmonieuse, perlée, et ponctuée par des sourires aimables, décochés de çà, de là, pour souligner l'idée et éclairer la phrase. Parabère enchanté répondait de son mieux à toutes ces questions, se penchant le plus près possible de son inter-

locutrice et trouvant que la loge exhalait un excellent parfum, mélange de violettes et de bonbons à la vanille. Percy, relégué vis-à-vis du repoussoir, ne desserrait pas les dents et semblait s'ennuyer fort. Quand l'entr'acte fut fini, les deux amis regagnèrent leur place.

— Écoute, dit Percy, veux-tu me faire plaisir ? ne fais pas la cour à cette femme.

— Pourquoi ? dit Parabère étonné. Lui es-tu quelque chose ?

— Moi ?… Ma foi, non, répondit Percy après quelques secondes d'hésitation. Puis tout à coup sa physionomie s'éclaira et il continua en souriant : elle m'est si peu de chose que réflexion faite, je vais t'aider. Elle s'appelle Suzanne Taigny et demeure 189,

boulevard Haussmann. D'Altorf les sentiers sont ouverts !

— Merci ! répondit Parabère avec effusion.

— Maintenant quelques renseignements indispensables. Sois excessivement poli. Elle exige des égards comme une archiduchesse d'Autriche, et une de ses prétentions consiste à ne jamais être appelée, même par les femmes, Suzanne Taigny mais *madame* Taigny. C'est une nuance. Enfin ! sois très aimable avec les carlins.

— Ah ! il y a des carlins ?

— Une paire, mon ami, la mère et la fille deux horreurs qui muent toujours et couvrent les habits de poils fauves. Souviens-toi de les trouver adorables.

— Tu me combles. Je serai un père pour les carlins.

La pièce était finie. Parabère vit son ami se précipiter pour mettre Suzanne et le repoussoir en voiture, puis monter à leur suite. La voiture partit, et Suzanne par la portière lui envoya un dernier bonjour de la main.

— Allons, dit Parabère, je suis enchanté que Percy n'y tienne pas, car bien quelle me plaise beaucoup, je n'aurais pas voulu marcher sur les brisées d'un vieil ami. Tout est pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes.

Et, comme c'était un garçon pratique, il envoya le soir même avant de s'endormir une lettre très explicite, accompagnée d'un buisson de lilas blancs.

II

Trois heures du matin. – Une lampe de cristal rose suspendue au plafond éclaire vaguement une grande chambre carrée, tendue de satin réséda. Sur la chaise longue servant de lit de repos à deux carlins enlacés, est jetée une robe de chambre de crêpe de Chine blanc fermée par des nœuds bleus ; deux petites babouches turques errent au hasard sur le tapis. L'air est imprégné d'un parfum indéfinissable. Dans un grand lit de milieu, huché sur une estrade de velours noir, entre deux oreillers brodés, garnis aux quatre coins de nœuds réséda et rose, apparaît la gracieuse tête de Suzanne un peu décoiffée. Le teint est animé, l'œil brillant, le bras nu est replié sous la nuque dans une charmante attitude. Quant à Parabère, il est

occupé à raccrocher sa chaîne de montre qu'il avait déposée sur la cheminée.

— Vous savez ce que vous m'avez promis, murmure Suzanne. Pas un mot à Percy ; non pas que le pauvre garçon ait rien à voir dans ma vie, il n'a jamais été pour moi qu'un ami et pas autre chose ; mais il me fait la cour depuis très longtemps, et comme c'est lui qui vous a présenté, il ne trouverait pas aimable que je vous aie choisi Évitons-lui un froissement d'amour-propre inutile, voulez-vous ?

— Tu as toutes les délicatesses, répondit Parabère attendri en lui prenant la tête dans les mains et en lui donnant un dernier baiser.

— Allons, bonsoir, mon ami, prenez pour vous en aller le bougeoir qui est dans

le cabinet de toilette, et n'oubliez pas d'éteindre le gaz à l'entrée.

Parabère prit le bougeoir, admirant intérieurement la présence d'esprit de cette femme, même après les plus vives émotions. Déjà il gagnait la porte lorsqu'elle lui cria :

— Comment, vous oubliez les chiens ?

C'est vrai, il les avait complètement oubliés. Il se précipita sur la chaise longue, enleva respectueusement l'un après l'autre chaque carlin et les embrassa sur leurs bonnes grosses têtes rondes, tandis que ceux-ci, arrachés à leur premier sommeil, mais habitués d'ailleurs à cet exercice nocturne, ouvraient sur lui un œil languissant qu'ils refermèrent aussitôt.

— Pauvre Percy, pensait Parabère en s'en allant, comment, depuis si longtemps

qu'il lui fait la cour, il n'est jamais arrivé à rien ! C'est insensé. Ah ! nous autres militaires, nous sommes autrement débrouillards !

Le lendemain soir, Percy vint à son tour voir sa vieille amie Suzanne… À trois heures du matin, au moment où il remettait son épingle de cravate qu'il avait piquée sur une pelote, Suzanne lui dit d'une voix affaiblie :

— À propos, si par hasard tu vois M. de Parabère, inutile de lui dire que nous sommes ensemble, n'est-ce pas ? Il me fait une cour assidue quoique sans espoir, et si vous vous rencontrez ici, cela me créerait vis-à-vis de lui une position difficile. Évitons-lui un froissement d'amour-propre, veux-tu ?

— Tu es un ange, lui dit Percy en l'embrassant. Puis il prit le bougeoir dans le cabinet de toilette, baisa au front les deux carlins, éteignit le gaz de l'entrée et partit en fredonnant le plus joyeusement du monde.

Il fallait vraiment être une petite femme entendue pour savoir ainsi mener ces deux intrigues de front. Parabère, dans tout le feu de sa nouvelle passion, allait être un peu gênant au commencement. Avant tout, il fallait gagner quelques jours de liberté ; elle lui écrivit donc la lettre suivante :

« On prétend, mon cher ami, que je gagne à être connue. Vous possédez, m'avez-vous dit, une propriété en Normandie au bord de la mer. Voulez-vous que nous y passions quelques jours ensemble ? Allez-

vous assez vous ennuyer, mon pauvre ami, pendant cette lune de miel obligatoire !

» Mille tendresses.

» SUZANNE. »

Quatre jours après, Percy recevait le mot suivant :

« Tu sais, mon pauvre ami, quel regret j'ai eu d'être obligée de te quitter pendant ces quelques jours. Cela m'a semblé un siècle. Mais il le fallait. Des affaires de la plus haute importance m'appelaient en Normandie. Je suis morte de toutes les courses et démarches qu'il m'a fallu faire, mais je ne veux pas prendre le temps de me reposer et reviendrai mercredi à deux heures.

Je prendrai un bon bain, et à cinq heures, monsieur, on sera toute prête à vous recevoir.

» Un paquet de baisers.

» SUZANNE. »

Et cela marcha ainsi longtemps ; elle déployant une diplomatie et une finesse qui eussent fait la fortune d'un premier ministre ; eux alternant leur service avec une régularité parfaite. À vrai dire, il fallait que Suzanne fût bien adroite ; jamais il ne se produisit la moindre rencontre désagréable. Par un hasard providentiel, Parabère était toujours occupé les jours où Percy avait à venir, et réciproquement. Un soir, cependant, elle eut une certaine émotion. Percy avait envoyé un chevreuil en s'invitant à dîner, et Parabère devait venir à onze heures !

Elle passa sa soirée dans des transes, inventant mille prétextes pour décider son convive à aller prendre l'air. Celui-ci résista toute la soirée et la situation devenait critique, lorsque à onze heures moins cinq, Percy se rappela tout à coup qu'il avait un rendez-vous aux Italiens. Il était temps! cinq minutes après Parabère faisait son entrée et, pour comble de chance, il n'avait pas rencontré son rival! Non? seulement les relations n'étaient pas moins bonnes qu'autrefois, mais encore les deux amis s'étalent plus liés que jamais. On les voyait partout ensemble, au Bois, à cheval, au spectacle. Lorsqu'ils la rencontraient, ils la saluaient simultanément d'un coup de chapeau semblable, et Suzanne ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant ces deux

garçons, bruns, de même taille et se ressemblant même un peu, ne plus se quitter sans que l'un des deux pût jamais se douter qu'il était trompé par l'autre.

III

Le jour de l'an approchait. À plusieurs reprises elle avait insinué à ses deux adorateurs qu'elle aimerait assez une paire de boucles d'oreilles en perles noires qu'elle avait remarquée rue de la Paix. Le premier janvier, la femme de chambre ouvrit les rideaux et déposa sur son lit un écrin contenant le bijou désiré.

— Qui a envoyé cet écrin ? demanda-t-elle avec curiosité à la camériste.

— Je ne sais, madame, mais l'écrin était accompagné d'un billet.

— Donne vite. Et Suzanne ouvrit lestement l'enveloppe et en sortît d'abord une note acquittée sur laquelle elle lut avec étonnement :

« Doivent Messieurs de Percy et de Parabère : » Une paire de boucles d'oreilles en perles noires…»

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-elle avec stupeur. Avec la note il y avait un billet :

« Chère et belle amie,

» Recevez avec tous *nos* vœux de bonne année cette paire de boucles d'oreilles. Chacun de nous en a payé une. Que ceci ne vous étonne pas, car il en a *été* de même pour tous les cadeaux que *nous* vous avons en-

voyés depuis le jour, lointain déjà, où *nous* nous étions fait une confession complète.

» Aujourd'hui *notre* plaisanterie, si bonne qu'elle soit, a assez duré, et la Société de *cotisation mutuelle* est dissoute.

» Ne nous en veuillez pas trop et dites-vous que, s'il y a souvent des *femmes fortes,* il y a parfois aussi des *hommes* qui ne sont pas tout à fait des imbéciles.

» Nous vous baisons les mains, chacun nôtre.

» Les ex-associés,

» Percy et Parabère. »

LE COMBLE DE LA DÉLICATESSE

I

Vous vous rappelez qu'il y a deux ans nous étions en garnison à Versailles, et que Parabère allait assez souvent passer la soirée à Paris avec le capitaine Briquemolle. On allait dîner ensemble dans quelque endroit folâtre, on passait la soirée gaiement, puis, à minuit et demi, on reprenait le train de Paris, et à cinq heures du ma-

tin, on était à cheval sur le plateau de Satory, casqué cuirassé, et frais comme l'œil.

Un soir d'été qu'ils avaient très bien dîné en tête-à-tête chez Ledoyen, Briquemolle cherchait dans sa tête ce qu'on pourrait bien faire de neuf heures à minuit et demi. La nuit commençait à tomber et les petites tables des jardins se noyaient dans un demi-jour mystérieux.

— Si nous allions respirer un peu le frais autour du lac ? dit à tout hasard le capitaine.

— Mon cher ami, je ne comprends pas le bois de Boulogne le soir, sans lune et sans femme. Nous n'avons qu'un à peu près de lune, et quant à la femme…

— La femme ! dit Briquemolle. Nous allons tout simplement la demander à Auguste.

On sonna Auguste qui arriva souriant, empressé, se mettre à la disposition de ces messieurs.

— Voyons, Auguste, lui demanda-t-on, qu'est-ce que vous avez ce soir ?

— Messieurs, nous avons mesdames de Préval, d'Étigny et de Lignerolles ; Cascadette dîne avec Lucie Reynier…

— C'est la vieille garde. Voyons, vous n'avez rien de plus nouveau que tout cela ?

— Du nouveau ? Ah ! dame, monsieur, il y a dans un coin une inconnue, une blonde, un peu timide, qui a l'air jolie comme un cœur.

— Eh bien ! invitez la timide blonde à venir déguster avec nous la *coupe-Jack* de l'amitié.

— Je vais essayer, messieurs, mais je ne réponds de rien.

Quelques secondes après, Auguste revenait triomphant et ramenant une grande fille qui, malgré l'obscurité qui commençait à régner, paraissait, ma foi, fort jolie. Blonde, mince, elle était très simplement mise et semblait peu au courant des habitudes parisiennes. Très timide et un petit accent belge. Elle s'assit sans trop hésiter à la table de nos deux amis, et tout en mangeant sa coupe-Jack, elle leur raconta sa petite histoire en l'émaillant de *savez-vous* et de *pour une fois,* qui fit la joie de nos deux amis. Elle était en effet arrivée de Bruxelles depuis l'avant-veille.

— Elle est charmante ! s'écria Briquemolle ; emmenons-la avec nous au Bois.

Nos trois amis partirent en voiture. La blonde enfant s'assit à côté du capitaine, tandis que Parabère se plaçait *en lapin* sur le strapontin. Pour ne pas faire de jaloux, elle leur donna une main à chacun. Je ne sais si Parabère trouva le moyen de serrer la sienne plus tendrement que Briquemolle, mais le fait est que lorsqu'à minuit et demi on fut arrivé à la gare Saint-Lazare et qu'il s'agit de faire un choix entre nos deux amis, la belle opta pour le domicile de Parabère.

— Satané Parabère, toujours le même ! crièrent les camarades.

Messieurs, ne l'enviez pas tant que cela ! Il était deux heures du matin lorsqu'il arriva à son appartement de l'avenue de Saint-Cloud. La blonde belge s'était tout à fait apprivoisée, et certes Parabère eût été

le plus heureux des cuirassiers, si, à quatre heures et demie, l'ordonnance n'était entré bruyamment dans la chambre à coucher annonçant que la jument était sellée, la cuirasse toute prête et que l'heure de la manœuvre avait sonné. Parabère s'arracha navré des bras de la belle enfant, lui donna, dans l'obscurité, un dernier baiser et partit prendre le commandement de son escadron. La vérité m'oblige à dire que ce matin-là, sur le plateau de Satory, loin d'être frais comme l'œil, il était vert-pomme.

On exécuta des mouvements d'un haut intérêt. Il y eut surtout une formation de colonne serrée sur le premier peloton du deuxième escadron qui fut une merveille. Mais Parabère n'était pas à la manœuvre. Ses gestes de sabre indiquant les points de

direction étaient pleins de mollesse et d'indécision. Un moment même, on ne sut pas exactement s'il indiquait près des docks de l'artillerie, la guérite du factionnaire ou la marchande de coco, et cette simple erreur faillit compromettre tout le succès du mouvement.

Enfin, la manœuvre se termina. On revint à Versailles à neuf heures, et Parabère n'eut rien de plus pressé que de rentrer chez lui, ventre à terre, espérant trouver encore l'oiseau au nid. Hélas ! il était envolé, laissant seulement, comme trace de son passage, quelques bouts de rubans, quelques épingles à cheveux, et un léger parfum de white-rose. En cherchant bien, Parabère trouva encore sur son bureau un petit papier sur lequel on avait écrit :

« J'emporte votre carte, savez-vous, pour me souvenir, pour une fois, d'une bonne soirée. »

— Sacrebleu ! s'écria Parabère, elle a mon adresse, c'est parfait, mais moi, je n'ai pas la sienne, et je l'ai si peu vue que ce sera maintenant le diable pour la retrouver.

II

Parabère, en effet, n'entendit plus parler de la belle Carlott, et l'eut bien vite oubliée. À l'automne, nous fûmes envoyés à Paris, à l'École-Militaire. Briquemolle était en congé, et moi je devins le compagnon ordinaire des excursions nocturnes de notre ami. Pendant un mois, il me fit aller tous les soirs dans les coulisses du petit théâtre

des *Roueries-Dramatiques.* Au fait, ce n'était pas plus ennuyeux qu'autre chose. On avait, cette année-là, je ne sais quelle Revue, avec accompagnement forcé de jolies filles en maillots roses et travestis ; il y avait des gardes, des pages, des gendarmes Louis XV, toute une nuée de petites femmes bruyantes, bavardes et gourmandes, avec lesquelles nous avions fini, Parabère et moi, par être sur un bon pied de camaraderie. Parabère avait des préférences marquées pour une grande fille qui jouait le rôle du *Tam-Tam,* et qui conduisait la Revue. Coiffée d'un casque doré, sous lequel étaient étagées les boucles d'une perruque rousse, sa belle taille moulée dans une cotte à mailles d'argent, elle promenait à travers l'action une paire de jambes magnifiques, imparfai-

tement couvertes d'un manteau de pourpre frangé d'or.

Fardée, maquillée, les yeux allongés au pencil japonais, il eût été assez difficile de dire quelle femme le *Tam-Tam* pouvait bien être à la ville, mais dame ! les jambes étaient *nature* et elles produisirent une vive impression sur l'imagination de notre ami.

Tous les soirs, il venait la voir dans sa loge entre le deuxième et le troisième acte, une loge charmante, toute capitonnée en satin gris-perle. Parabère s'allongeait sur le canapé en satin gris, et là, sous la lumière crue du gaz, au milieu de l'atmosphère étouffante et des parfums âcres et capiteux concentrés dans ce nid, il voyait comme dans un rêve, aller et venir cette belle et grande fille procédant aux détails de son

costume. À vrai dire, elle ne faisait aucune attention à lui, et, pour être franc, je dois avouer qu'il n'avait aucun succès. On se blase de tout, même de regarder une paire de belles jambes, et Parabère, trouvant qu'au résumé il ne faisait pas ses frais, devint de plus en plus froid, fit des visites de plus en plus rares dans la loge, puis un beau jour cessa complètement d'y aller.

Un mois après, Briquemolle revint de congé, et, un matin, nous le vîmes arriver rayonnant chez Parabère.

— Victoire, mon ami, cria-t-il, j'ai retrouvé ta Carlott.

— Ah ! qu'est-elle devenue ?

— Oh ! mon ami, elle est tout *à* fait lancée, c'est maintenant une artiste des plus

dramatiques. Elle joue le rôle de *Tam-Tam* dans la revue des *Roueries.*

Parabère se frappa le front.

— Comment, disait-elle ! J'ai été la voir pendant un mois tous les soirs et je ne l'ai pas reconnue !

— Il faut dire, ajouta Briquemolle, que ce casque, cette perruque la changeaient un peu, et moi-même j'ai longtemps hésité, nous l'avions si peu vue : mais je suis bien sûr que c'est elle.

— C'est égal, répondait Parabère avec humeur, jamais je ne me pardonnerai cela. Je n'avais qu'un mot à dire pour l'obliger à changer d'attitude vis-à-vis de moi, car enfin j'avais des droits, et je n'ai pas su en profiter. C'est absurde !

— Qui sait, répondit Briquemolle, elle avait sans doute, elle aussi, des raisons particulières pour ne pas te reconnaître, et dans ce cas ta conduite a été, sans t'en douter, celle d'un sage.

— Bast ! s'écria Parabère, tu as peut-être raison. Et, avec son insouciance habituelle en pareille matière, il n'y pensa plus.

Une année se passa sans que notre ami eût idée de rechercher la piste de la belle enfant. Parfois, il lui passait bien par l'esprit quelques lointains souvenirs lui rappelant une certaine nuit à Versailles et une paire de jambes en maillot rose, et ces jours-là il lui prenait l'idée d'aller savoir aux *Roueries* ce que pourrait bien être devenu le *Tam-Tam*, mais il réfléchissait que c'était très mal à elle de lui avoir témoigné une semblable in-

différence après ce qui s'était passé, et par dignité il s'abstenait de toutes recherches.

III

Un beau jour, il reçut du vaguemestre la petite lettre suivante :

« Monsieur,

«Une jolie femme qui ne vous a entr'aperçu que la nuit, voudrait vous voir le jour. Si le grand soleil ne vous effraie pas, venez me voir demain à deux heures. »

Il y avait en bas de la lettre : 8, rue Murillo. Pas de nom, pas de signature. Ces petites lettres mystérieuses font toujours plaisir à recevoir. Le lendemain, à deux heures, Parabère se présentait à l'adresse indiquée

et était introduit dans un fumoir arrangé avec assez de goût. Ensemble artistique. Les bustes de Molière et de Corneille se faisaient face. Çà et là quelques vues de Bruges, d'Anvers et de Bruxelles. La portière se souleva et Parabère vit entrer Carlott, c'est-dire le *Tam-Tam.*

— Comment, c'est vous ! s'écria-t-elle en reculant étonnée, c'est vous Maxence de Parabère, capitaine au 16e cuirassiers ?

— Parfaitement.

— Alors c'est avec vous que j'ai été me promener au bois de Boulogne, il y a deux ans ?

— Nous avons même été un peu plus loin que le bois de Boulogne, insinua Parabère.

Elle éclata de rire.

— Par exemple, voilà une bonne histoire ! Vous êtes venu me voir dans ma loge pendant un mois et jamais je ne vous ai reconnu. Ce matin, en rangeant d'anciennes lettres dans mon bureau, j'ai retourné votre carte et comme j'avais conservé de *celui-là* un bon souvenir, j'ai éprouvé le désir de *le* revoir, ne me doutant guère que c'était vous qui alliez m'arriver.

Ces dernières phrases n'étaient rien moins qu'aimables et prouvaient que, si la belle avait conservé bon souvenir de Versailles, elle espérait quelqu'un d'autre que l'adorateur évincé des Roueries ; mais tandis qu'elle parlait, Parabère avait compris le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Aussi, lorsque Carlott lui dit :

— Ah çà, mais vous, vous ne m'aviez pas reconnue non plus ?

Je vous demande bien pardon, répondît simplement Parabère.

— Alors, pourquoi ne m'en avoir jamais dit un mot ?

— Ma chère enfant, ce n'était pas à moi à faire le premier pas. Vous pouviez avoir des raisons personnelles pour ne pas vouloir me reconnaître, et, dans ce cas, mon devoir de galant homme était de me faire comme je l'ai fait.

La belle resta stupéfaite. Comment ! il y avait de par le monde un homme assez discret pour venir pendant un mois dans sa loge sans avoir jamais dit une parole qui pût faire allusion au passé ! Non seulement il n'avait jamais essayé, même d'une façon

détournée, d'évoquer chez elle un souvenir, mais il n'en avait pas soufflé mot ni à son entourage, ni à ses camarades, ni à ses amis ! C'était le comble de la délicatesse !!!…

— Savez-vous, mon cher, lui dit-elle avec émotion et en se rapprochant de lui, qu'il n'y a peut-être pas un homme sur cent qui se serait conduit comme vous ?

— Je t'assure, lui dit Parabère en la serrant dans ses bras, que j'ai eu un certain mérite, car j'avais souvenir d'une paire de jambes !

Et voilà pourquoi, Messieurs, Parabère n'a pas paru depuis huit jours à la pension, la délicatesse est toujours récompensée.

EN REVENANT DU BOSSU

MINUIT DIX : Sur les marches de la Porte-Saint-Martin. On ferme les portes. On éteint le gaz. Une dizaine de gardes municipaux, casque en tête et l'arme au pied, sont rangés sur deux rangs.

UN MARÉCHAL DES LOGIS : Gigantesque, brun, moustachu ; sur la poitrine une dizaine de médailles, y compris la médaille militaire. Le tout enchevêtré dans les aiguillettes rouge et or.

UN BRIGADIER : Cheveux blancs, figure cramoisie, une praline dans du coton. Très gros. La Légion d'honneur et une médaille de sauvetage.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Allons, mon vieux, l'heure marche, dépêche-toi de faire ton appel.

LE BRIGADIER. – Voilà, mar'chi ! *(Il tire son carnet et appelle.)* Caprilon ? – Présent ! —Saucoit ? – Présent ! – Rataboul ? – Présent ! – Poireau ? – Présent ! – Fourichet ? – Présent ! – Ouvrez donc la bouche, sacrebleu, – Lardillon ? – Présent ! « Eh bien, quand tu voudras mettre tes gants ! Veux-tu que je t'aide ? – Loreillard ? Présent. – Et ta jugulaire ? À ton âge, tu t'en irais tout nu dans les rues !

LE MAR'CHI, *mettant le sabre à la main.* – Garde à voooo ! Droite alignement !... Loreillard ? Rentrez ce ventre ! rentrez encore. Fixe ! Porter f'sil ! Cavaliers à droite, droite ! Colonne en avant, arche ! F'sil sur l'épaule... droite !

La colonne s'ébranle et le brigadier se place en tête avec le maréchal des logis.

LE MAR'CHI. – Eh bien, veinard, tu étais *de salle* ce soir, as-tu eu de l'agrément à ce *Bossu ?*

LE BRIGADIER. – Évidemment, c'est des farceurs et y a de quoi s'amuser ; mais j'étais dans le corridor, et je n'ai pas vu superlativement. Nonobstant j'ai un aperçu de la chose.

LE MAR'CHI. – Eh bien ! narre-moi cela pour égayer la route.

LE BRIGADIER. – Voilà, mar'chi. Pour lors, quand la voile se lève, on voit comme qui dirait le fossé des fortifications, et là-dedans se baladent des particuliers avec des lattes d'une longueur… et des vieilles capotes trouées, tout cela pas astiqué.

LE MAR'CHI. – C'est la garde montante.

LE BRIGADIER. – Pourrais pas vous dire. Mais y en deux surtout qui bavardent ensemble et lancent des blagues qui font rire : Cocardasse et Passepoil, que l'autre appelle tout le temps son caillou.

LE MAR'CHI. – Pourquoi qu'il le traite de caillou ?

LE BRIGADIER. – C'est son idée. Pour lors, tous mes particuliers attendent Philippe de Nevers pour lui faire son affaire, par ordre d'un sieur Gonzague qui voudrait

ses papiers. Un grand gaillard, qu'on appelle Lagardère parce qu'il est fort aux armes, vient donner un coup de main à Philippe. Et alors, il y a un petit assaut aux pommes, quelque chose dans le genre de celui que nous avons donné à la retraite de Brunet. Une, deux, dégagez, houp ! tout cela soigné. Mais le sieur Gonzague sort de derrière une charrette et donne à Nevers dans le dos le coup du lapin.

LE MAR'CHI. – Tonnerre ! On ne l'a pas arrêté et fourré au bloc !

LE BRIGADIER. – Non, Nevers a fait *couic !* Puis il a confié l'enfant à Lagardère.

LE MAR'CHI. – Un enfant de troupe ?

LE BRIGADIER. – Non, sa petite. Alors Lagardère a fiché son camp avec, comme s'il avait la permission de dix heures.

LE MAR'CHI. – Attention, au pas, devant le Gymnase. Gauche, droite, gauche, droite, levez les têtes… Continue ton *Bossu* et tâche d'être limpide.

LE BRIGADIER. – À l'acte suivant, le sieur Gonzague échange son appartement contre des livres à tant le mètre. On mesure cinq mètres. – Alors on lui donne vingt livres en échange.

LE MAR'CHI. – Pristi ! quels livres ?

LE BRIGADIER. – Je ne les ai pas vus, on finit par lui en proposer vingt mille.

LE MAR'CHI. – En voilà une bibliothèque !

LE BRIGADIER. – Là-dessus entre un petit bossu qui est farce ; et qui serait réformé carrément. Lui, il achète une niche à chien contre des livres. Ça fait rire, et cependant

s'il a un chien, c'est plus utile que des bouquins. Il s'en va là-dessus et l'on fait entrer Cocardasse, avec son ami Caillou. Pas ben vêtu, mais cependant bonne tenue sous les armes. Ils avancent au pas et viennent demander leur solde à Gonzague, qui leur flanque une bonne bourse et les invite à dîner le soir. Puis il les renvoie, et alors entre une particulière, nom d'un pétard ! Vous vous rappelez bien Rosalie, au petit Mourmelon en 65 ?...

LE MAR'CHI. – Si je me rappelle Rosalie !...

LE BRIGADIER. – Eh bien tout son portrait. Gonzague lui dit : « Faites votre sac, je vas vous ramener chez votre maman qui ne vous a jamais vue, mais ça lui fera plaisir de vous revoir. »

LE MAR'CHI. – Une brave femme, cette Rosalie.

LE BRIGADIER. – Mais elle ne s'appelle pas Rosalie, c'est la fille d'une princesse. À l'acte suivant, c'est la salle du rapport. Une grande table, des paperasses, comme chez le fourrier, – La princesse est là et fait sa fière devant un tableau qui représente un mousquetaire à la place du bon Dieu. Gonzague arrive avec tous les membres du conseil qui se placent à table et il dit à la princesse : « C'est votre fille que je vous ramène…»

LE MAR'CHI. – Elle est dans un triste état…

LE BRIGADIER. – Mais la portière du fond se lève et le petit bossu crie à la princesse : « C'est pas vrai, c'est pas votre fille. » Alors

la princesse dit : « C'est pas ma fille et je ne veux pas l'embrasser. »

LE MAR'CHI, *attendri.* – Brave Rosalie !…

LE BRIGADIER. – Ce qui est drôle c'est que tous les membres du conseil sont sourds, car le bossu a crié si fort que tout le monde dans la salle a entendu, et Gonzague, lui, n'a pas bronché. Puis le bossu continue de crier à la princesse : « Vous savez, votre fille n'est pas morte, et Lagardère vous la fera retrouver. » Tous les membres du conseil trouvent tout simple qu'on parle ainsi derrière une porte. C'est moi qui aurais été passer mon inspection !…

LE MAR'CHI. – Tête de colonne à gauche.

LE BRIGADIER. – Tournez gauche. En avant ! À l'acte suivant, il y a un punch chez le Régent. Il a invité des sauvages qui vous

font un de ces rigodons du pays, avec sauts de carpes et pas de zéphyrs. Le petit bossu, toujours farce, assiste à la fête, et on le blague sur sa bosse, mais il a bon caractère. Alors il s'approche de Rosalie… non de la princesse…

LE MAR'CHI. – Tu vois bien qu'elle s'appelait Rosalie !

LE BRIGADIER. – Mais non, mar'chi, vous m'embrouillez, et il lui dit : « Ce soir, vous verrez votre fille, votre vraie fille, foi de Lagardère, et elle aura tous ses papiers. » Gonzague, qui décidément est sourd comme une pioche, appelle Cocardasse et Passepoil.

LE MAR'CHI. – Qui ça, Passepoil ?

LE BRIGADIER. – Vous savez bien, le Caillou.

LE MAR'CHI. – Le Régent les avait invités ?

LE BRIGADIER. – Faut croire, mais un bal c'est pas comme un dîner. Quand y en a pour trois, y en a pour quatre. Bref, Gonzague dit au Caillou : « Il faut me tuer Lagardère. » Et de fait, quand la toile se relève sur le pont, Lagardère est blessé, et s'est étendu sur des pavés.

LE MAR'CHI. Une drôle d'idée pour un blessé.

LE BRIGADIER. – Il est là, il râle, il va mourir, mais les assassins arrivent avec Passepoil et son Caillou. On va jeter Lagardère dans l'eau, lorsque tout à coup…

LE MAR'CHI. – Arrive un sergent de ville ?

LE BRIGADIER. – Pas du tout Lagardère se relève et fait jeter le chef des assassins à la Seine. Plock ! Puis il prend son manteau, son chapeau, et ceux qui devaient le tuer l'emmènent en chaise à porteurs.

LE MAR'CHI. – Au lieu de le tuer ?

LE BRIGADIER. – Oui, grâce au Caillou.

LE MAR'CHI. – Quel caillou, tu m'as parlé de pavés ?

LE BRIGADIER. – C'est pas la même chose.

LE MAR'CHI. – Si je comprends un mot à ton histoire…

LE BRIGADIER. – Dame, mar'chi, j'étais de corridor, et il y a des détails qui m'ont échappé, mais ils m'ont semblé inférieurs. J'arrive au moment palpitant. Le bossu va épouser la fille de la princesse. Elle ne vou-

lait pas, mais il l'a magnétisée à sa façon ; puis, au moment de signer le contrat, il enlève sa perruque, sa bosse, et le bossu, c'est Lagardère !

LE MAR'CHI. – Bah ! alors il jette sa bosse par terre ?

LE BRIGADIER. – Oui, mar'chi !

LE MAR'CHI. – Quelle forme ça a-t-il, une bosse par terre ? Est-ce rond ?

LE BRIGADIER. – Ça m'a échappé.

LE MAR'CHI. – Tu n'as donc rien vu ?... Garde à voo. Portez f'sil !

On entre dans la cour du quartier.

— Colonne ! halte ! Front ! Reposez f'sil ! Haut f'sil ! Rompez vos rangs ! Marche !

Les municipaux montent se coucher ; cliquetis de fer, bruit de sabres qui traînent. Les conversations vont en s'éloignant.

LE MAR'CHI. – Montons. Tu vas me finir la pièce dans la chambrée, car je n'ai pas encore bien saisi.

LE BRIGADIER, *tout en se déshabillant.* – Nous arrivons au dernier acte et l'on se retrouve dans le fossé des fortifications *(il accroche son sabre et rentre son casque dans sa coiffe, puis le place sur la planchette supérieure.)* Là, dans les fossés, on a invité du monde. Il y a le Régent, la princesse Rosalie avec sa fille, Cocardasse, le Caillou, Gonzague, Lagardère, personne ne manque à l'appel, quoi.

LE MAR'CHI, *pliant sa tunique avec amour et l'étalant en long sur sa case.* – Qu'est-ce qui fait l'appel ? Le Régent.

LE BRIGADIER. – On l'avait fait avant, *(Il ôte ses grandes bottes et se couche.)* Alors, Gonzague dit au Régent : « Lagardère, c'est un pas grand'chose et je vas vous le prouver par ce pli ministériel. » Alors il tire une de ces grandes lettres comme on nous en fait porter toute la journée place Beauvau.

LE MAR'CHI *se couche, met son képi doré et rallume sa pipe.* – Enveloppe jaune, je connais ça, avec des cachets.

LE BRIGADIER. – Juste. Alors, Lagardère dit : « Que vous pouvez l'ouvrir cette lettre, et dedans l'on verra que vous avez tué Philippe de Nevers. » Gonzague prend le trac, s'approche de la chandelle et brûle la lettre. Alors Lagardère lui dit : « Elle est bonne ! Y avait rien dedans. »

LE MAR'CHI. – Ça c'est tapé. Mais comment fera-t-il maintenant qu'il l'a brûlée, pour porter la lettre place Beauvau ?

LE BRIGADIER. – C'est autre chose. Le Régent dit : « Y a eu offense, vous allez vous battre en duel. »

LE MAR'CHI. – Il les envoie au manège avec le docteur et le prévôt.

LE BRIGADIER. – Ah ! ouiche, tout de suite, là, dans les fortifications, et Lagardère lui fourre deux pouces de lame entre les deux yeux de Gonzague… puis il dit : « J'ai tiré la botte de Nevers !…» Et la toile tombe. Maintenant, j'ai sommeil, bonsoir, mar'chi *(Il s'endort).*

LE MAR'CHI, *réfléchissant.* – Drôle de pièce, tout de même, mais il y a une chose qui m'offusque. *(Appelant,)* Brulard ?

LE BRIGADIER, *bondissant,* – Présent ! rien de nouveau.

LE MAR'CHI. – Pourquoi a-t-il tiré les bottes de Nevers ?

LE BRIGADIER, *ahuri.* – Quelles bottes ?

LE MAR'CHI. – Lagardère. Était-ce des bottes d'ordonnance ?

LE BRIGADIER. – Ça m'a échappé. Vous comprenez, j'étais dans le corridor… Bonsoir, marc'hi *(Il s'endort).*

LE MAR'CHI. – Voilà ce que c'est que de commander de simples brigadiers *de salle.* Ça n'a pas l'instruction nécessaire, et ça manque de littérature.

DE ROCQUENCOURT À PARIS

Décidément, le camp devient triste, bien triste !...

Le ciel est tout gris ; dans la plaine souffle un vent aigre qui fait battre les portes des baraques et tourbillonner dans l'air les dernières feuilles, jaunes et sèches comme de vieux parchemins ; mon jardin n'existe plus qu'à l'état de souvenir, et mes pauvres rosiers morts ressemblent à des échalas. Ma baraque elle-même, si gaie cet été avec le papier bleu que j'avais collé sur les planches, les rideaux de perse à grands

bouquets, les trophées d'armes, la table de voyage pouvant se plier dans la cantine, et le petit lit de fer avec sa housse de perse semblable aux rideaux, a pris un aspect cellulaire depuis que le soleil n'entre plus par la fenêtre pour éclairer tous mes bibelots de ses gais rayons. Avec cela les nuits sont fraîches, nos dragons s'enrhument comme des demoiselles, et mon pauvre cheval, Carabi, préférerait une bonne et chaude écurie à sa hutte en paillassons. Il est grand temps de partir !

Hip ! hip ! hurrah ! L'ordre de départ est arrivé et nous allons en garnison. Où ? À Paris ! alléluia ! La nouvelle se propage dans tout le camp, et partout éclate une allégresse insensée. J'entends au-dehors les voix joyeuses qui se croisent et s'interpellent : –

À Paris ! à Paris ! – Dis donc, Brechut, que tu sais la nouvelle, que nous nous *tirons des pieds ?* – Pour aller où ? – À la capitale ! – Nom d'une pipe ! – Et partout l'on court, partout l'on s'agite afin de lever le camp. – Prenez les piquets, roulez les cordes, cintrez les porte-manteaux, faites le paquetage, allons, du leste ! – hurlent les maréchaux des logis, et ils se caressent la barbiche avec satisfaction et sourient en pensant aux anciens succès des sous-officiers de la garde. Que de victimes ils vont faire boulevard de la Motte-Piquet, au salon de Mars et au bal d'Orient ! L'enthousiasme est universel, et tout le monde perd un peu la tête. Voilà mon ami Raymond qui entre comme une bombe chez moi et qui, sans mot dire, se met à exécuter une polka, puis tout à coup il

s'arrêta net, me regarde bien en face et me crie d'une voix terrible :

« Paris ! traderidera ! je vais faire mes paquets. Puis il s'enfuit en chantant à pleins poumons sur l'air du *Petit Faust :*

Quand un militaire
S'en va-t-à l'École-Militaire,
Il adore sa carrière.

Moi aussi je vais faire mes paquets, moi aussi je suis enchanté, et cependant c'est peut-être absurde, mais j'éprouve une certaine mélancolie à quitter cette petite baraque où six mois de jeunesse si sont passés si gaiement. Voici mes cartes des environs de Versailles, voici tes topos que j'ai été faire le matin, par de beaux soleils, à Ville-d'Avray, Meudon et Bougival ; voici la cravache d'honneur que j'ai gagnée au *Rallie-*

papier de Vaucresson ; voici un vieux billet jauni signé capitaine Brulard m'annonçant quatre jours d'arrêt pour être arrivé en retard à la manœuvre. Oui, je me rappelle… c'est tout un passé qui ressuscite, Autrefois, elle venait me voir bien souvent au camp. Ce matin-là, je lui avais dit : « Je t'assure qu'on a sonné le boute-selle. » Et elle m'avait répondu : « Voyons, mon loup, dors donc ; si on avait sonné, j'aurais entendu aussi. » Là-dessus, elle m'avait embrassé, et moi j'avoue que je n'avais pas beaucoup insisté pour me lever… De là le billet Brulard. Comme tout cela est vieux déjà ! Çà et là quelques épingles à cheveux, parmi mes gants d'uniforme, un gant de peau de Suède à cinq boutons qui sent encore l'ambre. Tiens, voilà sa photographie. Je l'ai assez

cherchée ; mais aussi quelle drôle d'idée d'avoir été la fourrer dans mes fontes ! Je me souviens, en effet, qu'elle me disait toujours qu'elle venait avec moi à la manœuvre. C'est bien elle avec son petit air effronté, son sourire d'enfant et ses grands yeux qui vous sondaient jusqu'au cœur. Nous étions très bons amis dans ce temps-là. Maintenant, c'est fini… Bast !…

On sonne à cheval. Allons, un dernier tour de clef à la cantine, un dernier adieu à ce que j'appelais mon armoire, et en selle sur Carabi.

Le régiment est rangé en bataille devant le front de bandière. Les habits n'ont pas un grain de poussière, les casques sont étincelants et les bossettes des mors reluisent comme des soleils ; on voit que l'on a asti-

qué avec frénésie, et que l'on veut montrer aux Parisiens ce que c'est qu'un beau régiment. Le colonel passe lentement devant les escadrons. Il a sa tête de service et l'air grincheux, preuve certaine qu'il est enchanté. Nous savons tous, en effet, que madame la colonelle n'avait jamais consenti à cesser d'habiter son petit hôtel du boulevard Malesherbes ; ce notait pas bien loin de la gare Saint-Lazare ; mais c'est égal, ce sera désormais joliment plus commode. Heureux colonel ! Et sur ces pensées roses il commande un : « Garde à vous ! » à faire écrouler les baraques, et fait défiler par quatre, tandis que la musique entame gaiement l'air de : *Bon voyage, monsieur Dumollet !* Et l'on s'en va doucement, pas à pas, car il s'agit de ne rien semer en route, et jamais on ne pourrait

faire campagne avec ce qu'on est convenu d'appeler la tenue de route. C'est effrayant ce que la schabraque recouvre d'objets hétéroclites. On a bien recommandé de ne prendre que les effets d'ordonnance, mais c'est déjà une jolie charge, et alors, un peu plus, un peu moins…, il faut bien emporter des souvenirs du camp. Je suis sûr qu'en cherchant bien dans les sacoches on trouverait même quelque gros caillou ramassé sur le plateau de Rocquencourt, et si vous le trouvez mauvais, Pitou vous répondra que c'est du grès pour nettoyer son fusil. Voilà.

On traverse les villages, les trompettes sonnent leurs turlututus les plus harmonieux, et les femmes se mettent à la fenêtre. « Les dragons ? les dragons ! » crient les enfants, et en voilà des multitudes qui sortent

de partout et emboîtent bravement le pas derrière la musique. Quelques-uns sont coiffés de vieux képis sans visière, les pieds sont nus comme à l'armée de Sambre-et-Meuse, et les culottes sont invraisemblables ; mais ces petites têtes blondes ont déjà l'air crâne, et je suis sûr que ces bambins-là seront des gaillards. Voici Sèvres, Saint-Cloud, Boulogne, la Seine. À l'horizon, noyés dans des vapeurs brumeuses, apparaissent confusément les monuments de la grande ville ; le viaduc du Point-du-Jour dessine sur le gris du ciel la silhouette de ses arcades, le dôme des Invalides envoie dans les airs sa flèche dorée, et tout au loin, sur de grandes masses noires, se détachent les deux tours de Notre-Dame et les clochetons de la Sainte-Chapelle. C'est Paris, mon cher Paris, lui que je

n'ai jamais pu oublier, ni en province, ni à la guerre, ni en Allemagne, lui dont la vision évoquée m'a si souvent donné le mal du pays. Je vais le revoir avec ses boulevards étincelants de lumière, ses théâtres, ses séductions de toutes sortes. Et dire qu'hier encore j'étais à Rocquencourt-les-Boues !… Voilà : j'arrêterai le petit entresol de l'avenue Montaigne dont m'a parlé Gaston ; j'achèterai une bride neuve à Carabi, avec des rosettes, et après avoir fait la campagne de l'armée de la Loire, il ira tous les jours faire à quatre heures son tour du lac ; on dansera et on soupera comme au bon vieux temps, on ira…

… Mais voilà déjà l'École-Militaire. « Colonne, halte ! pied à terre à volonté ! » Et je surveille l'installation luxueuse de mes

hommes, qui vont avoir enfin une chambre, un lit et une paillasse, et je pense avec volupté que moi aussi, ce soir, je coucherai dans *mon appartement !*

VENGEANCE, PLAISIR DES DIEUX

I

Certainement le colonel Tournecourt ne se faisait pas illusion.

Très philosophe, un peu sceptique, n'attachant aux choses que l'importance qu'elles méritent, il avait épousé à cinquante ans une femme de vingt-cinq et n'avait pas compté inspirer une folle passion. Non, mais il avait espéré, comme il le disait lui-même, « une de ces bonnes et

solides amitiés, basées sur l'estime et la confiance réciproques et qui valent bien toutes les jérémiades sentimentales des freluquets ».

Très vert, au reste, montant à cheval avec, la souplesse d'un sous-lieutenant, faisant des armes avec passion et doué d'une force herculéenne, il avait eu beaucoup de succès autrefois et pouvait passer encore pour un fort *bel homme.*

Or, c'était précisément ce dont sa femme avait horreur.

Madame de Tournecourt était mince, blonde, avec deux grands yeux bleus un peu rêveurs ; c'était une sensitive ayant horreur de tout ce qui était brutal, bruyant ou clinquant. Quand son mari parlait, elle avait envie de se boucher les oreilles. Quand il mon-

tait avec ses grosses bottes l'escalier du château, elle tressaillait à chaque pas. Tous les samedis, il y avait repas de corps. Le dîner durait trois heures. On buvait, on mangeait, et l'on criait d'une terrible façon ! Tournecourt, que ce brouhaha rajeunissait en lui rappelant les *pensions* de sa jeunesse, laissait carte blanche à partir du rôti et portait lui-même des toasts à faire écrouler les murailles.

Oh ! sa jeunesse !… Maubeuge, Lunéville, Pont-à-Mousson, un tas de petits trous que le prestige du souvenir lui faisait revoir gais, bruyants, ensoleillés par le rayonnement de ses vingt ans !

« Nous buvions des bocks jusqu'à trois heures du matin et à cinq heures nous étions à cheval ! On savait s'amuser dans ce

temps-là Et sa bonne figure s'épanouissait au souvenir de ces heureux moments et il racontait dans l'oreille de la lieutenant-colonelle des histoires à faire rougir un grenadier.

Tel était Tournecourt, bon garçon, rond, insouciant, adoré du soldat, mais incapable de comprendre les aspirations vagues et les délicatesses Infinies de sa femme. Celle-ci se trouvant très malheureuse et *incomprise*, chercha des distractions ailleurs. Cela a toujours été ainsi.

Il y avait précisément à deux kilomètres du château, un jeune ménage, les Précy-Bussac, qui voisinait beaucoup avec les Tournecourt. Les deux femmes en arrivèrent bientôt à l'intimité la plus complète. Quant aux hommes, il n'en fut pas tout à

fait de même. M. de Précy était un gentleman froid, un peu hautain, très réservé, dont le caractère cadrait peu avec celui du turbulent colonel qui le trouvait « beaucoup trop boutonné ».

D'ailleurs, cela avait peu d'inconvénients. Retenu par son service dont il était fanatique, Tournecourt se trouvait rarement au château dans la journée, et les parties en break, les promenades à cheval, les chasses, etc., se faisaient la plupart du temps sans lui. Au bout de quelque temps de ce voisinage à trois, Précy, qui trouvait la colonelle charmante, en devint suffisamment amoureux ; celle-ci, qui trouvait chez lui toutes les qualités de tenue qui manquaient au brave Tournecourt, ne fut pas trop rigoureuse… Bref, au bout de

quelques mois, il eût été assez difficile de dire qui, de madame de Tournecourt ou de M. de Précy, était le plus heureux des trois.

Du reste, c'était bien commode ! Le colonel affichait lui-même en grosses lettres dans la salle de billard son *Tableau de travail.*

On voyait par exemple :

À 9 heures, le rapport.

À 10 heures, le déjeuner.

À 11 heures, la manœuvre.

À 2 heures, revue des pantalons numéro 2.

À 3 heures, pansage.

À 5 heures, conférence sur les avantages du bidon perfectionné, etc., etc.

Pour plus de sûreté, madame de Tournecourt avait même dit à son mari que la

décision journalière l'intéressait beaucoup, et le colonel, flatté qu'on pût trouver du charme à sa prose, se faisait un plaisir de lire chaque matin à sa femme l'emploi total de sa journée militaire.

Tous les jours à huit heures, le colonel montait à cheval pour se rendre au quartier. À huit heures et demie, par une petite porte dont il avait la clef, Précy se glissait dans un pavillon où madame de Tournecourt l'attendait en simple peignoir du matin. Ce pavillon, depuis longtemps abandonné, avait autrefois servi à loger l'intendant, mais ne contenait plus aujourd'hui que les robes et les malles de la châtelaine. Madame de Tournecourt disait à Précy la décision exacte, on en déduisait les projets de la journée, puis à neuf heures et demie les deux

amis se séparaient, et, à dix heures sonnantes, le colonel faisait triomphalement son entrée dans la cour du château, suivi de Perdriol, son ordonnance, et, se tournant vers les cuisines, il criait d'une voix de stentor : « Mille tonnerres ! Déjeune-t-on ? J'ai une sacrée faim ! »

Et l'on faisait un déjeuner monstre, suivi en général d'une petite sieste.

Cela dura ainsi longtemps, très longtemps.

Les habitants du pays, après avoir d'abord trouvé toute naturelle l'union des deux ménages, finirent à la fin par jaser de ces promenades et de ces parties à trois. On soupçonna une partie de la vérité, on inventa le reste, on espionna, bref, on en dit tant

et tant que le mari lui-même finit par avoir vent de la chose.

Il haussa d'abord les épaules, comme doit le faire tout colonel de cavalerie qui se sait bon pied, bon œil, les épaules carrées et six pieds de haut.

« Ce criquet de Précy ! disait-il en riant avec fatuité. Allons donc ! mais, en soufflant dessus, je l'enverrais rouler à l'autre bout du terrain de manœuvres ! Ce n'est pas possible, ma femme perdrait trop au change ! »

Néanmoins, à la suite d'une certaine lettre anonyme où on lui donnait les détails les plus circonstanciés sur les rendez-vous du pavillon, Tournecourt résolut d'en avoir le cœur net et, sur le *Tableau de travail*, il annonça une petite guerre pour le samedi suivant. Ces jours-là, on ne le voyait pas de

toute la journée ; il quittait le château à neuf heures du matin, déjeunant sur le pouce en rase campagne avec les camarades auprès de la voiture de la cantinière et ne rentrait que pour dîner. Le jour fixé, Tournecourt expliqua à sa femme, qui s'intéressait fort à ce récit militaire, quelles seraient les diverses péripéties de la journée : il déposa sur ses deux joues deux gros baisers sonores, puis il monta à cheval, suivi de son ordonnance, et partit au galop prendre le commandement du premier de l'arme.

II

Peu de temps après, Précy, après avoir dit a sa femme qu'il allait à la chasse et ne rentrerait que tard, arrivait tout heureux d'avoir une journée tout entière à passer

avec la blonde colonelle. Enfin, l'on allait donc un peu se voir et causer tranquillement, sans être à chaque instant sur le qui-vive par crainte de l'arrivée du terrible chef.

Il était là-bas, galopant au soleil, envoyant des ordres à ses capitaines, surveillant l'établissement des grand'gardes, des petits postes et des vedettes, et pendant ce temps nos amoureux trouvaient que le temps passait bien vite dans la chambre de l'intendant. Chère petite chambre ! elle ne contenait que le strict nécessaire, quelques chaises, un lit en cretonne toute simple, et, dans les coins, de grandes malles où la femme de chambre étalait les robes de Madame en long, mais telle qu'elle était, elle paraissait un vrai paradis ! Les rideaux étaient bien tirés, les portes bien closes, il

régnait dans la chambre un demi-jour mystérieux et l'air était imprégné de mille parfums indéfinissables, mélange d'iris et d'odeur de femme.

Madame de Tournecourt avait appuyé sa jolie tête un peu décoiffée sur l'épaule de Précy, et le teint animé, les yeux mi-clos tout pleins d'aveux reconnaissants, elle reposait calme et souriante… lorsque tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre. Madame de Tournecourt éperdue courut à la fenêtre. C'était son mari, qui, après avoir jeté les rênes de son cheval à son ordonnance, se dirigeait très résolument vers le petit pavillon !

— Mon mari ! cria-t-elle. Va-t-en vite !

— Par où ? demanda flegmatiquement Précy, en tortillant sa moustache, il n'y a qu'une porte.

Affolée, cherchant une issue possible, elle aperçut la grande malle :

— Là-dedans, cria-t-elle, vite, vite, il n'est que temps !

Précy, très ennuyé, mais ne voulant pas compromettre la colonelle, se précipita vers la cachette indiquée, ouvrit la malle et s'y coucha tout en long, le couvercle retomba bruyamment sur lui.

Deux secondes après, le colonel arrivait, trouvait la porte fermée et y envoyait de vigoureux coups de botte auxquels la serrure n'eût pas longtemps résisté. Madame de Tournecourt ouvrit plus morte que vive.

Le colonel entra, vit le désordre de la chambre, l'émotion de sa femme et comprit tout. On a beau être philosophe, au premier moment cela donne toujours un certain coup, mais il se remit vite.

— Eh bien, ma chère amie, dit-il, vous êtes étonnée de me voir à cette heure-ci ? une idée à moi, j'ai changé mon *Tableau de travail*. Mais qu'avez-vous donc ? Vous paraissez souffrante. Vous étiez rouge, maintenant vous voilà pâle. Voilà qui est inquiétant. Il faut envoyer chercher quelqu'un pour vous soigner.

— Perdriol ! cria-t-il par la fenêtre.

— Présent, mon colonel, répondit l'ordonnance.

— Remonte à cheval et cours au château voisin prévenir madame de Précy-Bussac

que madame de Tournecourt se trouve au plus mal dans le petit pavillon et désire immédiatement voir son amie. Ventre à terre, tu entends ?

— Oui, mon colonel !

Madame de Tournecourt, toute tremblante, s'était laissée retomber sur le lit.

— Que veut dire tout cela, que voulez-vous faire ? parvint-elle à dira enfin. Pourquoi envoyez-vous chercher Juliette ?

— Pourquoi ?

Et le colonel, pour toute réponse, donna un tout de clef à la malle et mit la clef dans sa poche. Puis, cela fait, il se pencha et parvint à la soulever de terre, mais non sans une sérieuse difficulté.

— Diable, ma chère, dit-il, vous avez apporté cette année des robes qui sont rude-

ment lourdes. Figurez-vous que j'avais vaguement l'idée d'envoyer votre malle par la fenêtre.

— Vous ne ferez pas cela ! cria la colonelle.

— Non, j'ai un autre projet. Et Tournecourt se gratta la barbiche d'une façon sarcastique, lorsque madame de Précy fit son entrée.

Très jolie au reste, cette dernière. Brune, petite, un peu boulotte, avec un léger duvet au coin de ses lèvres pourpres, elle avait un type tout différent de celui de la comtesse. Les sourcils fortement accusés croisaient au-dessus du nez et dénotaient la jalousie et la volonté. Les cheveux plantés bas sur le front marquaient des pointes accentuées. La rapidité de la course lui avait

donné des couleurs qui la rendaient plus appétissante que jamais ; par son corsage entr'ouvert, on apercevait une peau blanche et fine, et ce fut avec une satisfaction marquée que le colonel referma derrière elle la porte du pavillon.

— Ma pauvre amie » tu es donc malade ? fit-elle.

Et comme elle allait se jeter au cou de la colonelle :

— Ma femme n'est nullement malade, ma belle voisine, dit Tournecourt en l'arrêtant, mais je l'ai trouvée ici en tête-à-tête avec votre mari, et la conversation paraissait être fort animée.

— Comment ! dit madame de Précy, toi, toi mon amie ; c'est indigne !… Et les sour-

cils froncés, les narines dilatées par un désir fou de vengeance, elle s'écria :

— Et lui ? où est-il ?

— Il est ici, chère madame, dit le colonel en l'attirant à lui et l'enlaçant de ses bras comme pour la mieux calmer, il est enfermé dans la malle sur laquelle vous êtes assise, et, si vous permettez, j'ai l'intention d'exiger de vous une réparation immédiate… avec votre gracieux concours !…

— Devant moi ! s'écria madame de Tournecourt outrée.

— Devant vous madame, foi de Tournecourt qui n'a jamais menti !…

Le colonel donna ensuite la main à Précy, pour l'aider à sortir de la malle.

— Mon cher confrère, lui dit-il, je suis enchanté d'avoir changé mon *Tableau de travail.*

LE PIÉDESTAL

I

Certainement Raoul de Précy-Bussac aimait beaucoup, mais beaucoup la petite baronne. Lui qui jusque-là n'avait cherché que les amours faciles, disant que les amours sérieux finissaient toujours par *mal tourner,* il avait rencontré un beau jour dans le monde la jolie veuve ; il l'avait trouvée charmante, et peu à peu, de visites en visites, il était arrivé à éprouver

pour elle un sentiment tout nouveau, mélange de fétichisme et d'adoration.

— Il faut changer complètement ma façon d'agir, s'était dit Raoul. Ce qui m'a fait réussir ailleurs serait précisément ce qui me ferait mal noter ici : il faut qu'elle comprenne bien que je n'ai pas pour elle un désir vulgaire ; mais un culte. Donc, plus de manières de conquérant, plus d'assauts à la hussarde mais une cour respectueuse qui lui montrera que je veux d'abord toucher son cœur.

Et, de fait, la petite baronne était bien la femme la plus faite pour inspirer un sentiment semblable. Hautaine, un peu dédaigneuse, elle avait des mouvements de tête en arrière et des regards de bas en haut qui eussent découragé le plus entreprenant.

Vive, enjouée, spirituelle, elle avait toujours réponse à tout, effleurant tous les sujets, passant sans transition de la politique à l'art ; sceptique et railleuse, avec parfois une pointe d'attendrissement immédiatement réprimé et dissimulé sous un éclat de rire qui retentissait joyeusement et décontenançait son auditeur.

Certes, Raoul eut beaucoup à faire pour arriver à se mettre au diapason exigé. Lorsqu'il regardait cette petite tête fine, élégante, et ces grands yeux bleus frangés de cils si touffus, et par lesquels passaient parfois de si étranges lueurs, il lui venait des envies folles de la prendre dans ses deux mains et de la couvrir de baisers fous. Le moyen lui avait si souvent réussi, mais avec la baronne il sentait bien que c'eût été tout

perdre et qu'il fallait, coûte que coûte, changer de tactique.

Il venait la voir, chaque jour, avant dîner, s'asseyait sur un petit pouff en tapisserie qui se trouvait tout près d'elle, et là, lui prenant la main, il lui disait ce qu'il éprouvait et combien elle l'avait ensorcelé. Abordant des sphères éthérées jusque-là tout à fait inconnues de lui, il ne lui parlait que d'amour pur, d'idéal et de respectueux attachement.

Quand je suis près de vous, lui disait-il, je suis si troublé que je n'ose pas vous dire la moitié de ce que je voudrais, mais je vous l'écrirai… Et, craignant de l'effaroucher, il n'écrivait rien. Rentré chez lui, il faisait des vers très mauvais, exprimant des sentiments qui n'avaient pas le sens commun. Cet accès

poétique se renouvelait deux ou trois fois par semaine, mais il n'osa jamais en envoyer une ligne. Au bout d'un mois, il se décida seulement à lui embrasser la main, et, le soir, il rentra chez lui, triomphant, persuadé qu'il avait fait là un grand pas.

Ah ! les camarades se seraient bien moqués de lui s'ils avaient pu savoir la vérité ! Comment ! Précy-Bussac, qu'on avait surnommé *Cœur d'artichaut*, à cause de son inconstance et de la rapidité avec laquelle il offrait une feuille de ce cœur à chaque nouvelle idole, Précy-Bussac avait fait la cour un mois à une femme sans être arrivé à rien ? C'était invraisemblable, mais il espérait bien qu'en allant *piano,* il irait *sano,* et qu'il serait un jour récompensé de ce temps

d'épreuve qui commençait cependant à durer un peu trop.

La baronne fut d'abord touchée de ce culte dont elle était l'objet, puis, peu à peu, elle se lassa de ces longues variations toujours sur le même thème. Lorsqu'elle voyait arriver l'heure de la visite quotidienne de Raoul, elle se trouvait envahie par un insurmontable ennui, si bien que petit à petit elle, jusque-là si réservée et si froide, se prit à désirer ardemment quelque aventure inespérée, quelque folle équipée qui la sortît pour un moment du cercle d'hommages ennuyeux dont elle était entourée, et qui lui permit de descendre un peu du piédestal sur lequel on l'avait huchée bien malgré elle.

Un jour, elle alla voir sa grande amie, la colonelle de Tournecourt. Celle-ci la trou-

va pâlie, et lui demanda si elle avait quelque chagrin.

— Pas de chagrin, ma chère Suzanne, mais un ennui profond et mortel.

— Toi, à ton âge, jeune, jolie et libre comme tu l'es, tu t'ennuies, mais c'est insensé ! Comment ? Pas un amoureux ?

— Hélas ! mais c'est précisément la cause de tous mes ennuis !…

Et la petite baronne raconta, sans nommer personne, la cour fastidieuse que lui faisait Raoul, cour dont elle ne savait comment se débarrasser ; elle lui expliqua en détail les serrements de main, les regards longs et noyés, les baisers furtifs déposés timidement sur le bout des doigts… La colonelle Tournecourt l'écouta attentivement,

puis, quand elle eut fini, elle lui dit en souriant :

— Ma chère amie, ce garçon-là est un sot qui n'a pas su te prendre ni marcher carrément. Je connais, au contraire, parmi mes amis, un garçon très crâne, très décidé, qui m'a souvent parlé de toi, qui te trouve ravissante, qui m'a cent fois prié de le présenter chez toi… Veux-tu me laisser organiser ce petit roman-là ?

— Que me proposes-tu là ? tu es folle !

Ah ! c'est que la colonelle de Tournecourt vous avait une morale intelligente qui voyait le monde de haut et ne craignait pas d'appeler les choses par leur nom. Elle parla tant et tant, qu'elle parvint à ébranler les scrupules de la baronne.

— C’est que, vois-tu, lui dit celle-ci, je ne voudrais pas me tromper une deuxième fois. Le *premier* me prend déjà une trop grande partie de ma vie pour que j’aille risquer d’en gâter le reste par un second soupirant qui ne vaudra peut-être pas mieux que l’autre.

— Eh bien, laisse-le t’écrire et tu jugeras.

— Du tout, du tout, je ne veux pas être nommée.

— Mais, petite folle, il n’est pas nécessaire que je te nomme. Je connais mon protégé. Je lui dirai les conditions de la présentation ; il écrira une lettre ; je le rapporterai et tu jugeras. Voyons, est-ce dit ?

— Bah ! se dit la petite baronne, une lettre n'engage pas à grand'chose. Et elle répondit :

— C'est convenu.

II

Le lendemain la baronne reçut une lettre enveloppée dans un petit mot de la colonelle qui disait :

« Je t'envoie l'épître de mon ami, qui a accueilli ma proposition avec joie. Je ne t'ai pas nommée, mais d'après la description que j'ai faite de toi, il s'est immédiatement enflammé, disant que tu réalisais de point en point l'idéal qu'il avait toujours rêvé. De son côté, ce petit roman arrive à point pour le distraire de certains ennuis sur lesquels

il n’a pas voulu me donner de détails, mais que ta vue lui fera certainement oublier. Je te le répète, c’est un charmant garçon, plein d’enthousiasme et de jeunesse en lequel tu peux avoir toute confiance.

» À toi de cœur »

« SUZANNE »

La petite baronne prit alors une grande enveloppe gris-fer contenue dans la lettre, et la retourna plusieurs fois entre ses doigts effilés avant de se décider. La colonelle était absurde de la lancer sans dire gare dans des aventures semblables… Un moment elle eut envie d’envoyer au feu l’enveloppe sans l’ouvrir, mais la curiosité aidant, elle se décida à faire sauter le cachet sur lequel il y avait en devise : *Toujours tout droit* – Elle lut :

« Madame,

» Madame de Tournecourt m'a fait une telle description de vous, que j'ai été pris d'un désir fou de vous voir. Ne m'objectez pas que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, car vraiment, d'après ce que m'a dit la colonelle, ce serait dommage, et d'ailleurs, entre gens du même monde, on se connaît toujours plus ou moins. Il ne tient qu'à nous de brusquer un peu le hasard qui peut mettre beaucoup trop de temps à amener l'intimité que je désire. Puisque je ne puis encore me présenter chez vous, laissez-moi choisir un endroit neutre. Dînons ensemble ce soir en bons camarades ; ce dîner ne vous engagera à rien, et je suis sûr que vous avez eu cent fois à dîner chez vous des

gens que vous ne connaissiez pas plus que moi.

» Je vous attendrai ce soir chez Voisin, à sept heures, cabinet 6. »

— L'impertinent ! s'écria la baronne en froissant le billet avec humeur. A-t-on idée d'une audace semblable ! M'inviter à brûle-pourpoint à dîner au cabaret ! Il y a, ma parole d'honneur, des gens qui ne doutent de rien ! Et elle jeta la lettre au panier, très décidée à ne pas pousser plus loin l'aventure. Sur ces entrefaites, on annonça le comte de Précy-Bussac qui venait faire à l'heure dite sa visite accoutumée. Jamais il ne fut plus ennuyeux. Distrait, préoccupé, il laissait parfois dans le dialogue des silences inquiétants. Sans les projets du ministère et la résistance du Maréchal, je ne sais trop ce

que la conversation serait devenue. Après deux mortelles heures de visite, il lui embrassa respectueusement la main et partit comme il était venu, tandis que la baronne poussait un immense soupir de soulagement.

— Décidément, se dit-elle, ce pauvre Raoul devient tout à fait impossible. Je n'en veux plus. Il faut absolument que je sorte de cette situation-là. Au fait la colonelle a peut-être raison. Je ne puis passer ma vie à me laisser aimer de loin par cet amoureux transi. Elle reprit le billet gris-fer et le relut, tandis qu'un sourire bizarre plissait ses lèvres. Au fait, que risquait-elle ? Son amie ne lui avait-elle pas assuré que c'était un garçon charmant, très bien élevé, et dont elle répondait absolument ?…

Elle prit sa plume et répondit à la colonelle.

— Dis-lui que j'accepte.

III

Le soir, à sept heures, la petite baronne, la figure bien dissimulée sous un voile épais, descendait chez Voisin. Son cœur battait bien fort en montant le petit escalier en spirale qui mène au premier étage. Qui allait-elle trouver là-haut ? Pour un peu, elle fût retournée sur ses pas, mais elle avait écrit qu'elle acceptait. La figure glacée de Précy-Bussac lui revint à l'esprit et leva ses derniers scrupules, et, d'un pas décidé, elle se fit ouvrir par le maître d'hôtel le cabinet 6.

Elle entra » leva son voile et se trouva en présence de… Précy-Bussac.

— Vous, c'était vous ! s'écria-t-elle en reculant avec stupeur.

Précy-Bussac, d'abord aussi stupéfait que la baronne, réfléchit une seconde, comprit tout et se plaça en travers de la porte dont il poussa résolument le verrou.

— Du tout, on ne s'en va pas comme cela. Ah ! l'on me fait attendre depuis six semaines, on se fait passer pour une madone qui n'accepte l'encens qu'à des distances incalculables, et à la première réquisition d'un inconnu on vient dîner avec lui en cabinet particulier. Décidément vous ne valez pas ce que je croyais, mais cela ne vous empêche pas d'être belle, vous, et moi de vous désirer plus que jamais.

Et la prenant dans ses bras, il la maintint près de lui.

— Je ne mérite aucun reproche, répondit la baronne en le repoussant assez mollement. C'est vous qui, avec votre tiédeur et votre respect interminable, m'avez poussée par ennui à agir comme je l'ai fait aujourd'hui. Le tact d'un homme consiste précisément à comprendre le moment précis où son culte devient ennuyeux. Vous ne l'avez pas compris, tans pis pour vous, mon cher !

— Oui, mais mieux vaut tard que jamais, répondit Précy-Bussac en l'attirant de plus en plus à lui.

— Cela ne vous avance guère, mon pauvre ami ! reprit la baronne en cessant tout à fait de se débattre. Ce n'est pas vous qui êtes ici, c'est un faux Précy-Bussac auquel on a soufflé un rôle entreprenant qui n'est pas dans son caractère et qui tâche du

le remplir de son mieux. Aussi je suis venue ici pour vous tromper et je suis enchantée de vous tromper !…

— Ah ! si tu savais comme tout ce que tu me contes-là m'est égal ! répondit Précy-Bussac, après un long silence.

HUSSARD ET HOUZARD

I

Pourquoi Maxence de Parabère, capitaine au 20e hussards, pour le moment en mission en Angleterre, mettait-il ce jour-là tant de soin à sa toilette militaire ?

C'est qu'il s'agissait pour lui de se présenter avec tous ses avantages à la grande revue de Windsor, à laquelle il avait été invité par le duc de Cambridge. Avant tout, il tenait à représenter dignement son pays,

et puis… il devait y rencontrer miss Helena Pendleton. Or miss Helena était jolie, comme le sont les Anglaises lorsqu'elles s'y mettent. Au château de Crowdy-Hill, où il avait été dernièrement Invité pour les chasses, il avait été présenté à la jeune fille par son oncle lord Balingham, qui lui avait en même temps appris qu'elle allait prochainement épouser son cousin sir John Halifax, officier dans la cavalerie de Sa Majesté.

Et tout en déballant avec son ordonnance un pantalon garance satiné et un dolman bleu de ciel qui n'avait pas encore vu le jour, et dont les hongroises d'argent étaient encore enveloppées du papier de soie protecteur :

— La belle personne ! se disait Maxence… Un teint éblouissant, des yeux

bleus avec des cils invraisemblables, et une taille ! Je la vois encore dans cette amazone marron qui moulait si bien ses formes, tandis qu'elle galopait à côté de son gigantesque futur. Un peu rougeaud, sir Halifax ; certainement, chez lui le côté physique me semble s'être un peu développé aux dépens du côté intellectuel et sa conversation est assez lourde… Un bien brave garçon du reste !…

Ici, se plaçant devant la glace, Maxence se mit en devoir de procéder à la confection d'une raie médiane qui descendit jusqu'à la nuque et traça une ligne blanche au milieu d'une chevelure brune, drue et frisée légèrement sur les tempes. En même temps son ordonnance lui tendait un petit fer, et les deux extrémités de la moustache se re-

levèrent bientôt victorieusement dégageant les lèvres et laissant voir les dents blanches.

C'était d'ailleurs un fort joli garçon que Maxence, et la France avait eu bon goût en l'envoyant en Angleterre. Travailleur suffisant, mais en même temps adorant le plaisir ; quoique sorti dans les premiers de Saint-Cyr et de Saumur, il s'était fait aimer partout par son entrain, sa jeunesse et sa gaieté.

Et, tout en continuant sa toilette, sa pensée se reportait vers Crowdy-Hill, où il avait passé de si bons moments, en si gentille compagnie ! – Évidemment, se disait-il, mon départ a dû être regretté. Avais-je assez bouleversé toutes les habitudes, mon Dieu ! quand je songe à cette parade du matin organisée par moi à l'usage des jeunes

filles ! À dix heures, elles étaient rangées dans le salon sur deux rangs, je commandais l'alignement à droite, et puis je passais, rectifiant un nœud, dégageant un col, corrigeant une coiffure. La belle miss Helena portait une frange rigide sur le front : j'avais changé cette frange en petites mèches qui s'étageaient en ondulations gracieuses au-dessus des sourcils… Et le jeu du crockett auquel on ne venait plus qu'en jupe courte ! Miss Helena avait une façon de crocker qui faisait voir une jambe ! une jambe…

Ici, le souvenir de cette jambe faillit le faire se couper, tandis qu'il se rasait pour la deuxième fois à contre-poil.

— Nous étions devenus tous les deux tout à fait bons amis, et, autant que je puis me rappeler, il me semble que ses poignées

de main étaient très accentuées… Cela prouverait-il quelque chose ? les poignées de main anglaises se donnent toujours vigoureusement. Et cependant, à ce *tea-party* qui a eu lieu chez la duchesse de Norfolk, mon pied a rencontré le sien sous la table ; il y avait du hasard, mais enfin je l'avais un peu aidé. Eh bien ! elle a rougi, donc elle s'en était aperçue, mais elle n'a rien dit. Tout cela, c'est assez bon signe…

À ce moment de ses réflexions, Maxence fit de vains efforts pour entrer une botte vernie, à éperons d'argent, qui avait le tort d'être un peu étroite du cou-de-pied.

— Je suis stupide ! continua-t-il en tirant avec humeur sur la malheureuse botte. – À quoi diable vais-je songer ! Je l'amusais, mais voilà tout, car, pour le reste, vieux pré-

jugés, traditions, souvenirs de famille, tout se réunit contre moi, et je détonne dans ce milieu-là comme un zouave dans un séminaire !

La botte entra, et Maxence envoya deux coups de talon triomphants sur le plancher ; puis il passa le pantalon collant à bande bleue qui marquait bien au jarret les trois plis réglementaires et tombait sur le cou-de-pied de la botte avec une ondulation harmonieuse, sans que rien pût faire deviner qu'il était tiré par les sous-pieds. Très réussi, le pantalon. Il endossa ensuite le dolman bleu de ciel, dégageant bien le cou, et faisant apercevoir un simple liséré blanc au-dessus du col de satin. Les manches très larges laissaient passer la manchette. Sur la poitrine, les tresses allaient bien en diminuant des

épaules à la taille, ce qui amincissait le torse, tout en faisant paraître la poitrine plus large. Le dolman était si bien ajusté que les idées de Maxence reprirent une teinte toute couleur de rose.

— Notre tenue est très simple maintenant, mais elle ne manque pas d'une certaine élégance austère bien en rapport avec les idées nouvelles et les exigences de la guerre moderne… Et il y a encore la façon de la porter. Je suis sûr que miss Helena, qui a du goût, la préférera certainement à toutes les fanfreluches démodées de la *Horsehold Brigade*. C'est une tenue jeune qui demande de la jeunesse et, sacrebleu ! ce n'est pas pour dire, mais, toute modestie à part, il n'y avait que moi de jeune, là-bas, au château. Tous ces vieux *esquires*, tous ces gros chas-

seurs si endormis après les longs repas, fatigués de chasser et de lire, tout cela n'était pas gai, et certainement *elle* me savait gré de réveiller un peu tout ce monde-là. Comme elle m'écoutait quand je lui racontais notre siège de Metz, notre charge de Gravelotte, notre défense de Coincy, nos misères et nos bons tours en captivité…

Là-dessus, Maxence passa la petite giberne en sautoir, ceignit le ceinturon en cuir verni avec la bélière courte soutenant le sabre d'acier léger et bien en main, auquel était accrochée la dragonne d'or. Puis il campa bien droit sur les yeux le shako bleu de ciel avec la jugulaire d'or et le plumet en plumes de coq, et passa une paire de gants blancs à deux boutons en peau glacée, plus élégante que la peau de daim d'ordonnance.

Cela fait, il donna un dernier coup d'œil au miroir, et il faut avouer qu'il avait tiré de cet uniforme simple tout ce qu'il pouvait donner.

Qu'en dirait miss Helena ??? *That was the question !*

À sa porte, le capitaine trouva le cheval que sir Halifax lui avait envoyé pour la revue. C'était une jument noire superbe, maintenue par un hussard en *stable-jacket* qui regardait Maxence avec un certain sourire goguenard sous ses grosses moustaches blondes réunies aux favoris.

— Belle bête ! lui dit Maxence, en ajustant les étriers de la selle anglaise, et en passant un doigt sous la gourmette et sur la sangle, pour s'assurer que l'une n'était pas trop serrée et que l'autre l'était assez.

— Oui, belle bête, répondit le hussard, elle sort du haras de Hampton-Court et a coûté trois cents livres sterling, mais pas commode tous les jours.

— Ah ! dit Maxence surpris.

Il voulut placer le pied dans l'étrier, mais la jument se mit à tourner sur elle-même sans vouloir se laisser approcher. En vain Maxence la caressa pour la calmer, la bête continuait à tourner et le hussard ne s'y opposait qu'assez mollement. Dans la rue quelques badauds commençaient à s'amasser, enchantés de voir comment l'officier français allait s'en tirer.

— Lâchez tout ! s'écria Maxence, impatienté, au cavalier.

— Mais, mon capitaine…

— Lâchez tout, vous dis-je ! et, saisissant une poignée de crins, il s'élança lestement en selle sans le secours des étriers. La jument se cabra, fit coup sur coup deux têtes à la queue, puis, se campant sur les jarrets, exécuta sur les membres postérieurs trois pirouettes qui eussent désarçonné tout autre cavalier moins expérimenté. Maxence s'assit, assura les poignets, ferma les jambes, et, au bout de quelques secondes de lutte, la jument noire, toute frémissante, blanche d'écume, rendait à la main, mâchait son mors et partait bien rassemblée aux applaudissements des spectateurs, en steppant avec une élévation qui eût fait envie à Zina Mérante.

Ce petit triomphe ne fut pas indifférent à Maxence.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-il. On m'a envoyé un cheval difficile dans l'espoir peut-être de me ridiculiser. Qui sait ? on n'eût pas été fâché de voir désarçonner le Français. Eh bien ! nous verrons. Sir Halifax, vous n'avez qu'à bien vous tenir.

II

Et Maxence partit au grand trot dans la direction de Windsor.

Le soleil avait fait son possible pour percer les nuages et y était à peu près arrivé. De chaque côté de la route, les maisons en brique toutes semblables et alignées au cordeau avaient pavoisé leurs fenêtres aux couleurs nationales. Pas un balcon qui ne fût garni de spectateurs, pas un *coffee-room* qui

n'eût installé ses tables dehors. Çà et là des *minstrels* écorchaient quelque sérénade grotesque, des nègres vêtus de jaquettes en satin blanc rayé de vert ou de rouge exécutaient des danses macabres au son du tambour de basque. C'était un coup d'œil très gai. Tout le long du faubourg grouillait une foule immense qui s'écartait avec une respectueuse sympathie devant le jeune officier.

Son uniforme le rendait le point de mire de tous les regards. Du haut des balcons, derrière les charmilles de fleurs, les jeunes misses laissaient tomber sur Maxence un regard des plus bienveillants, parfois même le regard était accompagné d'un sourire. Sur la grande place qui précède le château royal, des masses de *mails* à quatre chevaux, por-

tant à l'arrière de grandes trompettes de cuivre et des paniers pleins de victuailles, s'étaient alignés, et sur le sommet de ces hautes voitures des familles entières se tenaient debout pour assister au défilé. Le passage du cavalier français fit une véritable sensation. On se pencha, on se passa la lorgnette de main en main, avec un murmure décidément très flatteur ; une *young lady*, plus folle que les autres, du bout de ses doigts gantés, envoya carrément un baiser à Maxence au moment où il passait devant la voiture. Une autre, du haut d'une fenêtre, laissa tomber la rose qu'elle avait à son corsage. Pendant ce temps, bien campé sur ce beau cheval, fier de si bien représenter son pays, heureux de vivre, Maxence galopait vers la plaine de Windsor. Et, tout en galo-

pant, il observait autour de lui et philosophait…

— Comme on sent bien, se disait-il, qu'on est ici dans un pays ancré dans ses traditions, et où tout est si bien à sa place qu'on ne saurait y rien changer ! Le ciel est toujours uniformément gris ; les maisons sont toutes semblables, les domestiques sont tous vieux, les voitures ont conservé comme forme, comme livrée le bon vieux chic d'autrefois, tout ce monde-là se connaît intimement, se sent les coudes. Qu'il doit être difficile de s'y faire une place et de s'y faire remarquer d'une femme comme miss Helena !… Bast ! où serait le mérite, si l'on n'avait qu'à enfoncer des portes ouvertes ? Du courage, mon capitaine, rappelle-toi que tu représentes la plus belle des armes et le

plus beau des régiments ! Là-dessus, il piqua des deux et arriva au galop sur le champ de manœuvres. Il fut littéralement ébloui, et il lui sembla que, reculant de cinquante ans en arrière, quelque bonne fée, de son bâton magique, venait d'évoquer devant lui une de ces armées d'autrefois toutes couvertes de broderies, de panaches et de brandebourgs.

À droite, était massée l'artillerie avec des dolmans à la Murat, des colbachs à flamme pourpre, des brandebourgs jaunes et des bottes à gland. À côté, les lanciers, avec la tunique à larges revers rouges. Les dragons-gardes continuaient la ligne avec leur tunique écarlate, leur porte-giberne d'or et le haut casque de cuivre surmonté de la crinière blanche.

L'infanterie elle-même, si simple dans les autres pays, avait conservé le cordon, les buffleteries blanches et toutes les luxueuses inutilités d'autrefois. Les officiers portaient en sautoir la ceinture grenat à longue frange ; les sous-officiers tout couverts d'or portaient sur leur manche la couronne de la Reine, deux épées croisées ou deux carabines, indiquant soit un prix de tir, soit un prix d'escrime. Les bataillons de la Rifle-Brigade étonnaient surtout par leur costume, tout noir avec le talpack frisé, la giberne noire à ornements d'argent. Les gants mêmes des officiers étaient en peau noire.

Puis venait la Garde avec ses soldats immenses, ses bonnets à poil et ses fifres galonnés de broderies voyantes. Ces panaches, ces brandebourgs, ces tuniques écarlates

tranchaient en notes claires sur les arbres centenaires de la forêt de Windsor qui bornait l'horizon. Au-dessus de chaque corps on voyait flotter l'étendard de la Reine, et le drapeau du régiment portant près de la hampe le signe distinctif et la devise ayant conduit au feu depuis cinq cents ans dans toutes les parties du monde. De tous côtés retentissaient les fanfares guerrières des régiments venant prendre place en ligne.

C'était splendide !

Maxence gagna au galop le *saluting-point* où les voitures et les cavaliers s'étaient massés pour assister au défilé, et bientôt il découvrit à cheval, auprès de lord Balingham, miss Helena, elle-même ! Elle lui sembla plus belle que jamais. Sous le petit chapeau d'homme bien campé sur les yeux,

apparaissait une chevelure blond naturel, nattée, serrée en grosses tresses, sur lesquelles la lumière se jouait en reflets d'or. Le teint était encore animé par la course qu'elle venait de faire. La taille ronde était emprisonnée dans une amazone qui dessinait les splendeurs d'une gorge à la Rubens. Elle était gantée de peau de chamois à crispins et à la seconde boutonnière du corsage deux roses mousseuses mettaient le nez à la fenêtre.

— Ah ! c'est vous, cher monsieur ! s'écria lord Balingham en appuyant à droite pour laisser une place. Tenez, mettez-vous à côté de ma nièce, vous serez parfaitement placé pour juger du coup d'œil général.

Miss Helena enveloppa Maxence d'un regard scrutateur et fut évidemment flattée

d'avoir à ses côtés le jeune étranger dont la tenue et la bonne mine attiraient tous les regards.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit-elle en lui donnant une de ces poignées de main énergiques dont Maxence avait conservé le souvenir. Et, en attendant l'arrivée de la Reine, ils se mirent à causer en bons camarades, lui, débitant mille folies, cherchant dans ses souvenirs ses histoires les plus drôles, ses paradoxes les plus extravagants, et ayant à chaque fusée de son feu d'artifice le plaisir de voir rire miss Helena avec les plus jolies dents du monde. Celle-ci s'amusait et dans toute la plaine c'était certainement le seul coin où l'on entendit rire. Aussi lorsque Maxence lui demanda s'il aurait l'honneur de l'accompagner au retour,

faveur qui, dans la société anglaise, constitue un grand privilège et ne s'accorde qu'à la stricte intimité, miss Helena, après quelque hésitation, lui dit :

— Je ne fais pas toujours ce que je veux, mais tout ce que je pourrai, je le ferai.

— Merci, répondit Maxence, enchanté de la perspective de ce retour triomphal et trouvant que ses actions prenaient tout à fait bonne tournure. Décidément, le grand cousin, sir John Halifax, n'avait qu'à se bien tenir !

III

À trois heures, le drapeau qui flottait sur la tour du château de Windsor s'abaissa ; toutes les fanfares retentirent à la fois ; tous les cavaliers remontèrent précipitamment à

cheval, et le *God save the Queen* fit entendre dans la plaine son ryhtme majestueux et cadencé. Devant le front des troupes arrivait lentement la voiture de la Reine. À cent pas de la calèche marchaient deux hussards haut le pistolet, puis venait, dans un nuage de poussière, le peloton d'escorte.

En tête de ce peloton caracolait l'immense sir John Halifax, en personne, splendide sous l'uniforme traditionnel du houzard ; sa tête droite, hautaine, supportait noblement le colbach à flamme pourpre sur lequel s'élevait une aigrette blanche triomphale ; son dolman bleu-roi était littéralement couvert d'or, depuis les torsades aboutissant aux macarons, supportant les franges brillantes, jusqu'aux hongroises rejoignant sur l'épaule les trèfles auxquels

était accrochée la pelisse également dorée et doublée de velours cramoisi. Sur le dolman, s'enchevêtraient encore le porte-giberne rouge et or, la torsade, et le cordon ajusté au collet et accroché à la tête de Méduse du colbach. La culotte collante portait la bande d'or et entrait dans des bottes à gland. Aux côtés, sur le fourreau du sabre, battait une sabretache écarlate brodée avec la couronne de la Reine, ornée de pierreries.

Et le harnachement du cheval luttait de richesse avec le costume du cavalier : la bride, toute plaquée d'ornements d'argent, portait sous la ganache, à la façon turque, une longue queue de crins noirs enchâssée dans un anneau d'argent. Sur la schabraque, également bleu et or avec la couronne fermée aux quatre coins, était étendue une ma-

gnifique peau de tigre. La tête du tigre se dressait sur le portemanteau, tandis que les deux pattes de devant descendaient le long des deux autres sanglons de la croupière ; l'arrière-train du tigre couvrait les fontes et sa longue queue s'enroulait autour du poitrail.

Sir John Halifax était ainsi merveilleusement beau ; sa figure grave, sérieuse, semblait ennoblie encore par le sentiment du devoir qu'il remplissait et par l'honneur de défendre et d'escorter sa souveraine. Avec sa haute taille, ses formes athlétiques, il semblait une représentation vivante de cette aristocratie anglaise si fière de son passé, si attachée à la monarchie, si patriotiquement dévouée à ce pays dont elle a fait l'histoire. En passant il adressa un regard plein de ten-

dresse à miss Pendleton et lui fit un imperceptible mouvement de sabre, puis il reprit sa position réglementaire et disparut au milieu de la poussière, du bruit et des fanfares.

Miss Helena, au moment du passage d'Halifax devint pourpre. Longtemps après qu'il fut passé, elle resta dressée sur sa selle, continuant à le suivre des yeux avec sa lorgnette.

En vain Maxence essaya de reprendre la conversation, on ne l'écoutait plus, et lorsque, la revue finie, Halifax revint, poudreux et superbe présenter ses hommages à sa fiancée, celle-ci se tourna vers notre pauvre capitaine, et, se penchant vers lui, lui dit à demi-voix :

— Vous m'excuserez, mais je me vois forcée de revenir avec sir Halifax.

Ils échangèrent une dernière poignée de main, et les deux fiancés partirent au galop, tandis que la foule, émerveillée de les voir tous deux si jeunes et si beaux, s'ouvrait devant eux et les saluait sur leur passage.

Maxence resta seul, regardant sans les voir les régiments qui défilaient ; il songeait à ces deux beaux êtres qui galopaient, là-bas, emportant son rêve avec eux.

— Au fond » se disait-il, ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre… Et ne vaut-il pas cent fois mieux que cela finisse ainsi ?… Bast ! il ne manque pas de jolies filles en France pour me consoler, et tout reste pour

le mieux dans la meilleure des Angleterres !… All right !!!

LE NID DU POÈTE

I

Elle ne s'amusait guère, la pauvre Suzanne, ce soir-là, chez son amie madame de Boisonfort. Avec son intelligence supérieure, son esprit vif et son horreur des banalités, elle s'était trouvée bloquée par une bande de ces *excellents bons* comme on en trouve toujours debout dans les portes à toutes les soirées ; ceux-ci s'étaient rangés tout autour de son fauteuil,

et là, faisant des effets de torse, de plastron et de manchettes, ils lui débitaient ; depuis une demi-heure, les choses les plus insignifiantes du monde.

— Madame, lui disait l'un d'eux avec conviction, il n'y a que vous pour avoir ces cheveux à reflets fauves. On dirait de l'or bruni.

— Jacques a trouvé le mot, renchérissait un autre petit monsieur ; c'est tout à fait de l'or bruni ; mais ce qu'il y a de particulier chez madame, c'est le teint.

— Et quel goût pour s'habiller !

— Et quelle science des nuances !

Et patati et patata. Suzanne, pendant ce temps, promenait un regard distrait sur toutes ces têtes *à bandeaux* sans expression, sans relief, aussi plates et aussi banales que

les compliments qu'elle entendait, et, derrière son éventail, elle dissimulait un bâillement qui eût traduit l'expression sincère de sa pensée. Ne trouverait-elle donc pas dans tout le salon un garçon intelligent avec lequel elle pourrait causer et qui viendrait, en sauveur, la débarrasser de cette bande d'adorateurs ennuyeux ?

Tout à coup son regard s'arrêta sur un individu bizarre qui ne la quittait pas des yeux. Le front large, intelligent, était un peu dégarni de cheveux qui dessinaient aux tempes de larges pointes. La figure, rasée, tenant en même temps du comédien et du poète. Peut-être l'habit noir n'était-il pas irréprochable, la cravate blanche était nouée à la diable, mais tel qu'il était, avec son teint pâle et ses grands yeux noirs, ce garçon-

là, par le contraste même avec ceux qui l'entouraient, fit une certaine impression sur Suzanne.

— Au moins, se dit-elle, celui-là doit être *quelqu'un.* Quel est donc ce monsieur ? demanda-t-elle, en se penchant en arrière, à Oscar de Comfort, qui s'était accoudé sur le dos de son fauteuil dans une pose très gracieuse.

— Ce monsieur ? dit Oscar en mettant son lorgnon. Parbleu ! chère madame, vous ne connaissez que lui ; c'est Pierre Max ; le poète.

Suzanne tressaillit. Comment, c'était là Pierre Max dont elle avait lu de si charmantes choses ?

Et, dans son esprit, elle revoyait les *Charmeuses, la Femme et la Perle, les Éphé-*

mères ; elle se rappelait ces vers harmonieux tous consacrés à glorifier le culte de la femme et à exalter l'amour. Que de fois, en lisant avec émotion ces poésies si chaudes, si colorées, si radieuses d'enthousiasme et de jeunesse, n'avait-elle pas désiré connaître celui qui les avait créées, persuadée qu'un homme qui comprenait si bien la femme devait savoir l'aimer. Et c'était lui qui était là à quelques pas d'elle, la dévorant des yeux !...

À ce moment, il se fit un grand mouvement dans le salon. Madame de Boisonfort venait en ambassadrice demander à Pierre Max de bien vouloir dire un de ses sonnets. On savait qu'il avait horreur de se mettre en évidence, mais enfin un sonnet n'est pas

bien long. Il ne pouvait pas refuser un sonnet !

— Oui, oui ! un sonnet ! s'écria-t-on en se pressant autour de lui.

Pierre Max cependant continuait à se défendre, jurant qu'il ne savait rien par cœur, qu'il n'avait rien écrit depuis longtemps, etc., lorsque Suzanne se leva et, se joignant à la foule, lui dit, avec son plus séduisant sourire, qu'elle aurait grand plaisir à l'entendre. Pierre Max la regarda, s'inclina gravement, puis il alla s'appuyer à la cheminée du salon, réfléchit une seconde, et dit d'un air fatal et sans quitter Suzanne des yeux :

Que votre volonté, madame, ici soit faite !
Mais, comme on trouve un nid rempli d'œufs de fauvette.

Vous avez ramassé mon cœur sur le chemin.
Si de l'anéantir vous avez le caprice,
Vous n'avez qu'à fermer brusquement votre main.
Mais vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, qu'il périsse !

— Bravo ! charmant ! crièrent les invités en battant des mains. Ce cœur qui se brise, ces œufs de fauvette !… L'image est ravissante !…

— Peuh ! dit Comfort en se penchant à l'oreille de Suzanne, c'est harmonieux ; mais je vous demande un peu ce que cela veut dire ? Vous rappelez-vous les bouts-rimés d'Ajax :

Toute peine a deux poids,
Toute chaîne en a trois.

Pour toute réponse, Suzanne laissa tomber sur ce profane son regard le plus dédaigneux et s'avança vers madame de Boisonfort qui lui amenait le poète désireux de lui être présenté.

— Oh ! monsieur, lui dit Suzanne, nous sommes déjà de vieilles connaissances. Je possède vos œuvres au complet et vous m'avez fait passer souvent de bien bonnes heures.

Et elle lui cita au hasard trois ou quatre de ses pièces de vers qui l'avaient le plus frappée. La glace était brisée. Ils s'assirent dans un petit coin, et là, pendant le reste de la soirée, elle resta sous le charme de la parole vive, du langage imagé et enthousiaste du poète. Celui-ci fut éloquent, passionné, il tira tous ses feux d'artifice, il ser-

vit toutes ces phrases sonores où les fleurs, les femmes, les oiseaux, le soleil, le printemps s'entre-croisaient, formant à l'oreille comme une musique harmonieuse.

Aussi quand, la soirée finie, Pierre. Max lui demanda la permission de la revoir :

— Je reste chez moi le jeudi, dit-elle, mais c'est le jour de tout le monde. Venez quand vous voudrez ; après cinq heures, vous me trouverez toujours.

Et elle rentra chez elle très préoccupée de son poète.

II

Pierre Max vint en effet. Un peu intimidé d'abord par le luxe de l'hôtel habité par Suzanne, il comprit bien vite qu'il était pour cette femme quelque chose de nouveau qui

la changeait un peu des gens qu'elle était habituée à voir tous les jours et qu'il avait des chances de plaire par cette nouveauté même. Elle le recevait dans un boudoir tout tendu de satin réséda, sur lequel les bronzes dorés, les Saxes, les aquarelles tranchaient en notes claires. La fenêtre était remplacée par un *bow-window* arrangé en serre, et au milieu des plantes rares s'élevait une grande volière dans laquelle les oiseaux de pays inconnus gazouillaient le plus joyeusement du monde. Près de la cheminée était un petit paravent en panne pois cassé formant une espèce de renfoncement dans lequel était placé le fauteuil de Suzanne.

Pierre s'asseyait à ses pieds sur un pouf très bas, et là, au milieu des parfums des fleurs et des chants des oiseaux, il

s'accoudait sur une table de velours vert tout encombrée et lisait les poésies qu'il avait composées en l'honneur de la divinité du lieu. Au milieu de cette atmosphère capiteuse Max devint bien vite amoureux de Suzanne ; quant à elle, sans bien s'expliquer le sentiment qu'elle éprouvait au fond du cœur pour le poète, cependant il ne lui déplaisait nullement. Les visites devenaient de plus en plus fréquentes, les sonnets de plus en plus brûlants, le pouf se rapprochait tous les jours du fauteuil de quelques centimètres ; bref, on était arrivé à une intimité pleine de charme. Un jour qu'il lui racontait ses débuts dans la littérature, ses luttes dans le passé et ses projets pour l'avenir :

— Si vous voulez, lui dit-elle brusquement, j'irai visiter un jour votre appartement.

— Comment ! vraiment vous consentiriez !… balbutia Max, auquel cette visite inespérée faisait entr'apercevoir les plus folles perspectives.

— Oui, cela m'amusera de connaître le milieu dans lequel vous vivez.

On prit rendez-vous, et, au jour fixé, Suzanne, un peu émue, montait dans son coupé bleu capitonné et jetait au cocher l'adresse de Max.

— Ce doit être curieux, un intérieur de poète ! se disait-elle, tandis que la voiture l'entraînait au grand trot, toute pelotonnée dans son grand manteau de loutre. Le cadre au milieu duquel ont pu naître tant de jolis

vers ne doit pas être banal. Tout doit rappeler le printemps, les fleurs, les femmes, l'amour, tout ce qu'il chante si bien.

Et, en frissonnant, elle fermait les yeux, et voyait par la pensée un coquet cabinet de travail, encombré de livres rares, de bustes de femmes et de bronzes précieux. Elle rêvait une haute croisée, à vitraux moyen âge, ouvrant sur quelque grand jardin, avec de vieux arbres, envoyant leurs branches vers la fenêtre pour permettre aux oiseaux de venir gazouiller tout auprès…

À ce moment, le coupé s'arrêta. Suzanne aperçut une maison noire avec une petite porte bâtarde, fermée dans le jour par une barrière en bois qui, lorsqu'on la poussait, faisait retentir une sonnette. L'aspect n'était pas attrayant. Néanmoins, Suzanne

rassembla courageusement sa longue traîne, et s'engagea dans le corridor sombre.

— Qui demandez-vous ? cria du fond de sa loge un portier dont la voix n'avait rien de musical.

— M. Max, répondit Suzanne.

— C'est au cinquième, la porte à droite.

— Merci. Et elle s'engagea dans un escalier en spirale, avec des murs suintant l'humidité, et des marches boueuses, fort étonnées de se voir balayées par des jupons garnis de valenciennes. Au cinquième, c'est un peu haut, pensait-elle, mais bah ! c'est la mansarde du poète, celle chantée par Béranger. Je suis sûre qu'il a dû arranger ce nid-là avec un goût exquis.

Elle arriva à la porte et respira un moment avant d'entrer. Son cœur battait bien

fort autant d'émotion que de l'ascension qu'elle venait d'accomplir. Il n'y avait pas de sonnette, et la clef était sur la porte. De sa main, finement gantée, elle tapa deux petits coups, et aussitôt une belle voix vibrante qu'elle connaissait bien lui répondit : – Entrez.

Elle entra… et resta pétrifiée.

III

Pierre Max était devant elle en vareuse rouge, en chemise de flanelle sans cravate, et chaussé dans des pantoufles de tapisserie usée. Levant les yeux, elle aperçut un lit sans rideaux avec des draps qui eussent pu être beaucoup plus blancs ; un tapis dont on voyait la corde. Près de la fenêtre garnie de rideaux devenus roux de poussière, une

table en acajou toute maculée d'encre, encombrée de vieux livres, de journaux et de papiers épars. Sur la cheminée, une pipe éteinte, dont la cendre s'était étalée sur le marbre. Çà et là des tablettes supportant des académies en plâtre et des torses d'écorchés. Deux chaises en paille, un fauteuil boiteux, et planant sur le tout une odeur indéfinissable, mélange de bouts de cigares éteints, de *renfermé* et de savon à l'amande acheté chez l'épicier du coin.

Comment, c'était là le nid du poète, l'endroit où l'on avait écrit *les Charmeuses, la Femme et la Perle !...* Le poète, c'était cet être commun, en costume extravagant, en pantoufles, qui se trouvait devant elle ! L'idéal s'envolait décidément à tire-d'ailes, et la réalité était horrible.

Lui, cependant, comptant sur une bonne fortune certaine, s'avançait souriant, et après lui avoir serré tendrement la main, la faisait s'asseoir dans le fauteuil.

— Quelle joie de vous voir ! lui disait-il. Quand vous apparaissez, ma chambre en est tout illuminée. Quand vous passez, l'air est plus pur, le soleil est plus beau, et vous laissez derrière vous comme un sillage d'odeurs.

Vous êtes pour moi la gaieté, la sève,
La fleur, la chanson, l'amour, le printemps.
Avec vous, Suzanne, on fait le beau rêve
Que l'on fait toujours, quand on a vingt ans !...

Et il s'assit tout auprès d'elle. La situation était critique. Ce rêve que l'on fait à vingt ans quand on est venue chez un monsieur n'était rien moins que rassurant. Évi-

demment, en la voyant venir ainsi dans la gueule du loup, il avait pu s'attendre à toutes sortes de choses, mais cette poussière, ce lit douteux, cette vareuse rouge…

— Vous m'excuserez, mon cher ami, mais j'ai une affaire très pressée dans votre quartier. Je suis montée en passant, mais je ne puis rester que cinq minutes.

— Cinq minutes, répondit Max un peu démonté, cinq minutes, mais je n'aurai pas seulement le temps de vous dire…

— Un sonnet ! mais, mon cher ami, vous venez déjà de m'en faire un. Deux, ce serait beaucoup trop. J'ai voulu absolument monter pour vous tenir ma promesse, mais, je vous le répète, je suis très pressée, il faut que je me sauve.

Le ton était si sec, l'air si hautain, que Pierre Max comprit qu'il n'avait qu'à s'incliner.

— Au moins, reviendrez-vous ? lui dit-il en lui ouvrant la porte, mais en essayant encore de la retenir.

— Vous m'avez parlé, un jour, lui dit-elle, d'œufs de fauvette qu'il ne fallait pas briser. Eh bien, la meilleure façon de les préserver, c'est de ne pas chercher à trouver le nid. Allons, adieu, mon ami.

Et Suzanne s'échappa radieuse comme un prisonnier auquel on a rendu la liberté. Lorsqu'elle se retrouva dans son coupé bleu, il lui sembla qu'elle venait de faire un vilain rêve et qu'elle rentrait enfin dans le milieu qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Elle ouvrit

son flacon de *White rose* et l'aspirant fortement :

— Au Bois, cria-t-elle au cocher, j'ai besoin d'air !

LE PLUMET

Il y avait quinze jours que j'étais entré à Saint-Cyr, lorsqu'un ancien, entrant brusquement dans l'étude de l'Alma, nous cria d'une voix tonnante :

— Les melons au magasin !

Et nous dégringolâmes lestement les grands escaliers comme de pauvres pierrots auxquels on vient de couper les ailes, tous tondus, maladroits, malheureux dans une grosse chemise de toile neuve, dans un col militaire qui nous étranglait, et laids à faire

peur. À part cela, persuadés que nous étions irrésistibles.

Qu'allait-on nous distribuer encore ? Depuis notre entrée, on peut dire que le Gouvernement nous avait littéralement comblés. Sans compter les tuniques, les pantalons garances à bandes bleues, les képis gigantesques, les gants de peau de daim impossibles à mettre, etc., etc., il y avait eu une distribution dite *d'astique* avec des petits pots de graisse, de cirage, d'encaustique, et tout un attirail de brosses d'une menaçante signification.

— Allions-nous recevoir quelque chose d'utile… ou d'agréable ?

On nous fit entrer dans la salle des jeux, remplie d'échecs, de dominos, de billards, terre promise où nous n'avions, hélas ! le

droit d'aborder qu'en deuxième année ; et là, nous aperçûmes un gros capitaine d'habillement, chauve, ruisselant, disparaissant presque derrière une pile de petits étuis verts. Nous avançâmes un à un, et là le capitaine nous remit, majestueusement à chacun notre petit étui. Et comme je m'empressai de l'ouvrir pour en savoir le mystérieux contenu :

— Touchez pas ! melon saumâtre et galipoteux ! me cria le farouche ancien.

Galipoteux était dur ; je refermai mon couvercle et je remontai à la hâte au dortoir de Balaklava. Là, après avoir jeté un coup d'œil furtif vers la porte pour voir si l'ancien n'allait pas encore apparaître, j'enlevai le couvercle de mon étui vert non sans un cer-

tain battement de cœur, et je tirai la plus merveilleuse chose du monde.

Figurez-vous un plumet, comme jamais je n'en avais désiré un, même dans mes rêves les plus audacieux. Un plumet mi-partie blanc et rouge. Les plumes blanches du haut étaient molles, floconneuses, et s'ébouriffaient comme une houppe à poudre de riz, tandis que celles du bas, longues, flexibles, retombaient gracieusement en pluie écarlate.

J'étais enthousiasmé ! Je décrochai mon shako, j'enlevai le pompon vulgaire pour lequel je n'avais plus qu'un profond mépris, et avec mille précautions, j'introduisis la hampe de mon plumet derrière l'aigle.

Aussitôt mon shako perdit l'air *piou-piou* pour prendre un air d'*État-Major* du

plus séduisant effet. J'aurais bien voulu me voir, mais, hélas ! pas la moindre glace dans cet immense dortoir ! Le désir rend ingénieux. Je décrochai un manteau et je le fixai derrière une fenêtre que j'ouvris. Le carreau me donna une idée vague de ma personne qui ne laissa pas que de m'enchanter. J'étais absorbé dans cette muette contemplation, lorsque l'ancien fit son entrée.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur *Bazar* (?), me dit-il d'une voix terrible. On se fiche en grande tenue sans ordre du général. On n'observe pas la tenue du jour, on use les effets du Gouvernement en dehors du service ! On se met en fausse-manche, en shako et en plumet ! Ah ça, vous êtes donc dépourvu de tout sens moral ?

Évidemment, ce que j'avais fait là était très grave. Je me confondis en excuses, tandis que l'ancien, indigné, m'annonçait qu'il allait faire son rapport aux autorités.

Elles en ont ri, les autorités, et c'était, je crois, ce qu'il y avait de mieux à faire. Le général vint dans l'étude, me tira l'oreille et me dit :

— Puisqu'on aime tant que cela les plumets, il faut travailler ferme, de manière à sortir le premier dimanche de décembre, et ce jour-là, s'il fait beau, la sortie sera en plumet.

Et je me mis à travailler comme un nègre pour enlever les moyennes nécessaires à cette bienheureuse sortie. Le soir, quand mes camarades commençaient à dormir, je plongeais sans bruit ma main der-

rière ma case, et j'en tirais mon plumet pour le voir et le caresser. Il y avait cependant un point noir dans mon bonheur. Le général avait dit : S'il fait beau. Ferait-il beau ?

Enfin, le grand jour arriva. Aussitôt que le clairon eut sonné la diane, je me précipitai à la fenêtre. Le temps était radieux. Le soleil se levait derrière les petites collines qui mènent au chemin de fer, comme pour saluer le jour d'inauguration de mon plumet. Sortir en plumet c'était doublement sortir.

À neuf heures, après la parade, je prenais fièrement le train, aveuglé par mon plumet qui me retombait sur les yeux. Je ne voyais presque plus, mais le roi n'était pas mon cousin. Mon bonheur eût été complet, sans un grand diable de sabre de cavalerie

qu'on me confia au départ et qui manqua plusieurs fois de me faire trébucher.

À Paris, j'allai voir ma famille qui me trouva splendide, et Cascadette qui ne fut pas éblouie, mais elle avait si peu de goût, la pauvre fille, et puis, qui sait ? Jalousie de femme voulant garder le monopole des panaches…

Toute la journée je me fis voir sur les boulevards, aux Champs-Élysées, gonflé d'orgueil, le cœur épanoui d'une joie profonde, et persuadé que le monde entier n'avait d'yeux que pour mon plumet. Le soir, dans un grand dîner au Helder, nous l'avons copieusement arrosé avec les camarades. Que de toasts portés ! Que de projets d'avenir ? La vie me semblait bien belle et je ne la voyais qu'à travers les plumes roses

du plumet qui me tombait sur le nez. La fin de la soirée est un peu vague. Nous avons pris le train instinctivement. Je me rappelle seulement qu'une fois couché dans mon lit, il m'a paru animé d'un bizarre mouvement de tangage et de roulis, et c'est bercé par ce mouvement inexplicable que j'ai fait des rêves d'or, entremêles de canonnades, de panaches et de fanfares.

Je l'ai retrouvé l'autre jour dans un tiroir, mon pauvre plumet, chauve, fripé, terni ; mais tel qu'il était, il m'a rappelé de bien bons souvenirs. Comme tout cela est loin déjà ! La première épaulette, la première bataille, le premier sourire de femme ; en cherchant dans son passé, combien en retrouve-t-on de ces premiers plumets !...

RÉGÉNÉRATION

I

Nec aspera terrent

DRAGONS-GARDES

Un jour, en donnant, à son réveil, un coup d'œil aux journaux du matin, Maxence lut le fait divers suivant :

« Encore les attaques nocturnes ! L'avant-dernière nuit, rue Galande, au coin de la rue des Anglais, le sieur Campanoul

rentrait paisiblement lorsqu'il fut attaqué par quatre individus qui se jetèrent brusquement sur lui et cherchèrent à le terrasser. Mais ils avaient affaire à forte partie. Campanoul est passé maître dans l'art de la savate et du chausson. D'un coup de tête il envoya le premier agresseur rouler à dix pas ; puis, se penchant en avant, il détacha dans la figure du second une ruade qui lui fracassa la mâchoire ; quant aux deux autres il les prit chacun par un bras, et après les avoir cognés deux ou trois fois l'un contre l'autre pour les étourdir il les conduisit lui-même au poste.

Maxence fut enthousiasmé. Un contre quatre ! se dit-il ; quelle belle chose que la force ! elle impose et elle s'impose. Moi, jamais je n'aurais pu comme ce Campanoul

mener ces quatre hommes au poste. Au contraire ; ce sont eux qui m'auraient probablement terrassé ! ils m'auraient dévalisé, c'est honteux. Lucie ! cria-t-il tout à coup.

— Qu'y a-t-il ? répondit une charmante femme en peignoir bleu de ciel, pour le moment fort occupée à se faire des virgules sur le front, devant une toilette-duchesse.

— Dis-moi franchement, comment me trouves-tu ce matin ?

Lucie se retourna :

— Mon pauvre chien, tu as l'air tout *chose.*

— N'est-ce pas, je suis un peu pâlot, j'ai les yeux rouges ?

— Ah ! tes yeux de lapin blanc ? Non, pas trop ce matin.

— Et mon bras ? tâte mon bras.

— Ah ! dame, mon ami, je ne peux pas dire que ce soit ; du marbre. Il est un peu mou.

Ainsi Lucie l'avouait, son biceps faiblissait. Pourquoi ? Parce qu'il menait une vie absurde, veillant sans cesse, dormant à des heures bêtes, mangeant la cuisine malsaine des restaurants, et surtout, surtout, ne prenant jamais d'exercice. Avec Lucie, il fallait toujours aller en voiture.

Maxence prit un air grave.

— Ma chère amie, lui dit-il, écoute-moi bien. Les temps sont durs. Nous vivons à une époque où il n'y aura plus bientôt comme dernière raison que la trique. Eh bien ! il est encore temps de lutter. Nous pouvons donner à nos enfants…

— Quels enfants ? dit Lucie.

— Laisse-moi dire. Nous pouvons donner à nos enfants une nourriture plus saine, et leur faire boire un meilleur vin. Tout en les abrutissant moins sur le grec et le latin, ils recevront des leçons d'armes, de boxe, de savate, de chausson, etc. Bref, à dix-huit ans nous pouvons obtenir un produit qui neuf fois sur dix sera plus fort que le voyou. Alors on ne discutera plus. Au premier mot malsonnant, ping, paf, pouf ! et voilà.

Lucie le regardait avec de grands yeux qui avaient l'air de dire : Ce pauvre Maxence est évidemment malade ce matin. Pour lui, il continua, enthousiasmé par son sujet :

C'est la tradition de nos pères. Les Muscadins, les Incroyables, les Merveilleux n'avaient pas d'autre système. Pas de dis-

cussion. La trique. Seulement il faut qu'elle soit maniée par un bras robuste et vigoureux – et voilà pourquoi je te quitte.

— Hein ? fit Lucie qui cessa la confection des virgules.

— Bien entendu. Je te raye de mon programme comme une cause dissolvante, amollissante et énervante au suprême degré. Je veux me régénérer. Plus de femmes ! mais des exercices virils qui diminuent les nerfs et augmentent les muscles. Pour cela il faut dompter la bête, et je la dompterai. Ce soir je partirai pour l'Angleterre, la patrie du sport.

Il faut rendre justice à Lucie, elle ne comprit pas un mot à ce petit discours. Elle ne vit qu'une chose, c'est que Maxence partait et qu'elle allait se trouver bien seule

dans l'entre-sol de la place Vendôme. Maxence, malgré ses manies, était un bon garçon…

Ces petites séparations-là sont toujours assez pénibles, aussi accéléra-t-il le plus possible les préparatifs du départ ; puis, fort de la mission régénératrice qu'il s'était imposée, il dit adieu à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et s'arracha des beaux bras de Lucie qui pleurnichait très convenablement.

— Tu reviendras ? lui dit-elle.

— Nous verrons, répondit Maxence en l'embrassant. Mais en lui-même, il se jura bien de ne pas remettre les pieds dans cet intérieur capitonné de la place Vendôme, et le cœur léger il prit à sept heures trente-cinq du soir l'express de Boulogne qui arrive à cinq heures du matin à Londres.

II

Sérieusement Maxence songeait à faire de sa saison une véritable cure gymnastique.

— Voilà mon plan, se disait-il, tandis que le train l'emportait à toute vapeur vers l'Angleterre. Je vais aller trouver mon ami sir John Halifax, capitaine au 6e Dragons-Gardes. Il est précisément au camp d'Aldershot pour le moment et je vais aller me retremper moralement et physiquement par les exercices de ces vigoureux gaillards.

Aussi, après quelques heures de repos à Londres, il prit immédiatement le train à Waterloo-Station qui l'amena au camp un peu avant l'heure du *mess*. Le capitaine Halifax le présenta au colonel sir Henry Rich-

mond, qui le reçut avec cette courtoisie dont l'armée anglaise a le secret, puis il l'entraîna dans sa tente pour lui permettre de faire un peu de toilette avant de venir à table.

Cette tente était un véritable appartement. Séparée par la moitié elle formait salon et chambre à coucher. Le sol du salon était couvert d'une splendide peau de tigre rapportée des Indes. Il y avait deux fauteuils pliants, une table articulée recouverte d'un tapis de Secundenabad sur lequel livres, crayons, papiers, porte-cigares, gantelets d'armes, etc., s'étalaient dans un harmonieux désordre. Au support central de la tente étaient accrochés en trophée des sabres, des carabines Martiny et Remington, des revolvers, et à portée de la main un petit coffret rempli de vieilles liqueurs. L'autre

partie de la tente était également recouverte d'un tapis des Indes à haute laine. Un petit lit de camp en fer, deux pliants, une vaste table de toilette avec le *tub* obligatoire composaient tout le mobilier. Un grand miroir incliné accroché au support central permettait de se voir de la tête aux pieds.

Sir John Halifax endossa la *mess-vest* écarlate, toute garnie de petits boutons d'or, avec le gilet écarlate à trois boutons ouvrant sur la chemise de soirée sur laquelle s'étalait la cravate blanche. Quant à Maxence, il revêtit le frac de rigueur.

— À propos, mon cher ami, lui dit sir John avant d'entrer dans le salon du mess, savez-vous boire ?

— Oui, pas trop mal. Pourquoi ?

— Parce que vous allez être obligé de boire d'une fabuleuse façon. On va porter des toasts à la France, au Maréchal, à l'armée, à votre propre santé. Toute la soirée, vous allez entendre : *Sir, a glass of wine !* et il vous faudra immédiatement remplir votre verre jusqu'au bord, et l'avaler. Vous serez un, ils seront trente.

— Diable ! s'écria Maxence, je ne voudrais cependant pas qu'on vit rouler la France sous la table.

— Si vous n'êtes pas absolument sûr de vous, buvez un demi-verre d'huile d'olive, c'est souverain… L'huile surnage et fait une couche intermédiaire entre les alcools absorbés et le cerveau, si bien que l'on conserve indéfiniment l'esprit lucide et la tête nette.

Maxence s'exécuta en soupirant et avala un demi-verre d'huile qui était bien la chose la plus désagréable que l'on pût boire au monde. Enfin, cela faisait partie du programme de la régénération. Puis, il fut introduit dans le *mess-room*.

Autour d'une grande table éclairée par de massifs, candélabres en argent, se tenaient debout tous les officiers attendant l'arrivée de Maxence. On le fit asseoir à la droite du colonel, et immédiatement le sergent du mess *(mess-sergeant)* lui apporta sur un plateau la coupe d'amour *(love-cup)*. C'est une immense coupe d'argent offerte au mess des Dragons-Gardes par le major Williamson au moment de sa promotion.

Cette coupe contenait une bouteille de *claret*, mélangé, avec de la glace, et une

demi-bouteille de soda-water. Dans cette coupe, – ô bonheur ! – le colonel avait daigné tremper ses lèvres ornées d'une broussaille rousse assez peu appétissante, mais il n'y avait qu'à s'exécuter. Maxence salua l'assistance, avala sa coupe d'amour sans sourciller, puis il s'assit et regarda le petit papillon d'argent soutenant le menu artistiquement imprimé, autour duquel la croix de Saint Patrick et la Harpe s'enlaçaient avec la devise du régiment :

Nec aspera terrent.

Le menu, pour un menu de camp, était vraiment extraordinaire, et Maxence, en le lisant, pensa en soupirant aux pensions de nos pauvres officiers français :

LE POTAGE À LA ROYALE

Les Bouchées Victoria
Le Turbot sauce crevettes.
Le Filet de bœuf sauce Albert.
La Poularde à la Toulouse.
Les Côtelettes d'agneau jardinière.

SORBETS
Les Canetons Cambridge.
Le Foie glacé.

SALADE
Les asperges en branches.

L'ALHAMBRA
Le Gâteau du prince de Galles.

DESSERT

Le dîner fût très gai. Le mess-sergeant avait l'œil à tout, et, secondé par les six maîtres d'hôtel, veillait à ce que les dix-huit ordonnances s'acquittassent bien de leur service. On mangea beaucoup, on but encore davantage. Comme l'avait annoncé sir John Halifax, on porta force toasts et force *glasses of wine* mais la couche d'huile fit son effet et la tête de Maxence resta nette.

À la fin du dessert, le colonel tapa trois petits coups sur la table : aussitôt les rires et les conversations cessèrent et toutes les vieilles moustaches, tous les bruyants convives s'inclinèrent gravement et murmurèrent une courte prière d'action de grâces. Puis les têtes se relevèrent, on enleva la nappe, et les trois carafes de porto, de vin de Champagne et de claret commen-

cèrent leur tournée, tandis que les cigares s'allumaient et qu'on causait joyeusement les coudes sur la table nue…

La soirée se passa ainsi tranquillement à causer, à fumer et à lire. À minuit, Maxence sortit du mess-room. La nuit était superbe, la lune éclairait les longues files de toile blanche et les guidons de nuances différentes indiquant les escadrons. L'estomac libre, l'œil brillant, il se dirigea vers la tente qui lui avait été préparée, et là il serra en soupirant la main de son ami.

— Qu'avez-vous ? lui dit Halifax.

— Ce que j'ai ? Parbleu, j'ai que j'ai bien dîné, que la nuit est belle et que si Lucie était là…

— Bast ! dans trois jours vous n'y penserez plus.

— Dieu le veuille ! répondit Maxence, en gagnant tristement son petit lit de camp.

III

Le lendemain, à cinq heures, les trompettes aux sons aigus et prolongés retentirent dans le camp, Maxence sauta à bas du lit et après s'être adonné aux douceurs d'une hydrothérapie complète il sortit de sa tente et trouva son ami qui l'attendait sur un poney irlandais. Un autre poney maintenu par un petit groom en *stable-jacket* attendait Maxence.

— Où allons-nous ? demanda ce dernier.

— Nous allons au jeu du Polo, à deux petites lieues d'ici.

On partit doucement pour ne pas fatiguer les chevaux et l'on arriva dans une plaine, où une arène de 300 mètres de longueur sur 200 mètres de largeur avait été tracée par des piquets multicolores sur lesquels flottaient les étendards d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande. Dans cette arène se trouvaient, à cheval, groupés par camps opposés, une douzaine d'officiers armés de maillets, qui n'attendaient plus que l'arrivée de Maxence pour commencer. La tenue de cheval, des plus pratiques, se composait d'une toque noire brodée d'or crânement inclinée sur l'oreille et maintenue par la jugulaire subnasale, de la petite veste écarlate ajustée et cambrée à la taille, de la culotte noire collante, à bandes d'or, et des bottes molles. Chaque camp était rangé en bataille

devant les deux oriflammes entre lesquelles ne doit jamais passer la boule sous peine d'avoir perdu.

Le major, juge du camp, sa plaça au centre de l'arène, à égale distance des deux groupes, puis il fit un signe. Les trompettes sonnèrent, et il jeta la boule en l'air. Aussitôt les cavaliers s'élancèrent au galop, courbés sur leurs petits chevaux, cherchant à frapper du maillet la boule et à l'envoyer rouler entre les deux drapeaux de l'ennemi. Les voltes, les demi-voltes, les mouvements de hanche au galop, les pirouettes renversées, toutes les difficultés de la haute école la plus compliquée furent exécutées avec une souplesse merveilleuse.

La boule allait et venait, frappée de mille coups de maillets contraires. Les po-

neys étaient blancs d'écume et les lutteurs commençaient à faiblir. Maxence, se rappelant les courses de l'École de Saumur, se hissa complètement sur l'encolure de son cheval, qu'on lui avait d'ailleurs choisi, par courtoisie, parmi les mieux dressés à ce jeu, et, d'un vigoureux coup de maillet, il parvint à envoyer la boule rouler entre les deux oriflammes. Le camp vainqueur poussa un formidable hurrah, puis l'on revint au camp à huit heures pour le premier déjeuner. Cela ne se composait que de viandes froides : roastbeef, jambon, poulet, salades russes, café au lait et pain grillé, – un rien !

À neuf heures, on partit à pied au tir à la cible situé à une lieue de là. Armé d'un excellent Martiny, Maxence marchait à grands pas derrière ses gigantesques cama-

rades. – À la bonne heure, se disait-il ; voilà la vraie vie ! Quelle large et plantureuse existence ! Quand je pense que, place Vendôme, les volets n'ouvraient jamais avant dix heures !…

On arriva sur le champ de tir devant une butte sur laquelle s'élevaient des cibles mobiles. Ces cibles, grâce à un système de contre-poids, disparaissaient en terre une fois touchées, et, comme dans les féeries, il en apparaissait une autre indiquant les points obtenus par la balle.

Les officiers se placèrent sur le gazon dans les poses les plus diverses, les uns à genoux, d'autres s'allongeant sur le ventre, d'autres, plus fantaisistes, se couchaient sur le dos, les pieds tournés du côté de la butte, soulevant légèrement la tête pour épauler

et appuyant le bout du canon sur la pointe des bottes. Des paris, s'élevant à plusieurs milliers de livres sterling, s'engagèrent, les cibles mobiles disparurent et se relevèrent maintes et maintes fois, et Maxence eut occasion de faire admirer ce beau coup de fusil si connu en Beauce.

On revint au camp à onze heures et on procéda au *breakfast* se composant d'une dizaine de plats froids et chauds, accompagnés d'un certain nombre d'*apples tarts* (tartes aux pommes) et de *cherry-pies* (flans aux cerises) servis dans de petits plats creux, mais ayant le grave inconvénient de contenir dans leurs flancs les noyaux de tous les fruits.

À midi, les officiers prièrent Maxence de les excuser. Ils avaient exercice à pied

pendant une heure. Ils disparurent sous leurs tentes et reparurent quelques secondes après, magnifiques avec la tunique écarlate, le haut casque à crinière blanche, la giberne et les buffleteries d'or. On fit pendant une demi-heure l'exercice avec la petite carabine Snider, et Maxence ne put s'empêcher d'admirer les résultats étonnants produits par cette vie active. La plupart des hommes avaient six pieds de haut, les épaules étaient carrées, les poitrines bombées comme des coffres. Tout cela manœuvrait avec une exactitude et une raideur automatiques. Les sous-officiers, tous hommes faits de trente à trente-cinq ans, étaient particulièrement splendides. L'exercice se termina par un défilé au pas ordinaire avec la musique en tête jouant sur

un ryhtme lent et solennel le traditionnel *God save the Queen.*

Quand ce fut fini, les trompettes sonnèrent le repos, et aussitôt les hommes se dispersèrent en courant aux quatre coins du quartier avec de joyeux hurrahs.

— Mon cher ami, lui dit le capitaine Halifax, le travail est fini pour aujourd'hui, à demain les affaires sérieuses. Nous allons luncher.

— Encore ! dit Maxence étonné.

— Toujours. Puis, à trois heures, nous irons chasser au renard dans les bois de Grassley-Hill.

Au lunch, on ne mangea que des pigeons aux petits pois, du jambon d'York, du pâté de foie gras, des fruits, le tout fortement arrosé de sherry.

À trois heures, tout le cadre d'officiers, cette fois montés sur le *hunting horse* (cheval de chasse), se réunit devant le perron du mess.

Les grooms allèrent ouvrir les écuries particulières des officiers dans lesquelles des boxes spéciales étaient réservées à leurs meutes, et, aussitôt, des centaines de chiens, hurlant et aboyant, vinrent se ranger en bon ordre, la queue haute et frétillante, sous le fouet des piqueurs du régiment.

La chasse dura toute la journée. Comme la propriété est très coupée en Angleterre, il fallait à chaque instant sauter une haie, escalader un mur, ou franchir quelque large ruisseau. Pendant ce temps, les fanfares, les cris, les aboiements des chiens, les claquements des fouets, remplissaient de bruit les

bois de Grassley-Hill. Vers les sept heures, Maxence, qui n'avait jamais chassé d'une manière aussi sérieuse, était rendu. On revint au camp. On se mit, comme la veille, en grande tenue de soirée, puis le long dîner recommença avec coupe d'amour, toasts, etc., etc.

Après le dîner, au milieu de la fumée des cigares et du bruit des verres, un officier se mit au piano et chanta une bouffonnerie militaire bien connue : *Le capitaine Trip-Trap !* dont le refrain est :

What an afternoon ! (Quelle après-midi !)

Et, après chaque nouvelle prouesse de ce farceur de Trip-Trap, les officiers reprenaient en chœur avec force cris : *What an afternoon !*

Le brave colonel accompagnait en donnant chaque fois sur la table trois formidables coups de poing qui faisaient trembler la verrerie, et riait tellement qu'il en pleurait…

Tout cela était bien vertueux !

— Eh bien ! demanda Halifax, en reconduisant Maxence à sa tente, commencez-vous à vous habituer ? Vous amusez-vous ?

— Mon cher ami, tous ces messieurs sont charmants ; mais, à vrai dire, je trouve que cela manque de femmes.

— Peuh ! Vous autres Français, vous ne pensez jamais qu'à cela ; mais quand vous aurez mené notre vie rude pendant quelques jours, toutes ces folles idées vous passeront comme à nous. Allons, du cou-

rage ! et rappelez-vous la devise des Dragons-Gardes :

Nec aspera terrent

IV

Et Maxence continua bravement. Pendant quinze jours, il se surmena, passant du polo au crickett, du crickett au crockett, faisant de l'escrime avec les *fencing masters*, montant trois chevaux par jour et suivant toutes les manœuvres. À minuit, il était éreinté et dormait sur son petit lit de camp, les poings fermés. Pendant quinze jours, il fit quatre repas par jour, mangea comme un ogre, but comme un trou, et reçut force coupes d'amour. Le verre d'huile était devenu tout à fait inutile. Ses bras étaient de fer,

ses couleurs étaient revenues, trop revenues même, il tournait au rouge brique. Après les repas, il avait des bourdonnements dans les oreilles et des espèces d'étourdissements, des bouffées chaudes lui montaient au cerveau ; bref, malgré tous ses exercices et toute son activité dépensée, il marchait tout droit à une petite attaque d'apoplexie.

Un beau jour, il n'y tint plus !

— Décidément, se dit-il, trop de coupes d'amour et pas assez d'amour !

Il reboucla précipitamment ses malles, fit ses adieux à ses amis et sauta dans le rapide qui arrive à Paris à deux heures du matin.

— Cocher, dit-il en arrivant, place Vendôme, au galop !

LE GILET DE LOUTRE

Un jour au retour d'un petit voyage qu'*elle* avait fait, paraît-il, en Russie, elle m'avait dit :

— Mon ami, je vous ai rapporté un petit souvenir de là-bas. Un gilet de loutre. Promettez-moi de le mettre lorsqu'il fera bien froid.

Je ne voulus pas lui faire de la peine et j'acceptai, bien qu'ayant une horreur naturelle pour ce genre de gilet. Il était splendide, au reste ; la fourrure était magnifique

et les boutons représentaient des têtes de renard en argent.

Peut-être pouvait-on lui reprocher d'être un peu étroit de poitrine, et, chose extraordinaire ! il était légèrement défraîchi aux entournures. Si je n'avais pas été absolument sûr qu'il m'avait été spécialement rapporté de Russie, j'aurais cru qu'il avait déjà un peu servi.

Pour lui faire plaisir, je le mis une ou deux fois pendant l'hiver. Non seulement j'eus une chaleur atroce, mais lorsque j'entrai au cercle, à cinq heures, j'eus le plaisir de voir tous mes amis venir me complimenter sur mon beau gilet. On admira ses têtes de loutre ; on le croisa, le décroisa : l'un me caressa l'estomac du revers de la main, dans le sens de la fourrure, l'autre

m'affirma qu'il me fallait avec cela le bonnet et la pelisse semblables, et qu'ainsi vêtu en boyard, on ne pouvait pas donner moins d'un louis à un pauvre, etc., etc. ; bref, ce fut un événement. Boisonfort, surtout, sembla l'admirer d'une façon particulière, et, après l'avoir attentivement considéré, trouva en souriant qu'il m'allait, ma foi ! fort bien.

Aussi, lorsque notre liaison vint à se rompre (tout passe, tout lasse, tout casse), je n'eus rien de plus pressé en *lui* restituant ses lettres que de lui dire que je ne voulais absolument rien garder d'elle, et j'en profitai pour lui renvoyer le susdit gilet.

Une année se passa, et je ne pensais plus guère à tout cela, lorsqu'un jour, aux Courses, mon attention fut attirée sur le jeune Tournecourt, qui, appuyé sur la ba-

lustrade, exécutait des effets de poitrine très réussis.

Il avait étalé les revers de sa redingote et se pavanait dans un gilet trop grand pour lui, qui me semblait ressembler terriblement au mien :

Même fourrure, même coupe, mêmes boutons. Je résolus d'en avoir le cœur net, et je m'approchai.

— Eh bien ! mon cher Tournecourt, qu'est-ce que vous devenez ? On ne vous voit plus nulle part ?

— Ah ! mon cher ami, me dit-il, il faut me pardonner ; mais je suis très pris pour le moment.

— Une femme ?

— Non, mon cher, un ange ! Un peu absorbante, c'est vrai ; mais si bonne, si préve-

nante, si attentionnée ! C'est une femme qui se tient.

— Elle est mariée ?

— Non, mon cher, veuve… Elle a été très malheureuse avec son mari, et, depuis sa mort, elle a mené une vie austère, rigide ; allant peu dans le monde qu'elle n'aime pas et consacrant toute sa vie à faire du bien autour d'elle. Je suis venu troubler cette existence éthérée, et elle s'est jetée dans cet amour-là avec toute l'ardeur d'une femme qui n'avait jamais aimé.

— Et vous êtes heureux ?

« Si je suis heureux !… Je suis son unique pensée, son premier amour ! Vous ne pouvez vous imaginer comme cette femme-là se tient, et comme il m'a fallu violenter

ses sentiments pour arriver où j'en suis. Ç'a été une lutte de chaque jour.

Non, mon ami, disait-elle ? restons amis, rien qu'amis ! Cela ne vaut-il pas mieux ainsi ? » (J'avoue que tout cela me déroutait un peu ; mais ce gilet persistait à me tirer l'œil, et je continuai) :

— Cela dura longtemps, cette amitié-là ?

— Huit jours ! un siècle ! Je lui dis que l'amitié était impossible entre homme et femme, et ce qu'on appelait l'amitié n'était que de l'amour à un degré moindre ; de 0 à 15 degrés, amitié ; de 15 à 25 degrés, amour ; de 25 à 35 degrés, passion… et que j'étais à 40 !

— Alors que fit-elle ?

— Elle me dit : Puisque vous le voulez !… Mais elle pleura beaucoup.

Depuis ce temps, ma vie est un rêve… Ainsi, dernièrement, j'ai été un peu malade. Eh bien ! c'est elle qui m'a fait toutes mes tisanes, m'obligeant à boire, m'apportant les journaux que j'aime à lire, les brochures qui pouvaient m'intéresser. Enfin, c'est une femme qui se tient, dans toute l'acception du mot.

— Mais c'est une perle, mon ami, que cette femme-là ?

— À qui le dites-vous ?

— Et vous êtes sûr d'avoir été son premier amour ?

— Ah ! mon cher, cela se voit bien : une femme n'aime pas deux fois comme cela dans son existence. Elle ne sait rien de la vie, elle a des pudeurs d'enfant.

Je commençai véritablement à douter ; mais Tournecourt est bien jeune… et puis il y avait toujours le gilet, le fameux gilet !

— Pardonnez-moi mon bavardage, continua-t-il, mais, cela me fait tant de plaisir de parler d'elle ! Elle a pour moi des attentions maternelles. Ainsi, figurez-vous que, depuis ma dernière maladie, je tousse un peu ; alors elle a eu l'idée… je ne sais si je dois vous dire cela… mais que ce soit tout à fait entre nous ?

— Bien entendu, et puis du moment que vous ne la nommez pas…

— C'est juste ; eh bien ! figurez-vous qu'elle m'a fait venir spécialement de Russie ce magnifique gilet de loutre.

Aie, aïe, aïe ! mes soupçons commençaient à se confirmer ; mais je n'étais pas en-

core sûr. – Il me semble, lui dis-je, qu'il vous est un peu grand.

— C'est vrai, je vais le faire rétrécir ; mais vous comprenez qu'elle ne pouvait pas me le faire faire sur mesure. Je n'aurais pas eu la surprise.

C'était exactement ta raison qu'elle m'avait donnée ; je ne pus m'empêcher de rire.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ? me dit Tournecourt, étonné de ma gaieté subite.

— Rien, mon cher ami, seulement voulez-vous me permettre de fouiller dans votre gousset gauche ? Je crois que j'y ai laissé ma clef de montre.

— Hein ? cria Tournecourt ahuri.

Je fouillai dans les profondeurs de ce gousset que je connaissais si bien, et j'en tirai une petite clef Bréguet qui allait, hélas ! admirablement bien à mon chronomètre.

— Voyons, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Tournecourt en proie à la plus vive agitation.

— Cela signifie, mon pauvre ami, que l'amour passe, mais que le gilet reste.

Je l'ai revu depuis bien souvent, mon beau gilet. Sur des grands, sur des petits, sur des gros, sur des maigres, rétréci ou élargi, diminué ou allongé, suivant les dimensions du torse de ses heureux possesseurs, qui sont, au reste, de plus en plus jeunes.

La fourrure était excellente et fait toujours un bel effet ; les têtes de loutre sont in-

usables : bref, ce gilet est tout doucement en train de devenir légendaire.

Aussi quand je vois quelque jeune imprudent aller encore rôder du côté de cette « femme qui se tient », j'ai toujours envie de lui crier :

Vous savez ? ON REND LE GILET !

LES JOYEUX VIVEURS

I

Quoique vénale, cette petite fête costumée était tout à fait charmante. Les billets coûtaient trois louis, mais l'on était prévenu que, si pour ce prix-là le souper devait être détestable, en compensation toutes les femmes devaient être jolies ; flatterie délicate qui tendait à prouver que ces messieurs avaient tous beaucoup plus d'œil que d'estomac.

Dès onze heures, les voitures avaient commencé à déposer devant la porte, surmontée d'une marquise provisoire, des femmes dont les costumes disparaissaient sous les longues pelisses de fourrure.

À peine avait-on le temps d'apercevoir un bas de soie rouge, un bouillonnement de dentelles, un pli de satin ; la gracieuse apparition entrait rapidement, laissant seulement derrière elle un sillage d'odeurs plus enivrantes les unes que les autres.

Parabère n'aurait eu garde de manquer à ce bal, car il comptait y retrouver Lucie Régnier et poser carrément une candidature qui, jusqu'ici, n'avait pas été suffisamment accentuée. Aussi, après avoir serré la main de Précy-Bussac, commissaire de la fête, il s'installa devant la porte du premier salon

afin de demander une valse aussitôt que Lucie ferait son entrée.

Déjà l'on avait vu passer la jolie Delphine, en paysanne normande, avec son cortège habituel de petits gigolos. La pauvre enfant était tout en larmes : ayant voulu assujettir son bonnet de coton d'un vigoureux coup de poing, elle s'était en même temps enfoncé sa frange de cheveux dans les yeux : douleur rare, qui avait immédiatement permis aux intelligents gigolos de comparer ses larmes à des perles. Puis Valentine Tribord, qui ne peut se consoler du départ de Tournecourt, était arrivée en marquise Louis XV, avec son air encore plus fatal qu'à l'ordinaire. Ici, Parabère eut un battement de cœur, car tout le monde sait que Valentine Tribord est la plus intime amie

de Lucie Régnier et qu'elles vont rarement l'une sans l'autre ; mais cet espoir fut déçu. Derrière Valentine, entra Camille Faible en Cauchoise ; de plus en plus jeune, tant elle sait corriger par sa science consommée et sa grâce innée les traces imperceptibles de quelques printemps supplémentaires. Puis l'on avait vu successivement la Dompteuse de lions en Japonaise ; la Perle, tout en blanc avec la perruque poudrée ; Petrolo en Amour, toujours distinguée ; en apercevant une de ses camarades qui *fait* Thémis dans *Orphée aux Enfers,* elle n'avait pu s'empêcher de crier à Tournecourt (car il était là, Tournecourt, l'auteur de tous les maux de Valentine !) :

— Hé, Coco ! piges-tu la Justice qui se balade !

Enfin, à minuit, un grand mouvement se fit vers la porte, et Lucie Régnier fit son entrée au milieu des applaudissements provoqués par son costume de *Presse.* Sur sa tête mignonne, ornée d'une perruque blonde, était campé en bataille un petit tricorne en satin blanc qu'on eût dit confectionné dans un journal. Le costume court, également en satin blanc, était couvert d'imprimés avec les en-têtes : Potins, nouvelles à sensations, bruits de bourse ; le tout placé au bon endroit. Une bande rose diagonale coupait le costume et par-dessus l'épaule on pouvait lire : « *Votre abonnement finit… quand je ne vous aime plus.* »

— Chère Madame, s'écria Parabère en se précipitant au-devant d'elle, je compte sur vous pour la première valse.

— Tiens, c'est vous ! Ah ! vous savez, mon cher, défense absolue de me faire la cour ce soir ; je suis venue pour m'amuser, et je veux m'amuser. À propos, vous n'avez pas vu Valentine Tribord ?

— Si, elle est là-bas qui rôde autour de Tournecourt.

— La pauvre fille a des peines de cœur, et cet animal en est la cause ; je veux lui parler.

— Elle attendra un peu ; voici la valse qui commence.

L'orchestre avait, en effet, entamé la valse de la *Tsigane ;* « Dis-moi tu, dis-moi toi. » Parabère passa son bras autour de la taille souple de la belle Lucie, et, la serrant bien près de lui, partit à trois temps dans le tourbillon.

Cette valse avait des ralentissements d'une langueur infinie. Lucie fermait les yeux en appuyant sa tête sur l'épaule de Parabère qui pliait beaucoup trop sur les jarrets avec des petits pas à reculons dont lui seul avait le secret.

— Ma petite Lucie, disait-il dans une oreille rose à un millimètre de sa moustache, je ne t'ai jamais tant aimée que ce soir, et je ne l'ai jamais si bien senti que maintenant.

— Mon cher, vous êtes insupportable avec votre jambe droite ; vous m'empêchez de danser littéralement.

— Vraiment ? s'écria Parabère enchanté.

— C'est évident, vous allez tout froisser mes articles à sensation.

— Dis-moi seulement si nous soupons ensemble ?

— Pas du tout, je veux garder ma liberté.

Et comme la valse était finie, elle quitta brusquement Parabère et se précipita vers son amie Valentine, avec laquelle elle entama une conversation très animée.

Décidément, les affaires de Parabère n'avançaient guère. Deux ou trois fois encore, pendant la soirée, il tâcha de la saisir pour l'attirer dans des petits coins et lui faire des confidences spéciales ; mais elle, vive, alerte, s'échappait en riant, courant de l'un à l'autre, papotant, criant, commençant un tour de valse avec celui-ci pour la finir avec celui-là, se grisant de bruit, de lumière et de liberté, et ayant l'air de s'amuser beau-

coup et de ne pas se soucier du tout, mais du tout, du pauvre Parabère.

Et, par le fait, tout le monde sait combien est fantasque et capricieuse cette belle grande Lucie : amie dévouée, mais amante pitoyable, ayant horreur d'un lien ou d'un frein quelconque ; se reprenant aussi facilement quelle s'est difficilement donnée. Parabère s'en rendait bien compte ; mais, soit attrait de nouveauté, soit entêtement d'un homme qui veut avoir le dernier, il se sentait résolu à tout pour arriver à ses fins.

— L'emmèneras, l'emmèneras pas !… lui dit en riant de Précy, à un moment où Parabère, dans le feu de sa poursuite, l'avait heurté sans le voir.

— Toi, ne m'agace pas, aide-moi plutôt ; en ta qualité de commissaire de la fête, tu peux me sauver la vie, ce soir !

Précy vit bien que son ami allait faire quelque sottise ; mieux valait lui venir en aide : il l'emmena donc dans un coin, et là, pendant dix minutes, un conciliabule assez animé s'établit entre eux. Parabère gesticulait avec feu comme un homme dans toute la chaleur de l'improvisation ; Précy, après plusieurs haut-le-corps d'étonnement, eut l'air peu à peu de se laisser convaincre par je ne sais quel plan exposé par Parabère.

— C'est énorme, ce que tu me proposes là, mais ça peut être drôle. Laisse seulement les quadrilles s'éclaircir et partir les gens pressés ; quand il ne restera plus que les intimes, en petit comité, je lance ta pro-

position, et nous verrons. Compte sur moi. Veille seulement à ce que Lucie ne s'en aille point ; occupe et retiens Valentine : c'est le plus sûr moyen de retenir Lucie.

Ce qui fut dit fut fait ; Parabère se cramponna à Valentine, toujours larmoyante, et parvint à la faire rire, ce qui lui valut de Lucie quelques taloches amicales en allant et venant. Le principal était qu'elles ne partissent ni l'une ni l'autre, et elles restèrent.

La soirée continuait, mais de moins en moins bruyante et animée, avec des polkas macabres et des quadrilles insensés. Vers trois heures, la cohue diminua graduellement. Il ne restait guère qu'une trentaine d'hommes et dix ou douze femmes au plus. Précy monta sur l'estrade des musiciens, et

ayant fait exécuter un roulement de tambour, il prit la parole en ces termes :

Messieurs,

— J'espère que cette petite fête s'est bien passée et qu'on ne s'est pas trop ennuyé…

— Oui, oui, bravo Précy ! cria-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! je viens vous proposer de la terminer par quelque chose qui sorte un peu des facéties banales et habituelles ; il reste ici douze femmes : c'est trop peu pour faire notre bonheur à tous ; voulez-vous les tirer en loterie ?

— En loterie ! crièrent les femmes stupéfaites.

— Comment cela ? crièrent les hommes vivement intéressés.

— Nous allons faire trente billets portant chacun le nom d'un d'entre vous. Nous allons numéroter ces dames de une à douze, puis nous mettrons les trente billets dans un chapeau, et les douze premiers noms qui sortiront auront l'honneur d'être les cavaliers servants des dames correspondant à leur numéro.

— Bravo ! Oui ! Non ! C'est insensé ! Ce sera très drôle !...

Ce fut un tumulte indescriptible. Quelques femmes se refusaient absolument à ce jeu de hasard ; mais on les persuada en leur démontrant qu'en résumé cela ne les engageait que jusqu'à leur porte exclusivement.

Cela fait, on les plaça sur un rang, et l'on inscrivit à la craie devant elles leur nu-

méro respectif. Lucie se trouva avoir le numéro 9.

— Fais bien attention, dit Précy dans l'oreille de Parabère ; car, ainsi que tu l'as voulu, je vais outrageusement tricher à ton intention.

Et, en effet, par le plus grand des hasards, Parabère sortit neuvième du chapeau et se précipita radieux au-devant de la *Presse*. Celle-ci lui tendit très gentiment les deux mains.

— Ma foi, mon cher, lui dit-elle, vous avez une fière chance, car j'ai pour principe de ne jamais lutter contre la destinée, C'était écrit ! Et puis vous avez été si bon pour Valentine !

— La fatalité ! répondit Parabère. Je vais dire au valet de pied de demander immédiatement la voiture.

— Si vous voulez, dit Lucie en souriant de cet empressement à partir.

Cependant le tirage continuait. Tournecourt avait gagné Petrolo, et Boisonfort avait eu Valentine en partage. Mais celle-ci ne s'occupait guère de la loterie. Rouge, les yeux hagards, elle se précipita au-devant de Tournecourt, et lui dit d'une voix étranglée :

— Est-ce que tu vas t'en aller avec Petrolo ?

— Parbleu ! répondit froidement Tournecourt.

— Puisqu'il m'a gagnée ! cria Petrolo. Un fier quine, que tu as eu là, mon bonhomme !

En les voyant partir bras dessus, bras dessous, Valentine, affolée, quitta le bal nu-tête, en costume Louis XV, et essayant de courir après la voiture ; Boisonfort la suivit, ahuri, avec sa pelisse sur le bras.

Et quand Parabère revint, tout heureux, offrir son bras à Lucie :

— Venez vite, lui dit celle-ci ; j'ai peur que Valentine ne fasse un malheur. Courons après elle.

— Que le bon Dieu la bénisse ! s'écria Parabère.

Et, bon gré, mal gré, il lui fallait s'élancer derrière Lucie, à la poursuite de l'infortunée Valentine.

II

Ils rattrapèrent, en courant, Valentine sur les boulevards, et Boisonfort lui passa sa pelisse, tandis qu'elle continuait à marcher à grands pas.

— Voyez-vous, mon ami, dit Lucie en prenant le bras de Parabère, nous ne pouvons pas laisser Valentine toute seule. Vous savez qu'elle s'est déjà empoisonnée une fois.

— Ah ! dit Parabère avec indifférence.

— Et je suis sûre, continua Lucie, que si elle était livrée à elle-même, elle ferait encore quelque bêtise.

— En êtes-vous bien sûre ?

Inutile de dire la rage contenue de Parabère. Il faisait un froid de loup, et les boulevards, à cette heure avancée de la nuit, n'avaient rien que de lugubre. Le collet de

son ulster relevé, il suivait Valentine, navré. Devant, Boisonfort essayait d'offrir des consolations banales auxquelles on ne répondait pas. On marcha ainsi de la rue de la Chaussée-d'Antin à la porte Saint-Denis, puis on redescendit vers la Madeleine.

— Sapristi ! cria Parabère, nous avons l'air de faire le service de la ligne d'omnibus. Je vous avouerai que je commence à être fatigué… Et puis, je ne connais pas du tout, mais du tout, ce monsieur…

— Qu'est-ce que cela fait ! la marche est une bonne chose ; elle calme les nerfs.

— C'est curieux ! moi, elle me les agace. Tenez, montons plutôt manger quelque chose, ce sera plus gai. Ce sera une occasion de nous présenter.

— C’est une idée, dit Lucie ; un souper distraira peut-être ma pauvre Valentine.

On monta chez Bignon, et les quatre convives s’assirent autour d’une table au milieu d’un profond silence. Les bougies elles-mêmes avaient l’air de brûler tristement. C’était mortel.

— Que mangeront ces messieurs ? demanda le gros maître d’hôtel en entrant.

— Nous n’avons pas faim : un bouillon, un simple bouillon froid, dit Boisonfort, qui voyait le temps passer.

— Avez-vous des bonnes bécasses ? demanda Lucie.

— Excellentes, madame, répondit le maître d’hôtel.

— Eh bien, prenez-en quatre ; mais comme nous n’avons pas faim, vous n’en

préparerez que deux. Avec les deux autres, vous ferez une purée que vous mélangerez au jus. C'est le plat préféré de Valentine.

— Parfaitement, et après cela ?

— Quelque chose de simple. Nous n'avons pas faim. Des pommes de terre sous la cendre, seulement dans chaque pomme de terre vous mettrez une grosse truffe. Comme vin, Pontet-Canet.

Le maître d'hôtel sortit, et Lucie s'approcha de Valentine.

— Si elle pouvait pleurer, je serais si heureuse ! il faut tâcher de la faire pleurer. Voyons, monsieur, dit-elle à Boisonfort, aidez-moi à la faire pleurer.

— Eh bien, cela va être gai, murmura Parabère en allumant un gros cigare.

Et, oubliant la présentation de rigueur, l'on s'empressa autour de Valentine, flattant sa douleur, s'indignant contre l'infâme Petrolo, contre Tournecourt, tant et si bien que Valentine fondit en larmes qui tombèrent en pluie chaude sur le consommé froid.

— Puisqu'elle pleure, insinua Parabère, c'est la crise salutaire, elle est sauvée, et l'on pourrait peut-être maintenant…

— Oh ! mon cher, répondit Lucie, l'abandonner au moment où elle a le plus besoin de consolations ! D'ailleurs, elle est très rouge, je crains une congestion. Il faut qu'elle prenne l'air. Demandez l'addition.

L'addition du petit souper simple, auquel on n'avait pas touché, était formidable. On redescendit sur les boulevards, et Lucie émit l'idée de prendre une voiture et de s'en

aller boire du lait à la Cascade. Boisonfort paraissait résigné, mais Parabère s'insurgea tout à fait.

— Aller à la Cascade, à quatre heures du matin, au mois de janvier, mais c'est insensé ! s'écria-t-il ; ramenons-la plutôt chez elle.

— Et puis si elle s'empoisonne ?

Parabère commençait à devenir d'un égoïsme féroce.

— Eh bien, dit-il, si elle s'empoisonnait, après nous pourrions aller nous coucher.

Lucie lui lança un regard de souverain mépris et décida qu'on allait aller s'installer dans l'appartement de Valentine. Parabère sentait en lui-même des envies folles de la battre.

Que fut-ce, quand la voiture prit bel et bien le chemin du boulevard Malesherbes où demeurait Valentine !

Une fois arrivés là, ce fut uns bien autre affaire.

Les domestiques étaient couchés, tous les feux étaient éteints. Une humidité froide et un brouillard pénétrant avaient envahi le grand salon où du reste l'on se tenait rarement.

— Voici ce que vous allez faire, dit Lucie. Je vais me retirer dans la chambre de Valentine et tâcher de l'endormir. Vous, vous resterez ici. Je laisserai les portes ouvertes de manière à pouvoir vous appeler à mon secours, si elle voulait se porter à quelque résolution désespérée.

— Et si elle s'endort ? demanda Parabère, qui voyait luire une lueur d'espoir.

— Eh bien, nous verrons.

Les deux femmes disparurent. Boisonfort et Parabère qui se voyaient ce soir-là pour la première fois, se regardèrent, consternés. Tant que Lucie avait été là, elle avait rendu encore supportable une situation qui décidément devenait atroce entre deux inconnus.

Le grand salon, à peine éclairé par une bougie vacillante posée sur la cheminée, était d'une tristesse sépulcrale. Boisonfort philosophiquement avait tiré son foulard de soie et s'était confectionné une marmotte qui lui donnait un aspect fantastique.

— Si encore nous avions du feu ! s'écria Parabère.

Les deux malheureux s'agenouillèrent devant la cheminée et s'efforcèrent d'allumer des papiers qui étaient empilés depuis plusieurs mois dans la grille. Il y eut un peu de fumée, mais ce fut tout. Le jour allait se lever, et le grand salon devenait de plus en plus humide et froid. Et, dans la chambre voisine, on entendait les douloureux ululatus de l'infortunée Valentine, entrecoupés de mots mignons que Lucie lut prodiguait comme aux enfants à consoler. Pour comble, l'appétit provoqué par toutes ces marches et contremarches commençait à se faire sentir. Boisonfort partit fureter dans le buffet de la salle à manger, et en revint avec la seule assurance que tout était fermé à clef !… En cherchant bien, pourtant, il avait mis la main sur une terrine de foie

gras à moitié entamée, cachée là par quelque domestique. Leur premier mouvement fut d'y plonger leurs doigts ; mais sans pain, ni vin, ni serviette, c'eût été horrible ! Force leur fut de renoncer à ce dernier espoir de naufragés ! Et Lucie ne revenait décidément pas. Cela devenait grave. La bougie tirait à sa fin. Quelques minutes encore, et elle allait être terminée.

— Monsieur, dit Parabère, aux grands maux, les grands remèdes ; ici, avec nos habits noirs et nos gilets en cœur, nous frisons tout bonnement une fluxion de poitrine : la mort sans phrases. Prenons cette grande peau d'ours qui est étendue par terre et roulons-nous-la autour du corps, c'est le salut.

— C’est aussi mon idée s’écria Boisonfort.

Ils prirent la peau d’ours et la partagèrent en frères, puis, côte à côte, ils allèrent s’asseoir l’un près de l’autre sur le canapé ; mais en se regardant ainsi accoutré, ils partirent tous deux d’un fou rire.

— Ma foi, monsieur, au point où nous en sommes, ne serait-il pas bon de nous présenter l’un à l’autre ?

— J’allais justement vous le demander.

— Monsieur, je suis M, de Parabère.

— Je suis M. de Boisonfort.

— Enchanté, monsieur…

— Monsieur, enchanté…

À ce moment la bougie s’éteignit, et les deux nouveaux amis, transis, grelottants quoique embobelinés dans leur tapis, fi-

nirent, brisés de fatigue, par s’endormir sur l’épaule l’un de l’autre.

EN MUSIQUE

I

LE DUC NERVOSO – VIOLONSKI.

LE DUC. – Monsieur, on m'a beaucoup vanté votre talent comme violoniste et comme chef d'orchestre.

VIOLONSKI, *saluant*. – Monsieur le duc est bien bon. J'ai, en effet, commis quelques mélodies assez appréciées.

LE DUC. – N'est-ce pas de vous cette valse délicieuse qu'on appelle : *Bœuf saignant ?*

VIOLONSKI. – *Bœuf saignant, Lèvres avides, Peau de satin. Radis roses,* toutes valses qui font fureur.

LE DUC. Mon Dieu ! monsieur, je ne vous demanderai pas de la fureur, ce serait peut-être beaucoup, mais je vais vous expliquer mon affaire, je vais me marier.

VIOLONSKI. – Le mariage, accord parfait : *do, mi, sol, do ;* quelquefois on obtient le même effet en *tierce…* je ne le souhaite pas à monsieur le duc.

LE DUC. – En tierce ?… Ah ! très joli, mais causons sérieusement. Je voudrais que la nuit de l'hyménée fût environnée de

toutes les splendeurs que l'imagination la plus vagabonde… j'ai l'imagination très vagabonde, j'avais donc pensé à vous pour diriger un orchestre qui, caché derrière une draperie, ferait entendre pendant la nuit les mélodies les plus entraînantes.

VIOLONSKI. – La mariée est-elle blonde ou brune ?

LE DUC. – Brune, une ravissante brune.

VIOLONSKI. – Est-elle beaucoup plus jeune que monsieur le duc ?

LE DUC. – Heu ! heu ! il y a bien une vingtaine d'années… mais on n'a jamais que l'âge qu'on porte.

VIOLONSKI. – Quel genre de musique désirerait monsieur le duc ? Violent et passionné, ou bien tendre et langoureux ?

LE DUC. – Ce serait à vous de graduer cela ; ceci c'est une affaire de tact. Je crois qu'on pourrait commencer par le langoureux et finir par le passionné.

VIOLONSKI. – Eh bien, d'après ce que m'a dit monsieur le duc, je supprimerais le langoureux. Pas de musique alanguissante, quelque chose de sonore, de cuivré. Je prendrais *Bœuf saignant.*

LE DUC. – Non, non, pas de ce *Bœuf saignant.* Vous comprenez que si ma femme me demandait le titre… Non, choisissez-moi des noms poétiques, harmonieux, et, pour le reste, je m'en rapporte à vous.

VIOLONSKI. – Je tiendrais cependant à me tenir en harmonie avec monsieur le duc.

LE DUC. – En harmonie ? Que voulez-vous dire ?

VIOLONSKI. – Ne pourrait-il pas, soit par un mot écrit, soit par un domestique, soit par un simple signal, me tenir au courant… de la quantité de… de pédales qu'il exige ? Il pourrait, par exemple, frapper sur un gong chinois.

LE DUC. – Le gong chinois ne dit rien qui vaille. Je ne me vois pas allant taper sur mon gong. Il me semble que j'aurais l'air un peu ridicule, trouvez-vous pas ? Non, c'est moi qui viendrai moi-même vous avertir. Alors vous jouiez une marche triomphale.

VIOLONSKI. – Combien de marches triomphales ?

LE DUC – Voyons, je ne veux pas non plus trop fatiguer votre orchestre.

VIOLONSKI. – Oh ! monsieur le duc n'a pas à se gêner. Voulez-vous quatre marches

triomphales : celle du *Prophète,* celle de *la Juive*, puis *les Diamants de la couronne,* et nous terminerons par les trompettes d'*Aïda ?*

LE DUC. – Quatre marches, allons donc ! mettez-en six, six belles et grandes marches, mais gardons les trompettes d'*Aida* pour la fin. Cette musique vibrante, avec la rentrée en *fa dièse* sera tout à fait en situation.

VIOLONSKI. – Parfaitement. Nous disons donc six marches triomphales…

LE DUC. – Ayez-en quelques-unes en réserve, on ne sait pas ce qui peut arriver.

VIOLONSKI. – Peste ! Maintenant, réglons un peu les intermèdes. Ne pourrait-on pas commencer par la valse des *Cent*

Vierges, suivie de quelque mesures de la *Cruche cassée ?*

LE DUC. – Bravo !

VIOLONSKI. – De là, je passe, par une transition douce, à la valse des *Almées,* et j'arrive à *Pizzicato Polka* de Strauss.

LE DUC. – Déjà ?

VIOLONSKI. – Il me semble qu'après deux valses, une polka devient tout à fait nécessaire pour changer le ryhtme.

LE DUC. – Soit ! *Pizzicato Polka,* et après ?

VIOLONSKI. – Après ? La première marche triomphale. Un entracte, puis je recommence par le *Songe d'une nuit d'été.*

LE DUC. – Allons, je vois que nous nous comprenons parfaitement. Ah ! une der-

nière recommandation : tâchez de choisir des musiciens discrets, bien élevés, de bonne compagnie.

VIOLONSKI. – Monsieur le duc peut compter sur moi. Ils n'auront d'yeux que pour mon bâton de commandement. À propos, décidément, vous refusez *Bœuf saignant ?*

LE DUC. – Oui, pas de bœuf ! À mercredi soir, monsieur Violonski.

VIOLONSKI. – À mercredi, monsieur le duc.

II

Le grand jour : la chambre nuptiale toute garnie de satin drapé de gros plis et relevé par des bouquets de roses. Le tapis est

jonché de fleurs. Atmosphère lourde et capiteuse. Sur une estrade de deux marches, un grand lit très bas, capitonné. Au-dessus du lit, un dais de satin blanc. Suspendue au plafond, une veilleuse persane répand dans toute la chambre un demi-jour mystérieux et discret. Dans un coin, un brûle-parfum turc envoie dans les airs des senteurs enivrantes. Dans le fond de la chambre, derrière une grande portière, l'orchestre Violonski. Derrière la chaise de chaque musicien, une haute pile de partitions.

Entrée du cortège, la mariée : Grande, brune, profil de camée antique, œil profond, teint pâle et mat.

Le duc Nervoso : Petit, un peu boulot, mais triomphant. Les pommettes rouges, le teint animé, l'œil brillant.

Suite de grands parents.

VIOLONSKI, *invisible, frappant sur son pupitre.* – Attention ! Voici le cortège de la mariée. Attaquons la *Marche turque*, de Mozart. N'oublions pas que ceci est une marche triomphale supplémentaire. Deux mesures pour rien, une deux !

L'ORCHESTRE INVISIBLE

Ti la li la la – Ti la li lala
Ti la li la la – Lalali, lalala.
Tim tampoum, ta pim tapoum, tapim tapoum, traderidera !

LA MARIÉE. – Qu'est-ce que c'est que cette fanfare ?

LE DUC. – Une attention pour saluer votre arrivée. J'aurais voulu pouvoir vous élever un arc de triomphe.

LA MARIÉE, *souriant.* – Vous êtes un grand fou !

LE DUC. – Que voulez-vous ? Je désirerais que cette journée restât éternellement dans votre souvenir comme un rêve splendide, comme quelque chose de grave, de surhumain. Je voudrais environner votre chère personne de toutes les splendeurs, de toutes les richesses, de tous les raffinements connus et inconnus…

LA MARIÉE. – Plus haut, mon ami, je n'entends pas un mot de ce que vous dites.

CHŒUR DES GRANDS PARENTS. – C'est magnifique. C'est royal. Quelle délicatesse ! C'est charmant. C'est romanesque ! Il n'y a

que lui pour avoir ces idées-là. Elle sera heureuse la chère enfant. Elle le mérite bien. Cette musique est un peu bruyante. Bonsoir, mon enfant, je ne vous ferai pas de discours. Monsieur, c'est ma fille unique, je ne l'ai jamais quittée une heure… etc., etc., *(Exeunt* les grands parents).

LE DUC, *à part.* – Décidément, un peu moins de cuivre, il m'est impossible de me faire entendre. (Haut.) Ma chère Juliette, quelle joie de me trouver enfin seul à seul avec vous !

VIOLONSKI, *invisible.* – Attention ; *Piano, dolce,* la valse des *Cent Vierges :*

Ô Paris, ô Paris, ô la ville enchanteresse,
Nuits d'ivresse…

LE DUC. – Si vous saviez comme, depuis longtemps, j'aspirais à l'heure de ce soir. Bien souvent en vous regardant, je me disais en frissonnant de la tête aux pieds et avec des battements de cœur insensés : Il arrivera un jour où je pourrai embrasser ces beaux cheveux noirs à reflets fauves, ces grands yeux bleus frangés de cils noirs…

VIOLONSKI, INVISIBLE. – *Poco rinforzando.* Quelques mesures de la *Cruche cassée.*

Et c'est de peur qu'il se lasse
Qu'il ne faut pas que l'on casse
Le cachot, le cachot,
Le cachot du prisonnier.

LA MARIÉE. – Certainement, mon cher ami, je vous suis très reconnaissante de l'idée de cette musique, mais est-ce qu'il

ne vous semble pas qu'elle est un peu bruyante ?

LE DUC. – Vous trouvez ? Alors, je vais faire changer l'air. Oh ! ma Juliette adorée, vous savez bien que vous êtes ici la maîtresse, la maîtresse absolue. *(Passant sa robe de chambre et soulevant la portière).*

Sapristi ! c'est beaucoup trop *forte ! molle, molle, mollissimo.*

VIOLONSKI, *invisible et surpris.* – Comment *mollissimo*, encore ! Et moi qui allais entamer *Pizzicato Polka !*

LE DUC. – Gardez-vous en bien ! Les *Almées,* rien que les *Almées !*

VIOLONSKI, *invisible.* – À quand la marche triomphale ?

LE DUC *avec humeur.* – Je vous le dirai mais rien ne presse.

VIOLONSKI, *invisible.* – Vous auriez dû prendre *Bœuf saignant. (La portière retombe).*

LE DUC. – Vous connaissez mes projets, Juliette. Aussitôt les beaux jours venus, nous partons loin des importuns. Je vous emporte vers les pays bleus, comme un avare qui va cacher son trésor. Si tu savais, comme tu es jolie ce soir.

L'ORCHESTRE

Tra la la. Boum da boum, da boum
Tra la la. Boum da boum, da boum
Ti ti ti. Tra la la. Boum da laire.

LA MARIÉE. – Je ne sais si ce sont ces fleurs, ces parfums ou cette musique, mais

je me sens tout étourdie. *(Elle ferme les yeux).*

LE DUC. – Ce n'est rien, un peu de fatigue résultant des émotions de la journée *(À part).* Je ne sais pas pourquoi, mais je ne me sens pas bien non plus. Ce trombone me porte sur les nerfs. Il n'aurait dû amener que des instruments à cordes et des flûtes *(Il repasse sa robe de chambre et va soulever la portière).*

VIOLONSKI, *invisible.* – Faut-il jouer la marche triomphale ?

LE DUC. – Mais non, sacrebleu ! Vous ne pourriez donc pas ne faire jouer que les flûtes !

VIOLONSKI, *invisible et indigné.* – Oh ! monsieur le duc ! une nuit d'hyménée en

flûte ! Pourquoi pas une clarinette ? on vous croirait aveugle. Voyez vous-même, il y a écrit sur la partition : *con ardore ;* maintenant, si vous le désirez, je vais jouer *con giclo.*

LE DUC. – Ni *ardore* ni *giclo,* quelque chose d'intermédiaire. Ce n'est pas à moi à vous apprendre ce que vous avez à faire, que diable !

VIOLONSKI, *invisible.* – Ni moi non plus. Vous auriez dû prendre *Bœuf saignant (la portière retombe).*

LE DUC. – Je suis vraiment désolé, ma chère amie, d'avoir choisi ce chef d'orchestre. Il n'entend rien à la mélodie. Je lui demande du doux, il me sert une musique militaire.

LA MARIÉE, timidement. – Mon cher ami, je suis bien fatiguée, je dormirais volontiers. Et vous ?

LE DUC. – Je ne t'ai pas encore assez dit que je t'aime.

LA MARIÉE. – Eh bien, vous me le direz demain. Allons, soyez gentil, renvoyez votre musique.

LE DUC. – Mais ils n'ont presque rien joué !

LA MARIÉE. – Cela ne vous suffit-il pas ? Moi, je vous assure que cela me suffit tout à fait.

LE DUC, *à part*. – Au fait cette musique m'énerve autant qu'elle *(Il repasse sa robe de chambre et va soulever la portière).*

VIOLONSKI, INVISIBLE. – Attention, marche triomphale nº 1, le *Prophète,* quelque chose d'ample !

Pra ! Pra !
Tra ! la li ! Tra lala !

LE DUC *exaspéré.* – Non, non, pas de marche, emportez vos musiques, vos cahiers, vos partitions, et allez-vous-en !

VIOLONSKI *invisible.* – Et *les Diamants de la couronne ?*

LE DUC. – Allez-vous-en.

VIOLONSKI *invisible.* – Et notre rentrée en *fa* des trompettes d'*Aïda ?*

LE DUC. – Allez au diable ! Tous ! tous !

VIOLONSKI *invisible.* – Comme monsieur le duc voudra, mais s'il avait pris *Bœuf sai-*

gnant. Bonsoir, monsieur le duc, bonne nuit !

Exeunt.

LE BAIN

À CE MOMENT ce moment, je me réveillai, et j'eus la curiosité de regarder par la portière. Le train était arrêté. Devant moi, sur une grande plaque bleue, se détachait en grosses lettres :

ABBEVILLE

— Comment, m'écriai-je, Abbeville ! Mais c'est plus loin que Longpré ! Conducteur, j'ai dépassé Longpré ?

— Je crois bien, monsieur ! de deux stations. Vous ne pouvez plus y retourner que par l'omnibus de 2 h. 13.

2 h. 13 ! Il était onze heures. Trois heures treize minutes à passer à Abbeville, pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude, c'est dur. Je descendis de mon wagon, navré, et j'allai errer en ville, cherchant dans ma tête un moyen quelconque d'employer cette éternité. Visiter la cathédrale ?… Mon Dieu, que j'en ai donc visité de ces cathédrales de province ! De plus, on a maintenant une manie de restauration et de grattage à neuf !… Dans la grande rue je trouverai peut-être quelque marchand de curiosités ?…

Bast ! Toujours la même histoire ; des croix normandes, quelques châtelaines, deux ou trois pots en faïence ornés de des-

sins *naïfs*… Il y a bien aussi le quartier de cavalerie. Mais des cuirassiers, ce n'est pas rare. À Paris, on rencontre partout des cuirassiers ; si encore c'étaient des spahis…

Tout à coup une idée lumineuse me vint. J'étais fatigué, poussiéreux, un bon bain me ferait beaucoup de bien.

Un indigène passait. – Pourriez-vous, lui dis-je le plus poliment du monde, m'indiquer où je pourrais prendre un bain chaud ?

Il me regarda avec une stupéfaction profonde.

— Un bain !

— Oui, existe-t-il un établissement de bains ?

— Oh ! certainement, monsieur, pour y en avoir un, y en a un. Tenez, montez la rue

Brochet jusqu'à la place du Marché ; là, vous tournerez à gauche, vous enfilerez la rue Esquermoise, et puis… vous demanderez.

— Merci.

Et je partis, non sans l'entendre dire à un camarade :

« Tu vois bien ce monsieur. Il veut prendre un bain » ; et ils se mirent à rire.

Évidemment c'était très drôle. Au bout de la rue Brochet, je me retournai. Ils étaient six regardant s'en aller le particulier qui avait des idées aussi saugrenues. La gauche du marché, la rue Esquermoise, tout cela n'était pas facile à trouver. Je fus donc obligé de demander deux ou trois fois la route de l'établissement. Chaque fois ma demande provoqua le même étonnement. Au bout de dix minutes, j'étais suivi d'un petit rassem-

blement. Tout Abbeville savait que j'allais prendre un bain chaud.

J'arrivai dans une vaste cour où rien n'indiquait qu'il se trouvât quelque part un établissement de ce genre. J'ouvris à tout hasard deux petites portes conduisant à des salles basses. L'une était une cuisine, l'autre une étable d'où s'échappèrent dans mes jambes onze canards à la queue-leu-leu. Couin, couin, couin.

Ce bruit eut son utilité, en ce sens qu'il fit apparaître une vieille bonne femme.

— C'est bien ici, madame l'établissement de bains ?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous m'indiquer la maîtresse de l'établissement ?

— C’est moi, monsieur. Qu’est-ce que vous me voulez ?

— Parbleu ! Je voudrais prendre un bain.

— Vous voulez, prendre un bain ? bien vrai ?

— Parole d’honneur !

— Ah ! Dans ce cas, je vais appeler mon mari, Pierre !

Une vieille tête de casse-noisette avec un cou ridé encadré dans un grand col parut à une des fenêtres.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Y a un monsieur qui veut prendre un bain.

— C’est que je suis occupé à mon cidre.

Cela devenait un problème, mais rien ne m’excite comme la difficulté. Un autre eût peut-être renoncé, mais, pour moi, ce

bain prenait les proportions de la quadrature du cercle. Je m'obstinai.

« Pardon, je désire absolument prendre un bain, puisque c'est vous qui dirigez rétablissement…

— Bien, m'sieur, je vais descendre. Seulement, ça va être bien gênant.

Et la femme ajouta :

— Cela prendra un bout de temps.

— Qu'est-ce que vous appelez un bout de temps ? demandai-je avec une certaine curiosité.

— Dame, il va falloir chauffer l'eau.

— Ah ! vous n'avez pas d'eau chaude ?

— Tiens, si vous croyez que nous allons user comme ça notre charbon pour rien. Encore avez-vous de la chance, la feu est allu-

mé à la cuisine. Je vais vous mettre la bassine après le crochet.

Une bassine pour un bain ? J'étais très intrigué. J'avais cru jusqu'ici que cela ne servait qu'à confectionner les confitures.

Sur ce, le casse-noisette fit son apparition. Je le suivis auprès d'un petit cabanon que je n'avais pas aperçu d'abord dans la cour. Il entra, puis il en sortit trois gros paniers remplis de paille, deux caisses en bois, une cage à serin, une échelle, deux râteaux, une pelle, des planches, etc., etc. ; c'est effrayant tout ce qu'il y avait là-dedans. Il donna un coup de balai sommaire, puis il me dit :

— Maintenant, je vais vous débarrasser la baignoire.

Je m'approchai. Dans la baignoire on avait installé avec amour tout le linge de la maison. Les draps, les rideaux, les serviettes, tout cela était empilé et rangé symétriquement. Le bonhomme commença le déménagement, lentement, comme à regret. Le cœur lui saignait d'être obligé de déranger toutes ces belles colonnes. De temps en temps il soupirait et disait :

— C'est égal ! une drôle d'idée tout de même que vous avez eue de venir prendre un bain chez nous. Ma femme, la bassine est-elle prête ?

— Oui, Pierre.

— Alors apporte-la avec du grès. Je vais rincer la baignoire.

La femme apporta la bassine d'eau bouillante, et le travail commença.

Tout à coup je tirai ma montre. Il était deux heures. Je n'avais plus que treize minutes pour retourner à la gare.

— Sapristi, m'écriai-je, il faut que je parte.

L'homme et la femme se regardèrent ahuris.

— Comment, me dit l'homme avec indignation, vous me faites quitter mon cidre pour tout démantibuler, vous mettez tout sens dessus dessous, vous nous faites chauffer de l'eau dans la bassine, et vous ne vous en servez pas !

— C'est une indignité ! hurlait la femme. :

— C'est une infamie ! criait l'homme.

— Tenez, leur dis-je, voilà cent sous pour vous indemniser de votre peine.

Et je me sauvai à grands pas, craignant de manquer encore le train qui devait me permettre de fuir Abbeville.

Devant la porte je trouvai un immense rassemblement venu pour voir la tête qu'on pourrait bien avoir après un bain. Le bonhomme raconta l'histoire. Que pouvait bien être cet individu qui faisait préparer des bains et ne les prenait pas ? Évidemment il y avait quelque chose là-dessous. Ma conduite était louche. On se mit à me suivre. J'allongeai le pas et j'arrivai juste à temps pour me précipiter dans un wagon.

Au moment où je montais le brigadier de gendarmerie de service à la station m'a lancé un regard, un regard !...

Je suis sûr qu'il va faire un rapport.

UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE

MONOLOGUE

Huit heures. – Le domestique entre discrètement dans la chambre de Maxence où règne l'obscurité la plus profonde et se met en devoir d'allumer le feu. Défense expresse d'ouvrir les rideaux ni de réveiller brusquement. La lueur des flammes et le pétillement du bois suffiront pour amener un réveil paisible et graduel. Déjà la chambre commence à s'éclairer. Dans le grand lit de milieu, on

aperçoit vaguement une tête brune ébouriffée avec une moustache qui menace le ciel. Le domestique se retire. Un craquement plus fort se fait entendre. Maxence ouvre l'œil droit, puis le gauche, tâche de rentrer dans la vie réelle, et immédiatement la pensée arrêtée depuis veille reprend son cours :

» Quel jour sommes-nous ? vendredi. Qu'ai-je à faire aujourd'hui ?

» D'abord, à *huit heures et demie,* on doit m'amener Ralph ; voilà deux jours que je ne l'ai pas monté. Demain il deviendrait tout à fait impossible, et même ce matin il est probable que cela n'ira pas tout seul. J'ai promis à neuf heures de me trouver dans l'allée des cavaliers avec Précy-Bussac et sa femme. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que c'est lui qui me l'a fait le plus promettre. Il

serait désolé si je ne venais pas ! À peine aurai-je le temps de faire un galop avec eux, car à *dix heures* il faut décidément que j'aille voir Lucie Régnier à son réveil.

» Était-elle gentille hier au soir dans son costume de mouche, avec ses bras nus, sa carapace soie et or et ses deux antennes sur sa perruque blonde ! Elle m'a dit qu'elle avait le réveil agréable. Nous verrons cela. Je suis sûr que cette petite tête blonde ébouriffée doit être charmante entre deux oreillers.

» Sapristi ! et mon costume de chat que je dois essayer à *onze heures.* Cela ne me laisse guère de temps. Enfin, si Lucie met un peu de bonne volonté ou surtout si elle n'en met aucune, je pourrai peut-être me trouver chez Soult à l'heure dite. Le fait est que la

queue est très mal attachée ; elle ne retroussait pas assez. Je lui ai dit :

« Monsieur Soult, je veux une queue de chat qui fasse sensation. » Il devait mettre une tringle en fer… À *onze heures et demie,* rendez-vous avec Chonchon, passage de la Madeleine, pour déjeuner. Bonne Chonchon, qui mériterait d'être aimée mieux, mais le temps ! le temps ! Ainsi je ne pourrai faire que semblant de déjeuner, car j'ai absolument promis à ma mère d'aller à *midi* déjeuner chez la générale Briquemolle, une marieuse par excellence. Ma mère prétend qu'il arrivera un jour où je serai bien aise d'avoir recours à ses bons offices. C'est bien possible ; tout arrive ; mais c'est égal, quel tour pendable elle m'avait joué à Sainte-Clotilde !

» Me faire lever à sept heures et demie du matin pour passer les ponts et me précipiter à la grand-messe de neuf heures, – je dis grand'messe, immense messe !… – Et là, trouver un pot à tabac blond, tout engoncé dans un manteau de loutre. Une horreur ! Je n'ai pas voulu brusquer, et j'ai attendu l'élévation pour juger la sienne, et alors j'ai aperçu une croupe andalouse… Je cours encore.

En pressant un peu Chonchon, et en ne prenant pas de hors-d'œuvre, je pourrai peut-être arriver à midi un quart, midi vingt. Pourvu qu'elle ne demande pas des choses longues à découper !…

» Sacrebleu ! Et Tournecourt et Durandal qui m'attendront pour l'assaut du Cercle à une heure. Une générale : je suis sûr que

cela doit mâcher avec une lenteur ! Son mari était à Eylau, il n'est même pas impossible que j'aie un petit récit de la bataille d'Eylau entre les œufs brouillés et le chateaubriand. Ceci serait terrible pour l'assaut avec Durandal. Insensé ce Durandal ! L'autre jour à l'assaut du Cercle, il s'enferre garde contre garde avec le petit Robert, très ennuyé parce que Durandal est gaucher. Tout à coup ce dernier fait sauter son épée de la main gauche dans la main droite, et plante un immense coup de bouton en pleine poitrine au petit Robert désorienté. Quand on lui a demandé si c'était légal : « Légal ! » a-t-il dit en bondissant, mais j'ai le droit de m'attacher mon épée au bout de mon… nez si cela me fait plaisir, et s'il est assez vigoureux pour la porter. »

» Il faudrait pourtant bien me lever. Je n'ai que juste le temps pour faire tout cela. Après l'assaut je passerai au Grand-Hôtel serrer la main de Pouraille, qui est venu passer sa lune de miel à Paris. Sa femme n'avait jamais quitté la Saintonge. Un bien drôle de ménage ! la femme est toujours décoiffée, en peignoir, avec des yeux égarés qui ont l'air d'avoir reçu deux coups de poing, et quand on arrive, il faut toujours attendre au moins cinq minutes avant de les voir. J'ai demandé à Pouraille comment sa femme avait trouvé Paris.

Celle-ci a répondu naïvement qu'ils n'étaient pas encore sortis de leur chambre. Il y a huit jours qu'ils sont arrivés, Pouraille appelle cela lui faire visiter Paris ! Enfin ! Et ils repartent demain. C'est un ménage à

soigner pour l'avenir, parce qu'il est bien évident que ce beau feu ne durera pas, et alors Pouraille verra. Rien de terrible comme les habitudes prises.

» Là, je ne resterai pas plus de dix minutes. Je ne veux pas les déranger. En redescendant par la rue de la Paix, je pourrai voir si l'éventail de Valentine Tribord est prêt. Une jolie petite devise égoïste : « *Tribord dabord !* » Je lui avais proposé de mettre une apostrophe à *dabord* et d'ajouter « *facile* », mais la chère enfant n'a pas voulu. Elle a malheureusement la mauvaise habitude de se servir de son éventail comme d'un bâton, et d'en donner des coups sur l'occiput de ses nombreux amis. Alors la petite vis part, et l'on est assez bête pour la chercher. Quand elle est trouvée, cela ne

sert absolument à rien, et il faut tout de même envoyer l'éventail en réparation.

» En passant place Vendôme, je verrai s'il y a des lettres pour Boisonfort. C'est là qu'il se fait écrire par la *bouchère*. Pauvre duchesse ! si elle savait cela ! Sans compter qu'elle, est cent fois mieux que la bouchère, qui traite Boisonfort avec une désinvolture !… L'autre soir, dans une baignoire, au Club, je l'entendais qui lui disait :

— Une fois pour toutes, mon cher, prenez donc l'habitude, quand on vous dit une chose, de ne point discuter. C'est insupportable !

» Et Boisonfort ne disait rien ; il se faisait tout petit, tout petit, tandis que lorsque la bonne duchesse se permet seulement de lui faire observer qu'il rentre un peu tard

pour le dîner, les « *Tonnerre de chien !* » partent immédiatement avec fureur.

» Qu'est-ce que j'ai donc à faire à *trois heures*, et pourquoi donc descendais-je la rue de la Paix ? Ah ! le goûter chez Guerre avec Suzanne, C'est insupportable de ne connaître que des femmes qui mangent toujours ! Et si je ne mange pas on me dit que je me fais remarquer. Pour me donner une contenance, il me faut avaler éclairs et babas sans la moindre conviction. Sacrebleu ! et mon rendez-vous à la Cascade avec la Polonaise, et la baignoire d'avant-scène pour Niniche ; c'est insensé ! jamais je ne parviendrai à faire tout cela. Voyons, résumons-nous : Ralph, Précy-Bussac, Lucie, la Queue de chat, Chonchon, la générale, l'assaut, Pouraille, l'éventail, les lettres, le pâtissier…

Et voilà une demi-heure que je perds en réflexions ! Il faudrait pourtant bien se lever. Il le faudrait… évidemment il le faudrait. Cependant… j'ai encore joliment sommeil, et je suis fatigué rien qu'à l'idée de ce qu'il me faut accomplir en si peu de temps. Ma conviction est que c'est impossible… « Tellement impossible… que c'est même tout à fait inutile d'essayer. »

Et Maxence se rendormit avec sérénité.

UNE PIÈCE REÇUE

Perrette sur sa tête avait un pot au lait...

LE MIEL

THÉÂTRE DES ROUERIES-DRAMATIQUES

DIRECTION

Monsieur,

Je crois ouvoir vous annoncer la naissance du *Coléoptère sans le savoir,* que vous aviez déposé chez nous. Ce petit acte

est charmant, pétillant d'esprit, et fait parfaitement notre affaire. Veuillez passer mercredi à mon cabinet entre quatre et cinq heures. Nous causerons.

Agréez, etc.

Le Directeur,

PADFOUR.

Quand Maxence reçut ce petit mot, il ressentit une joie folle. Un beau jour, il lui avait passé par la tête une idée de pièce qui lui avait paru drôle. Il l'avait jetée sur le papier et puis, en se promenant, il avait déposé à tout hasard le manuscrit dans la boîte des *Roueries-Dramatiques.* Évidemment cela ne valait pas la Comédie française ; mais la boîte de cette dernière ne se trouvait pas sur sa route, et puis il y a un commencement à tout.

Enfin son rêve était réalisé ! Il allait être joué à Paris ! et surtout il allait pouvoir attendrir la belle Lélia Taupier. Bien jolie, cette dernière, mais absolument inabordable. On disait tout bas qu'elle était très courtisée par le directeur qui, pour ne pas la montrer, ne lui donnait jamais que des bouts de rôle.

— Faites-moi jouer un rôle important, avait-elle dit un jour en riant à Maxence, et le soir de la première, je vais souper en tête-à-tête avec vous. – Et il y avait précisément dans le *Coléoptère* un rôle d'ingénue qui avait l'air fait pour elle.

Le tout c'est d'avoir le pied à l'étrier ; une fois cette pièce reçue dans un petit théâtre, on en fait recevoir une au Vaudeville, puis au Gymnase, puis à l'Odéon, puis

à la Comédie française, puis, qui sait… on arrive à l'Académie.

Sardou n'a pas commencé autrement, et tout écrivain au début a son petit *Coléoptère.*

Il avait, comme tout le monde, quelques anciens camarades de collège dans la presse qui n'hésitèrent pas à insérer la nouvelle, et le lendemain Maxence, qui, dès l'aube, avait fait acheter tous les journaux du matin, voyait avec un épanouissement immense le titre de sa pièce s'étaler à la quatrième page. C'était un bien petit alinéa, tout à la fin, se confondant presque avec le Chocolat purgatif et la douce Revalescière, mais enfin on a vu des gens qui lisaient leur journal jusque-là, et cela suffisait pour que l'on parlât de lui.

Dans la journée, en effet, il alla se promener sur les boulevards, persuadé qu'on le regardait et que les passants se poussaient le coude en murmurant : – Vous voyez bien ce monsieur, eh bien, il a une pièce aux Roueries-Dramatiques.

Et, de fait, il reçut plus de cent félicitations.

— J'ai lu, mon cher, que vous aviez fait un petit acte, je vous en fais mon compliment. Surtout n'oubliez pas de me faire signe pour la première. À propos, quand commencent les répétitions ?

— Cela ne tardera pas, répondit modestement Maxence.

— Est-ce bien monté ?

— Heu ! heu !

— Tout est là. – Exigez de bons acteurs. Eussiez-vous fait un chef-d'œuvre, s'il est mal interprété, bernique ! les mots ne portent pas.

Cent pas plus loin, il rencontrait Delage, le medium :

— Comment, monsieur, vous *faites* du théâtre, et vous ne m'en dites rien ! Y a-t-il des rôles de femme dans votre petite machine ?

— Deux, dont un pour Lélia.

— Ah ! ah ! charmante, cette Lélia ! je ne connais qu'elle. J'espère bien que vous profitez de la situation, hein ? Aujourd'hui, il faut des masses de jolies femmes dans les œuvres. – Le talent est inutile. Elles n'ont pas besoin de savoir parler d'amour, pourvu qu'elles l'inspirent. L'amour, voyez-vous,

c'est la seule chose qui intéresse. C'est un art universel dont les femmes du monde sont les amateurs, et dont les cocottes sont les artistes… etc.

Le lendemain, nouvelle joie d'amour-propre. À midi précis, il se présentait chez Filsagallo, rue Saint-Marc, pour lui confier *ses intérêts.* Après lui avoir demandé s'il était seul auteur, et *s'il n'y avait pas d'autres revendications,* M. Filsagallo l'inscrivait, avec une grosse plume d'oie, sur le registre des membres de la Société des Auteurs dramatiques, puis d'un ton bienveillant il le prévenait qu'il pourrait passer tous les mois, à partir du 10, pour toucher ses droits d'auteur.

Ses droits d'auteur! C'est vrai! il n'avait pas pensé à cela. Avoir des rentes

et être assez intelligent pour gagner sa vie avec sa plume !

Étant donnée la salle des Roueries, il pourrait compter sur un minimum de quatre-vingts francs par soirée ; si la pièce était jouée… seulement… quatre-vingt-dix fois (il faut être modeste), cela pourrait être une affaire de sept ou huit mille francs. Puis elle serait certainement montée en province, de là elle passerait à l'étranger…

Toutes ces idées couleur de rose l'entretinrent dans une douce joie jusqu'au bienheureux mercredi, où il devait aller voir son directeur. À l'heure dite, il se présenta fièrement devant le concierge du théâtre :

— Monsieur Padfour, s. v. p. ?

— Il n'y est pas !

— Pardon, monsieur, mais je suis Maxence de Parabère.

— Connais pas du tout.

— Vous ne connaissez pas ceux qui sont de la maison ! Je suis l'auteur du *Coléoptère.*

— Du *Coléoptère ?… ?…* Ah ! dans ce cas, monsieur, passez !

Maxence monta un petit escalier en spirale fort obscur, éclairé en plein jour par un bec de gaz et arriva à une petite porte sur laquelle était gravé sur une plaque de cuivre : *Direction.*

PREMIÈRE DOUCHE

Le cabinet du directeur. – Un peu sombre, papier grenat. Encadré dans un passe-partout, le portrait du comique du lieu dans un immense faux-col. Un divan en velours rouge, ancien modèle, avec

coussins. – Très fatigué, et paraissant avoir beaucoup servi (?). Grand bureau à casiers et à cartons verts dans lesquels sommeillent de nombreux manuscrits. Le directeur, ventru, moustachu, frisé, charmant.

LEDIRECTEUR. – Ah ! c'est vous, monsieur, l'auteur de cette petite machine. C'est gentil ! Ce n'est pas que ce soit de la force de quarante chevaux-vapeur, mais enfin, il y a une idée, et c'est beaucoup.

Maxence s'incline modestement.

LEDIRECTEUR. – Malheureusement, on sent encore un peu l'inexpérience, ce n'est pas lié… en un mot, votre pièce n'est pas sur ses jambes.

— Ah ! elle n'est pas… ?

LEDIRECTEUR. – Ce n'est rien du tout, une ou deux scènes à changer. Si vous voulez, je vais vous aboucher avec Saint-Al-

phonse. C'est un charmant garçon, très habile dans ce genre de remaniement.

— Pardon, mais j'aurais préféré rester seul.

LEDIRECTEUR. – Cher monsieur, c'est impossible, je vous le répète, votre pièce n'est pas à point. Elle y gagnera beaucoup et vous n'y perdrez rien, car il ne tient pas à signer.

— Ah ! il ne tient pas à…

— Non, vous lui laisserez seulement la moitié de vos droits d'auteur et tout sera dit. Allons, c'est convenu, revenez me voir demain, je vous présenterai.

DEUXIÈME DOUCHE

Les précédents, plus Saint-Alphonse. Cheveux et barbe incultes. Redingote noire à collet couvert de

pellicules, pouce mordoré par la cigarette, linge douteux.

LEDIRECTEUR. – Mon cher Saint-Alphonse, je vous présente monsieur, qui a apporté chez nous *le Coléoptère sans le savoir;* il désirerait que vous missiez la pièce sur ses pattes.

SAINT-ALPHONSE. – Parfaitement, c'est ma spécialité. Nous pourrons nous donner rendez-vous dans un café. Nous prendrons l'absinthe ensemble.

MAXENCE. – Pardon, mais j'aimerai autant chez moi.

SAINT-ALPHONSE. – Moi, je ne puis travailler qu'au milieu du bruit. Le vacarme des chopes, le grincement des dominos sur le marbre, les cris des joueurs de billard, la

sonnette de la dame de comptoir, voilà ce qu'il me faut ! Nous irons à mon café, rue de Bondy.

MAXENCE. – Sapristi ! rue de Bondy ! j'aime encore mieux vous inviter à déjeuner au café Anglais.

SAINT-ALPHONSE. – Déjeuner, parfait ! (Prenant la main de Maxence :) Mon cher collaborateur, demain à midi pour le quart.

TROISIÈME DOUCHE

Huit jours après.

LEDIRECTEUR. – Eh bien, cela marche-t-il ?

MAXENCE. – Oui, nous sommes à notre huitième déjeuner. Ah ! c'est une belle fourchette que ce Saint-Alphonse.

LEDIRECTEUR. – Et un gaillard intelligent. À propos, je voulais vous proposer une petite affaire. Vous savez que je veux céder une partie des actions de mon théâtre.

MAXENCE, qui se méfie. – Ah !…

LEDIRECTEUR. – Oui, l'affaire est splendide. Seulement c'est une trop grande responsabilité d'avoir tous ses œufs dans le même panier. Alors je cède un certain nombre d'actions à mille francs, combien en voulez-vous ?

MAXENCE. – …Dame…

LEDIRECTEUR. – Allons, c'est convenu, je vous inscris pour dix actions. Vous me remercierez plus tard.

QUATRIÈME DOUCHE

LEDIRECTEUR. – Dites donc, j'ai réfléchi ; pour le genre de mon théâtre, il me faudrait absolument des couplets.

MAXENCE. – Des couplets ! mais cela va donner un air vieillot à ma pièce. C'est une pochade et non un vaudeville genre Scribe.

LEDIRECTEUR. – Tout ce que vous voudrez, mais, dans ce quartier-ci, le public tient à la musique.

MAXENCE. – Eh bien, je vais vous les écrire sur des airs connus quelconques.

LEDIRECTEUR. – Des airs connus ! jamais ! J'ai un chef d'orchestre excellent. Votre pièce y gagnera et vous n'y perdrez rien, il ne tient pas à signer ; il prendra seulement un tiers des droits d'auteur. Allons, voilà qui est entendu. Je vous

l'enverrai au café Anglais. Vous vous arrangerez tous les trois.

CINQUIÈME DOUCHE

LEDIRECTEUR. – Je vous ai fait demander, mon cher ami, parce que j'ai pensé que votre petite pièce, essentiellement parisienne, devait être jouée dans un cadre digne d'elle.

MAXENCE. – C'est bien mon avis.

LEDIRECTEUR. – Vous avez vu, j'ai monté *le Coléoptère* avec l'élite de ma troupe, je vous ai même accordé Lélia, bien qu'à mon avis le rôle ne lui convienne pas.

MAXENCE. – Charmante, cette Lélia !

LEDIRECTEUR. – Si elle veut se tenir, elle ira loin ; mais il faut qu'elle se tienne. Je di-

sais donc que le monde élégant, les cercles, etc., viendront voir votre petite machine ; il faut donc qu'elle soit montée avec un certain luxe de décor et de mise en scène. Or le décor du salon que vous prendrez n'est pas très frais ; le mobilier laisse un peu à désirer ; le canapé a deux reprises (j'espère bien que votre pièce en aura davantage) et sous le tapis qui la recouvre la table n'est qu'en simple bois blanc. Rien que cette table rendrait déjà votre pièce invraisemblable.

MAXENCE. – Évidemment cette table en bois blanc est impossible.

LEDIRECTEUR. – Aussi, à votre place, j'aimerais mieux faire un petit sacrifice et me fendre d'un beau décor de salon et d'un ameublement complet et moderne. Vous ne pouvez vous imaginer comme la pièce y ga-

gnerait, et vous rattraperiez cela largement sur les droits d'auteur.

MAXENCE. – Ah ! vous pensez vraiment que…

LEDIRECTEUR. – Allons, c'est convenu. Laissez-moi faire, et vous verrez que vous serez satisfait vous enverrai la note du peintre-décorateur et du tapissier.

Mon cher auteur.

Il parait que je ne prononce pas les *r* comme à la Comédie française. Je ne vibre pas assez. Il y a une certaine façon de prononcer *Faverrrmay* que je ne puis attraper. Je voudrais prendre quelques leçons de D., le sociétaire retraité, il vous fait prononcer *tri tri tri tri* pendant deux heures et obtient, paraît-il, des effets prodigieux.

Il me faudrait aussi un joli costume de voyage et un petit sac en cuir de Russie pour quand j'entre à la scène III. Vous savez que Padfour est très rat et ne fournit rien du tout Envoyez-moi aussi un chapeau rond. Il m'en faut un à la scène VIII.

Pense-t-on un peu au souper qui suivra la pièce ? Vous savez ce que j'ai promis : bon souper, bon gîte… et le reste.

LÉLIA.

LA RÉPÉTITION

La salle est plongée dans la plus complète obscurité. Tout le long des boiseries sont accrochés de grands rideaux de serge verte qui cachent les dorures. Sur la scène, une tringle en fer supporte les becs de gaz avec des réflecteurs. Dans un coin, sur un tabouret, un pompier. Le chef d'orchestre est à son

pupitre et le souffleur dans son trou. Près de ce trou, assis sur des chaises, Maxence et le directeur.

LEDIRECTEUR, *très grognon.* – Allons, mes enfants, du silence ! Mon cher auteur, ce n'est pas pour vous empêcher de causer avec Lélia, mais il est impossible de répéter avec ces chuchotements continuels. Reprenons la scène du commencement. À toi, Ronval !

RONVAL. – Ah ! Mademoiselle, si j'étais sûr de vous plaire, je serais le plus heureux des hommes.

LEDIRECTEUR. – C'est très mauvais ! Tu fais aller tes bras comme les ailes d'un moulin et puis tu te balances sur tes jambes comme si tu avais la danse de Saint-Guy ! À toi, Lélia.

LÉLIA. – Vraiment, monsieur, cela vous ferait tant de plaisir que cela ! Vous m'aimez donc ?

LE DIRECTEUR. – Fais une petite moue en disant : vous m'aimez donc.

LÉLIA, *reprenant*. – Vous m'aimez donc ?

LEDIRECTEUR. – Je te dis de faire une moue, je ne te dis pas de faire une lippe !

LÉLIA. – Ah ! flûte ! Tu sais, tu m'ennuies. Tu verras que je dirai bien à la première.

MAXENCE. – Moi, je trouve que vous dites déjà divinement bien.

LÉLIA. – Ah ! tu vois, l'auteur est content. *(Elle embrasse Maxence).*

LEDIRECTEUR, *vexé*. – Mon cher ami, voulez-vous me laisser faire ? Vous compre-

nez que j'ai plus l'habitude que vous de ce genre de chose, je m'éreinte, mais, de grâce, ne vous mêlez de rien… Maintenant, voici l'entrée de Dubreuil. Dubreuil !

LERÉGISSEUR. – Dubreuil ! Dubreuil !

LEDIRECTEUR. – C'est assommant ! jamais présent, cet animal !

LERÉGISSEUR, *revenant*. – Il est au café et refuse de répéter si on ne lui donne pas les deux cents francs qu'on lui doit.

LEDIRECTEUR. – Nous ne pouvons interrompre la répétition pour si peu.

(À Maxence.) – Avez-vous cinquante francs sur vous ?

MAXENCE. – Voilà. (Le régisseur part avec les cinquante francs).

LE DIRECTEUR. – Pendant ce temps-là, pour ne pas perdre de temps, nous pour-

rions répéter les chœurs. En scène les chœurs !!!

Les chœurs se composent d'un fumiste, d'un maçon, d'un garçon boulanger, d'un serrurier, d'un ébéniste et d'un vieux professeur de droit.

LEFUMISTE. – Voilà deux heures qu'on nous fait poser. C'est rien embêtant.

LEDIRECTEUR. – Silence ! vous êtes des soldats, rappelez-vous cela et tâchez de vous donner l'air un peu militaire, sacrebleu, redressez-vous ! (Le fumiste met sa casquette sur l'oreille, le professeur avance la jambe d'un air martial, le serrurier fourre ses deux mains dans ses poches, etc., etc.) Allons, une, deux !

Enfants de Mars et de Bellone
La bataille est notre élément,

Et c'est lorsque le canon tonne
Que le soldat vit seulement.

LEDIRECTEUR. – C'est mou, c'est très mou !

LEFUMISTE. – Ah ! bien, si vous croyez que pour vingt sous par jour, on va s'époumoner ! Et encore, on ne nous les a pas donnés hier, nos vingt sous.

LEPROFESSEUR ET LES AUTRES CHORISTES. – Ni moi ! ni moi !

MAXENCE. – Tenez, voici vingt francs. Partagez-vous-les, mais, pour Dieu, continuons.

Les répétitions continuèrent ainsi un mois, un grand mois, et à peu de chose près les mêmes exigences se reproduisirent sous des formes différentes. Maxence patientait

d'autant mieux que Lélia, flattée d'être la seule jeune femme de la pièce, s'apprivoisait de plus en plus, tout en n'accordant toujours que des espérances. En revanche, Padfour devenait sombre. Cette intimité qui s'établissait entre l'auteur et *son* ingénue lui déplaisait fort, et un jour, après une répétition où Maxence s'était particulièrement extasié sur la *façon divine* avec laquelle Lélia interprétait son rôle, il eut avec elle une explication, et celle-ci lui avoua le pacte qui avait été conclu pour le soir de la première.

— Ah ! c'est ainsi, se dit le directeur, eh bien, *le Coléoptère* n'encombrera pas de sitôt l'affiche. Le lendemain, Maxence reçut à son réveil le petit mot suivant :

« Cher monsieur,

» Décidément il fait trop chaud pour risquer une pièce nouvelle. Remettons, si vous le voulez bien, le *Coléoptère*… à des jours plus frais.

» Le Directeur,

» PADFOUR.

Puis un billet parfumé :

« C'était bien la peine de m'éreinter pendant un mois à répéter votre petite ordure ! Jamais je ne vous reverrai.

» LÉLIA. »

Maxence tira mélancoliquement de sa poche un petit calepin et lut :

10 Actions du théâtre des Roueries	10.000 fr
20 déjeuners au café Anglais	1.200
Copie des rôles	60
Leçons de déclamation	600

Gratification aux machinistes	100
Gratification au portier	100
Avances d'appointements	500
Décor	1.000
Mobilier du salon	1.900
Toilette de voyage	600
Chapeau Gainsborough	200
Sac en cuir	200

Total.....16.460 fr.

— Ah ! fit-il en soupirant, Lélia brouillée, la pièce pas jouée et 16.460 francs de dépensés ! J'aurai bien du mal à rattraper cela *aux jours frais* avec le tiers de mes droits d'auteur !

UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

I

Certainement Maxence était un heureux homme !

Après avoir été obligé de passer trois vertueuses semaines dans le castel paternel au fin fond de la Normandie, il était parvenu à s'échapper et avait obtenu de Lucie Régnier qu'elle vînt passer avec lui un mois à Lautrec-sur-mer.

C'était un petit trou si vous voulez, mais quel joli nid pour les amoureux ! À droite et à gauche, la falaise avec des sentiers de chèvres qu'on ne pouvait grimper qu'en se tenant par la main. Au sommet, un vieux calvaire d'où l'on apercevait distinctement par les temps clairs les côtes d'Angleterre ; puis, à un kilomètre à peine, la campagne, la *vraie* campagne avec des arbres qui n'avaient pas souffert des brises de la mer, de beaux champs de blés tout illuminés par le soleil de juillet, émaillés par-ci par-là de coquelicots, de bluets, de marguerites faisant ressembler les chaumes à des écrins de fleurs ; puis des fermes normandes avec leurs cours encadrées de chênes et plantées de pommiers, les étables, les vaches, la petite salle basse où l'on allait

boire du vrai lait dans un bol de faïence sans se laisser distraire par la procession des canards qui entraient magistralement, cahin-caha, par la porte entrouverte. Puis enfin le petit port avec ses bateaux de pêcheurs, ses mâts pavoisés et à l'horizon une étendue de mer admirable.

Et Maxence revoyait tout cela, en se dirigeant par l'express vers Lautrec-sur-mer, et parfois il relisait la dépêche :

« Arriverai par train 10 heures 40. Embrasse bien fort.

« LUCIE

— C'est gentil, disait-il. « Embrasse bien fort. » Elle m'aime toujours, la chère petite. Décidément la vie a du bon.

Arrivé à Lautrec il se fit conduire au Grand-Hôtel.

— Monsieur, dit-il à l'hôtelier, *ma femme* arrive ce soir par le train de 10 heures 40, et je tiendrais à changer le moins possible ses habitudes. Je voudrais donc un appartement au premier, mais je tiendrais surtout à une très belle chambre avec grandes armoires, etc., etc.

Ma femme ! Ce mot-là semblait agréable à prononcer à Maxence. Après avoir vécu en bachi-bouzouck et avoir dissipé sa jeunesse aux quatre vents, il lui paraissait doux de faire pendant un mois l'expérience de la vie à deux, bien à deux. Qui sait ? au résumé le bonheur était peut-être là. Au lieu de courir éternellement après des aventures sans veille ni lendemain, ne valait-il pas mieux

s'attacher définitivement à une charmante femme, qui en somme… ?

— Monsieur, dit l'hôtelier en lui montrant une grande chambre avec un balcon qui donnait sur la mer, voici ce que nous pouvons vous offrir de mieux. Voyez, deux armoires, pandrille, large lit.

— Diable, fit Maxence, il n'y a pas de tapis.

— Dame, monsieur, l'été… en général les voyageurs n'en demandent pas.

— Et puis je ne vois pas de canapé.

— Un canapé ?…

— Oui, une chaise longue ; ma femme fait la sieste dans la journée et…

— Oh ! monsieur, c'est bien simple, on en louera une chez Angot, le tapissier.

— Et maintenant la toilette, elle va trouver cela bien petit. Ce pot à eau est microscopique. Et des brocs ! Mettez trois brocs.

— Monsieur peut être tranquille, nous changerons tout cela. Monsieur sera content.

Et l'hôtelier se retira en faisant son plus beau salut à un voyageur aussi difficile.

— Enfin, se disait Maxence, voilà où va être notre nid. Maintenant cela n'a l'air de rien, c'est banal comme la première chambre d'hôtel venue ; eh bien, quand elle sera arrivée et qu'elle aura déballé ici tout son attirail de femme élégante, cette pièce va se transformer. Voyons, laissons-lui l'armoire et la commode. Là la pandrille pour ses robes ; moi je me contenterai de ce petit coin-là. Sapristi ! et la toilette du-

chesse ! Où étalera-t-elle son jeu de brosses d'ivoire et ses douze ciseaux ?

Maxence sonna, et grâce à une nappe et à un miroir appartenant à la maîtresse de l'hôtel, on arriva à organiser un *à peu près*.

Pour le salon, il envoya chercher à un quart de lieue des fleurs qui dissimulèrent un peu la laideur prétentieuse des vases. Sur la table il plaça le sac des bonbons préférés. Toute la journée il ne pensa qu'à perfectionner le petit appartement, explorant les chambres inhabitées, les faisant démeubler à son intention et accaparant tout ce qui lui semblait pouvoir augmenter le confortable.

Enfin. l'heure tant attendue arriva. Il sauta dans un petit panier et se fit conduire à la station. Déjà le train était signalé. On entendait au loin un roulement sourd qui al-

lait en crescendo, puis un coup de sifflet retentit, une grosse lanterne rouge fit son apparition dans la nuit, et le train fit bruyamment son entrée en gare.

Une petite femme blonde en paletot noisette, portant en bandoulière un sac en cuir de Russie, sauta lestement à terre, puis se précipita dans les bras de Maxence qu'elle embrassa avec conviction au nez de tous les voyageurs.

— Ah ! mon bon chéri, que je suis contente de te voir ! Comme tu es bruni ! Porte-moi mon sac. J'ai cinq ou six autres bibelots que j'ai laissés dans le wagon, tu les enverras chercher. Tiens, voilà mon bulletin de bagages.

Le fait est qu'elle était vraiment charmante, coiffée d'un chapeau rond tout re-

couvert d'une plume de faisan qui laissait seulement passer sur le front une petite frange de cheveux blonds. Son cou fin et blanc sortait d'un col cassé fermé sur le devant par une cravate d'homme dans laquelle était piquée une médaille ancienne. Sous le paletot noisette apparaissait un costume de foulard à petits carreaux noirs et blancs qui s'ouvrait à la française sur un gilet de piqué. Et tout en babillant elle se suspendait le plus tendrement du monde au bras de Maxence qui l'entraînait vers la voiture.

— Qui donc salues-tu là ? lui demanda-t-il.

— C'est un monsieur très comme il faut avec lequel j'ai voyagé. Il a été bien complaisant, à Abbeville. Il n'y a pas de buffet. Alors il a été chercher au galop du pain, de

la viande, du vin, un verre, tout cela dans un journal… puis il a acheté le couteau du conducteur. Ah ! nous avons bien ri !…

Maxence n'approuvait pas beaucoup ce pique-nique en chemin de fer, mais cependant la pauvre petite ne pouvait pas mourir de faim.

Elle, toute droite dans la voiture, regardait avec une certaine moue le port et le bassin pour le moment complètement à sec.

— Dis donc, c'est ça Lautrec ? Ça n'a pas l'air très joli ? Toute cette boue, c'est bien vilain.

— Parce que tu arrives à marée basse ; mais demain ce sera plein d'eau.

— Et quelle est cette horrible odeur ?

— C'est la poissonnerie.

— Ils sont étonnants, ces gens-là, dit Lucie. Ils mettent une poissonnerie sur une promenade publique. C'est exactement comme si l'on mettait les abattoirs aux Champs-Élysées.

On arriva à l'hôtel. Dès qu'on fut dans la chambre, Maxence l'entraîna sur le balcon pour lui montrer la vue.

— Tiens, Lucie, regarde, à droite, c'est Ambleteuse, puis Boulogne avec son phare tournant, puis, là-bas, le cap Gris-Nez.

— Comment dis-tu ?

— Le cap Gris-Nez.

— Ah bien, pour un cap, voilà un nom à coucher dehors.

— Regarde tous ces points lumineux au large. Ce sont les barques des pêcheurs. Comme c'est joli, ces lueurs qui se reflètent

en tremblotant dans les vagues ! Tu vois, ce soir, il y a fête à Venise !

Puis, l'attirant tout près de lui :

— N'est-ce pas que nous serons heureux ici ?

— Oui, mais après que j'aurai soupé, car j'ai une faim !

Un souper froid avait été préparé sur la terrasse, Lucie y fit largement honneur. Puis après on procéda au déballage des grandes malles. C'est effrayant tout ce qu'elle avait apporté pour un mois. Lui, cependant, plongeait dans les casiers, l'aidait de son mieux et assistait avec ravissement à la transformation de la chambre. Les longs peignoirs de mousseline blanche venaient sur les porte-manteaux prendre place à côté de ses jaquettes ; des bas de soie de nuance extra-

vagante allaient dans les tiroirs des commodes se ranger à côté de ses chaussettes rayées. Sur le couvre-pied du lit une petite chemise de crêpe de Chine noire toute garnie de valenciennes s'étalait coquettement et paraissait *meublante* en diable. La femme traîne avec elle tout un attirail de soie, de dentelles, de fanfreluches qui égaient la vue et épanouissent l'âme…

— Figure-toi, dit-elle tout à coup, que j'ai bien failli manquer le train. Mon tailleur m'avait absolument promis mon costume cheviot pour deux heures, et à trois heures il n'était pas encore arrivé !

— Je t'assure que j'aurais préféré te voir arriver plus vite même sans ton cheviot.

— Partir, sans avoir essayé, jamais ! J'aurais pris le train de minuit dix.

— Avoue que c'eût été dommage !

Et il l'embrassa derrière l'oreille, à une petite place qu'il connaissait bien, juste à la racine des cheveux, et aussitôt, effet bizarre, il lui vint dans l'idée que ces malles n'en finissaient pas et que ce déballage durait depuis des éternités. À genoux, à côté de Lucie, il lui fallait à chaque instant plonger en même temps qu'elle sous les grands couvercles ; ses petites mèches blondes accrochaient ses moustaches, leurs mains se rencontraient. Il se pencha vers elle et lui dit tout bas : – Dis donc, si nous finissions tout cela demain matin ?…

… Et il ne fut plus du tout question de la malle.

II

Le lendemain, dès sept heures du matin, Lucie se réveilla d'assez méchante humeur. Le fait est que, malgré les persiennes, il faisait dans la chambre jour à lire son journal dans son lit.

Il y avait bien des grands rideaux, mais la maîtresse de l'hôtel avait eu l'heureuse idée de les choisir en mousseline blanche !

— C'est agréable ici, on se réveille comme les poules !

— Dis plutôt comme les coqs, répondit Maxence, essayant de la calmer.

Cela ne fut pas facile. Renversée sur l'oreiller, le bras nu plongé sous sa tête dans une ravissante attitude, Lucie faisait ses petites réflexions. Elle regardait les deux gravures suspendues de chaque côté de la cheminée : *Judith partant pour trouver Holo-*

pherne, puis : *La Comtesse d'Almanda délivrée par les gendarmes au moment où les brigands de la Calabre allaient abuser de sa faiblesse.* Puis ses yeux, continuant leur inspection, regardaient le parquet en bois blanc, la petite toilette couverte d'une modeste toile cirée, le tapis de foyer orné d'un chien terre-neuve qui tirait une énorme langue, les deux fauteuils en velours jaune fané. Puis, au milieu de la chambre, les deux grandes malles entrouvertes avec le désordre du fouillis des robes et des jupons épars. Évidemment cela ne valait pas le petit entre-sol de la place Vendôme. Et elle se rappelait alors la petite chambre capitonnée en satin bleu, avec les mille plis aboutissant à la rosace centrale, le petit lustre en vieux sèvres, le grand lit de milieu avec ses deux marches de velours…

Elle se leva brusquement, et jetant sur ses épaules un peignoir rose, elle courut à la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande.

Il faisait un temps radieux. Sur le rivage les lames venaient se briser avec un bruit monotone et cadencé, en envoyant dans les airs comme une pluie d'argent. Les *matelotes,* pieds nus, avec leur bonnet en auréole, leur jupon rouge et la hotte sur l'épaule, partaient à la pêche aux équilles. Une bonne brise soufflait de terre, et les bateaux de pêche, les grandes voiles brunes déployées, commençaient à sortir du port. Une longue procession de femmes et d'enfants attelés après une grosse corde remontaient lentement la jetée pour remorquer un gros bateau, et s'accompagnaient en marchant d'une espèce de mélopée bizarre.

Sur le quai, outre les flâneurs habituels, une cavalcade formée d'une dizaine de jeunes gens, huchés sur des bourriquets du pays. À la vue du peignoir rose ils manifestèrent une vive admiration et s'arrêtèrent.

Tous les employés du port, les marins, les douaniers, le brigadier de gendarmerie, tout le monde leva les yeux sur le balcon. Il se fit un rassemblement, des baigneurs allaient chercher des lorgnettes.

— Tu vois, dit Maxence, il faut rentrer. Dans un petit trou comme celui-là, ton peignoir rose ferait une révolution.

— Ah ! bien, c'est agréable, on ne peut même pas se mettre à la fenêtre ! Place Vendôme, quand je regarde passer des officiers de l'état-major de la place, on ne fait pas sortir la garde pour cela.

Elle se mit à s'habiller tout en pestant contre la curiosité des habitants de Lautrec.

— Écoute, lui dit Maxence ; voici mon programme de la journée : Ce matin, nous irons faire tout bonnement un petit tour sur le bord de la plage, juste pour te donner de l'appétit. Nous rentrerons déjeuner, puis après nous prendrons une voiture et nous irons visiter la cathédrale de Comanches. Après le dîner, nous irons au Casino. Je t'ai abonnée pour un mois. Comment fais-tu pour faire ces petits frisotons-là ?

— Voyons, veux-tu me laisser m'habiller, oui ou non ?

— Est-ce que tu vas sortir avec ces grands talons ?

— Mes talons, mais ils sont tout petits.

— Je ne dis pas, mais sur les galets…

— Flûte pour les galets !

Lucie endossa le fameux cheviot qui, par parenthèse, lui allait à merveille, puis l'on partit bras dessus bras dessous au bord de la mer. Ce qu'avait prévu Maxence arriva. Au bout de vingt pas sur ces maudits galets, Lucie poussa les hauts cris et annonça qu'elle ne voulait pas aller plus loin. Maxence étala son pardessus, et ils s'assirent tout près l'un de l'autre.

Au bout de cinq minutes :

— Tu sais qu'on cuit sur cette plage, dit Lucie. On rentra déjeuner à l'hôtel. Au dessert, Lucie exprima ses idées sur le tête-à-tête à la campagne.

— Pourquoi, dit-elle à Maxence, n'as-tu pas invité un ami ?

— Un ami ? Mais il nous aurait beaucoup gênés.

— Non, je t'assure : à trois, cela met tout de suite de l'entrain dans la conversation.

Et sa petite main dissimula un bâillement.

Dans la journée, on alla visiter la cathédrale, une merveille du moyen-âge, mais cela commençait à ne plus marcher du tout.

En vain Maxence expliquait-il la différence entre le style roman et le style gothique ; en vain voulait-il lui faire admirer deux ou trois vieilles peintures à fresque respectées par le temps ; Lucie trouvait tout cela très noir et très sale. De plus, il y avait une poussière dans cette église !… À quoi servaient donc les bedeaux, je vous le de-

mande ? et que faisaient-ils de leurs plumeaux ?

Maxence soupira. Décidément la vie à deux ne lui paraissait plus tout à fait sous le même aspect.

Est-ce que par hasard il se serait trompé ? Est-ce que la femme qui avait paru si charmante à Paris, alors qu'il ne la voyait que quelques heures par jour, et dans les moments où l'on est rempli d'indulgence, lui paraîtrait, au bout de quelques jours, absolument insupportable ?

Elle, de son côté, faisait aussi ses réflexions. Certainement elle aimait Max, mais on a beau s'aimer, c'est bien long d'être toujours, toujours en tête-à-tête sans le moindre tiers avec lequel on puisse un peu caqueter. Et puis, elle n'avait plus ses

habitudes. L'affection qui lui avait tant plu dans un joli cadre, ne lui paraissait plus la même dans cette chambre d'hôtel. Au fond, tous ces beaux points de vue, ces paysages, ces horizons lointains noyés dans les brumes du soleil couchant, tout cela l'intéressait assez peu, et elle se rappelait certains petits dîners au *Moulin rouge,* où elle avait passé des soirées autrement amusantes que sur cette plage.

Quant au Casino, au bout d'un quart d'heure elle l'avait déclaré *mourant.* Il y avait là un tas de « bourgeois empaillés » qui vous dévisageaient, détaillaient vos robes, vos chapeaux, vos bas, et fronçaient le sourcil dès qu'on riait un peu ou dès qu'on parlait plus haut qu'à l'église.

Cela dura quatre jours, quatre mortels jours. On s'embrassait bien encore par-ci par-là, il y avait bien encore parfois quelque rayon de soleil arrivant à percer les nuages, mais le roman était fini. Le quatrième jour, comme Maxence lui faisait une observation sur un certain chapeau polichinelle qu'elle avait l'intention d'arborer pour aller au concert, elle lui dit :

— Ah ! bien, si c'est ainsi, j'aime autant m'en aller.

— Eh bien, ma chère enfant, vous êtes absolument libre.

Elle remonta à la chambre, et là, fiévreusement, à la hâte, elle décrocha et empila toutes les belles robes apportées. Un moment, Maxence faillit céder. Elle était bien jolie… et puis, son cœur se serrait en voyant

si vite évanoui le rêve projeté et la chambre redevenir nue et triste. Il lui semblait que cet emballage était un enterrement. Mais à quoi bon la prier ?…

À huit heures, il la mit en voiture et la reconduisit jusqu'à la gare. Quand elle fut en wagon, elle lui prit les mains :

— Qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda-t-elle un peu émue.

— Moi, je vais retourner chez mon père, au château.

— C'est drôle, dit-elle, moi qui me faisais une telle joie de venir ! Tu as dû me trouver bien insupportable. Je ne me supportais pas moi-même. Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre Max, ce n'est pas ma faute, on ne se refait pas. Moi je n'aime que les pays où il y a des boutiques.

TROP DE REPUTATION !

Le lieutenant-colonel Pouraille est encore très vert, et, lorsqu'il descend le matin la grande rue de Pont-à-Mousson pour se rendre au rapport, il fait véritablement sensation. Il s'en va le jarret tendu, la cravache à la main, faisant sonner fièrement ses molettes d'argent sur le pavé de la petite ville. Il sort de chez lui astiqué, ciré, les crocs de sa moustache noire menaçant le ciel. Tout le long de la route on le salue ; les bourgeois se poussent le coude en disant :

— Regardez donc, voilà le colonel qui va au rapport !

Les petites ouvrières de chez madame Lardèche, la couturière qui est *au-dessus* de l'armurier, se précipitent à la fenêtre pour le voir passer et le suivent des yeux jusqu'au moment où, arrivant à la grande porte du quartier, il disparaît au milieu du tumulte, des honneurs et des manifestations respectueuses que produit son auguste arrivée sur les hommes de garde.

À trois heures moins le quart, pour se rendre au pansage, il refait la même route, à cheval cette fois, et alors ce n'est plus une ovation, c'est un triomphe. Le cheval qui a été amené par l'ordonnance chez le colonel est enchanté de rentrer à l'écurie, et, de là, des effets de queue en panache, des frémis-

sements d'impatience et des steppages sur place qui ont tout à fait bon air.

Bref, Pouraille n'apparaissait à ces braves Mussi-Pontais qu'entouré d'une auréole. On ne l'avait jamais vu qu'en uniforme, c'est-à-dire respecté, honoré, salué ; c'était une espèce de demi-dieu. Avec cela, il représentait, dans toute la force du terme, ce que le peuple appelle un bel homme. – Quelle bonne mine ! quel gaillard ! quel coffre ! Devait-il en avoir de ces succès, le misérable ! Le soir, les bourgeois qui jouaient au domino au café du *Mouton couronné* racontaient sur lui, entre deux parties, des aventures tout à fait extraordinaires. M. Chamelot surtout, le pharmacien de la place d'Armes, en savait de belles !…

Aussi, le soir, lorsque les petites journalières le rencontraient, le cigare à la bouche, drapé dans son grand manteau d'ordonnance, elles traversaient avec effroi, comme si elles eussent vu le diable, et les boutiquiers, en fermant leurs volets, se retournaient pour le regarder passer avec une curieuse admiration.

Les camarades, cependant, ne savaient rien de précis ; mais, comme officier supérieur, il est bien évident qu'il devait faire « ses petits coups à la sourdine ». Bref, on en dit tant et tant que le colonel Tournecourt eut vent de la chose et résolut d'en toucher deux mots à son camarade et subordonné.

Certes, il n'était pas l'ennemi d'une douce gaieté, et il trouvait même que les succès ne nuisaient pas au prestige de

l'uniforme ; mais il y a temps pour tout, et ce qui est charmant pour un lieutenant l'est moins pour un lieutenant-colonel. Ainsi, lui, Tournecourt, il est bien évident que si, au lieu de se marier, il avait voulu courir la pretentaine, parbleu ! on aurait parlé de lui encore plus que de Pouraille, mais il ne l'avait pas voulu. Un officier supérieur doit être marié ; une femme jeune et jolie est le complément nécessaire de sa situation en province.

— Tu sais, mon vieux, dit-il un jour à Pouraille, que si tu veux passer colonel, tu feras bien de cesser ta vie de polichinelle.

— Ma vie de polichinelle ! s'écria Pouraille en protestant pour la forme, mais comme un homme qui, au fond, est enchanté de cette réputation de don Juan.

— Parbleu ! crois-tu que je ne connaisse pas tous les faits et gestes ? Ma petite police est bien faite, mon cher, et il ne se passe rien à Pont-à-Mousson que je ne sache sur l'heure, rien, tu entends ; si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est qu'en qualité de camarade de promotion, je n'ai pas voulu t'ennuyer.

— Que sait-il donc ? se demanda Pouraille, cherchant dans ses souvenirs.

— Or aujourd'hui je trouve que cela a assez duré, et je veux te marier.

— Me marier ! s'écria Pouraille effrayé ; mais je ne connais pas seulement un cantinière de vacante !...

— Eh bien, moi, répondit Tournecourt enchanté, je t'ai trouvé une jeune fille char-

mante avec laquelle tu vas me faire le plaisir de convoler immédiatement.

— Qui cela ?

— Mademoiselle Turigny, la fille du docteur.

— Sacrebleu ! mais elle a dix-neuf ans !…

— Précisément pour cela. Ah ! mon gaillard, nous savons ce qu'il te faut, et jamais il ne me serait venu à l'idée de te proposer une douairière.

Pouraille rentra chez lui très préoccupé. Certainement mademoiselle Turigny était jolie comme un cœur. Brune, appétissante, les lèvres rouges, avec un imperceptible duvet noir dans les coins, et un œil à incendier les magasins à fourrages. Mais dix-neuf ans !… Allait-il être à la hauteur de la situation ? Il y avait certainement des jours où il

se sentait un peu fatigué. Les petites escarmouches sur des terrains connus et reconnus ne l'effrayaient guère, mais de grandes manœuvres sur des terrains non éclairés, c'était beaucoup plus inquiétant. Bref, il se considérait beaucoup plus comme troupe de soutien que comme pointe d'avant-garde.

Cependant Tournecourt avait mené la chose rondement, et un soir, après dîner, entre la chartreuse et la fine champagne, il avait fait part au docteur de ses projets sur sa fille.

— Ma foi, mon colonel, avait répondu le brave docteur ébloui, je vous dirai sans phrases que ce mariage m'agréerait fort. Outre que je serais très flatté de voir ma fille colonelle, et même générale, je ne me dissi-

mule pas que le moment de la marier est absolument venu.

— Ah ! dit Tournecourt.

— Oui ; Lucie tient de sa mère ; c'est ce que nous autres, docteurs, nous appelons un tempérament. C'est une nature vive, impétueuse, passionnée, et comme je la connais, j'ai déjà refusé pour elle plusieurs mariages, précisément parce que je trouvais que les prétendus n'avaient pas la carrure d'épaules nécessaire. Cela n'eût pas été un mois, et, après, il eût fallu partir se soigner dans le Midi. Vous voyez cela d'ici…

— Peste ! dit Tournecourt émerveillé.

— Tandis que le colonel Pouraille, voilà mon homme ! Quel torse ! quelle vigueur ! Oh ! j'ai beaucoup entendu parler de lui, et je sais bien qu'il y a eu des petites pec-

cadilles ; mais ce sont justement ces peccadilles qui me rassurent ; sans cela, jamais je ne ferais de Lucie la femme d'un colonel.

Les préparatifs de mariage marchèrent rapidement ; dans la petite ville on ne parlait plus que de cela. Comment ! le diable se faisait ermite !...

Il allait y en avoir de ces beaux yeux qui allaient pleurer ! À personne il ne venait au reste l'idée de trouver ce mariage disproportionné, et il est évident que maître Turigny avait eu une fière chance de trouver un gendre réunissant autant d'avantages. Pouraille semblait encore avoir rajeuni, si c'est possible. Les molettes des éperons résonnaient avec un bruit argentin plus fort que jamais sur les pavés, et, quant au cheval, de sa vie il ne fit plus de pas de côtés, de

passages et de courbettes que pendant les quinze jours qui précédèrent le grand événement. Tout Pont-à-Mousson était sens dessus dessous. Les officiers s'étaient commandé des dolmans neufs chez le maître tailleur ; les femmes des capitaines ne sortaient plus de chez madame Lardèche et passaient leurs journées en conférences pour saisir exactement les modes et les nuances de Paris. Du coup, la modiste écoula un stock de panaches qu'elle n'espérait plus jamais vendre. Tous les soirs, à quatre heures, le train de Nancy apportait un immense bouquet de lilas blancs et de camélias que l'ordonnance allait attendre à la gare et qu'il portait ensuite triomphalement, de la part du colonel, chez mademoiselle Turigny.

Enfin le grand jour arriva, et la cérémonie fut entourée d'un appareil tout à fait imposant. Tous les camarades étaient venus de Nancy, de Maubeuge, de Lunéville, en grande tenue de service, et l'église présentait un coup d'œil chatoyant d'épaulettes d'or, de plumets et d'aiguillettes. Derrière le maître-autel, la fanfare du régiment faisait entendre sa musique sonore. Lorsque, la messe finie, le couple descendit le tapis rouge qui avait été tendu sur les marches de l'église, pour gagner les voitures, il y eut dans toute la foule comme un frémissement d'admiration. Elle, grande, superbe, bien découplée, marchant avec la grâce de la jeunesse et de la force, lui, carré, solide, vigoureux, portant beau comme pas un !

Tournecourt lui-même se sentit ému en pensant que c'était lui qui avait fait ce bonheur-là. Quant à Pouraille, il n'était pas très à son aise ; ce monde, cette chaleur, ces poignées de main multiples qu'il avait fallu recevoir, cette musique cuivrée résonnant sous les grandes voûtes, tout cela lui avait passablement porté sur les nerfs. Pendant la cérémonie, il avait, à plusieurs reprises, jeté un regard de côté sur la belle fille à laquelle il allait consacrer son existence, et il lui était venu certains scrupules. Il se rappelait ses doutes du premier jour, relativement à la pointe d'avant-garde…

— Au fait, s'écria-t-il tout à coup, je serais bien bête de ne pas mettre tous les atouts dans mon jeu.

Et tandis que les nombreux parents et amis, assemblés dans le grand salon du docteur, étaient occupés à féliciter la mariée, Pouraille s'esquiva et ne fit qu'un bond chez M. Chamelot, le pharmacien.

— Monsieur, lui dit-il brusquement, avec vous je serai franc. Vous savez que je viens de me marier, ma femme est très jeune ; bref, je ne serais pas fâché d'avoir pour ce soir quelque petite drogue inoffensive… vous comprenez, rien que pour dominer la première émotion !

— Très bien, mon colonel, je sais ce qu'il vous faut ; mais avec une nature comme la vôtre, il est évident que j'aurai du mal à dominer. Enfin, je mettrai la dose un peu forte.

— C’est cela, mon cher, mettez la dose très forte.

Chamelot disparut dans son arrière-boutique : on entendit un bruit de pilon dans un mortier ; puis, quelques secondes après, il revint triomphant et remit en souriant une petite boite au colonel.

— C’est inoffensif ?

— Oh ! absolument, et pour vous, j’ai même mis la dose triple. Avalez-moi ces trois pilules une heure avant de vous coucher.

— Merci, s’écria le colonel enchanté.

La journée se passa sans encombre, et le soir, quand tous les invités furent partis, Pouraille vit le docteur s’avancer vers lui. Il était véritablement ému, et derrière ses lu-

nettes à branches d'or, on voyait briller une larme.

— Monsieur, dit-il au colonel, je n'ai pas besoin de vous recommander ma fille. Oui, monsieur, je sais tout ! J'ai tout appris, et je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver autant de délicatesse dans l'armée. C'est admirable d'abnégation. C'est magnifique, et je vous en remercie.

— Ah ça ! à qui en a-t-il ? se demanda Pouraille un peu étonné, tout en subissant la dernière accolade de son beau-père.

Il disparut avec Lucie, la portière retomba discrètement, et bien avant dans la nuit on vit briller les fenêtres de la chambre de la colonelle Pouraille. Ce qui n'étonna personne.

Le lendemain matin, à sept heures, Pouraille se précipitait chez le pharmacien Chamelot ; il était pâle, défait, ses yeux étaient gonflés par l'insomnie.

— Mille tonnerres, s'écria-t-il en entrant. Quelle satanée drogue m'avez-vous vendue hier, monsieur Chamelot ?

— Mais, mon Colonel, le remède le plus employé dans votre cas.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'était ?

— Le plus simple et le plus efficace des calmants, tout bonnement du nénuphar !

MA PREMIÈRE CUIRASSE

Un cuirassier !
Sous l'acier,
Qui lui sied.
Par son air martial !
N'a point d'égal.

I

Il n'y a plus à en douter. Voici ma lettre de service. Je suis nommé au 20e cuirassiers, un beau régiment immortalisé à Reischoffen, des escadrons de héros et des pelotons

de géants. Comme dragon, j'étais d'une bonne taille, mais comme *coquillard,* je vais être ordinaire, très ordinaire. *Memento* : faire élever de deux centimètres les talons de mes bottes. Maintenant, songeons un peu à la tenue. Pour la tunique, c'est simple : je n'ai qu'à faire changer les collets et les parements – le casque et moi, nous sommes déjà de vieilles connaissances, mais la cuirasse, la cuirasse ?

J'en ai touché quelques mots à des camarades pour leur demander si c'était gênant. Leurs réponses ont été nébuleuses. Pouraille m'a dit : « Ah ! mon pauvre vieux, vous ne savez pas ce qui vous attend : vous verrez la chaleur de votre matelassure… Dites donc : on arrosera l'inauguration. » – Poitrasson m'a répondu : « Bast ! vous ver-

rez : on y est comme dans un lit de plumes… À propos, on arrosera l'inauguration. » – Matelassure, lit de plumes, évidemment il y a une relation, mais laquelle ? Une seule chose est certaine, c'est qu'on arrosera.

Et voilà là-haut dans son cadre, souriant dans sa barbe grise, mon vieil ancêtre Guy de Boisonfort. Lui aussi est bardé de fer, lui aussi a une cuirasse accompagnée de brassards, de genouillères et de cuissards, avec des *tassettes* articulées comme l'enveloppe des crustacés et appliquées sur une peau de buffle. Dans le fond on aperçoit un cheval qui caracole, blindé et empanaché autant et plus que son maître.

Ah ! c'était le bon temps ! La cavalerie avait le beau rôle. On allait au plus fort de la mêlée frapper d'estoc et de taille et *fé-*

rir de grands coups, et après deux heures de combat acharné, le cavalier avait deux bleus et le cheval n'avait rien du tout. Si le malheur faisait qu'on tombât de sa monture, on ne pouvait se relever, c'est vrai, mais il fallait vous retourner sur toutes vos faces pendant un temps infini avant de trouver le défaut de l'armure. Plus n'est besoin, hélas ! de tout cela. Pauvres guerriers de Reischoffen et de Rezonville ! vous avez chargé comme vos ancêtres, vaillamment, furieusement, brandissant vos grandes lattes aussi lourdes que les épées à deux mains. Vous, la réserve, destinés à n'être que le bouquet du feu d'artifice, vous avez été le dernier espoir, vous vous êtes rués sur des barricades et dans des fourrés impénétrables. C'était une

folie, mais cette folie a permis de dire encore : Tout est perdu, fors l'honneur.

Cuirassier ! mille tonnerres ! Certainement qu'on arrosera l'inauguration !

II

Je suis arrivé devant la boutique du passementier. Impossible d'entrer sans donner un coup d'œil à cette *montre* féerique. Derrière les vitres, en effet, dans un désordre apparent, les armes de prix, les casques, les cuirasses, les galons, les torsades et les plumets sont entassés pêle-mêle, formant un musée historique. Il y a de tout dans cette vitrine. À côté du casque des horse-guards à crinière blanche, voici le shako tromblon des voltigeurs de 1813. Voici la cuirasse des

carabiniers de la garde avec le soleil d'argent rayonnant autour de l'aigle. Voici des épaulettes russes presque aussi grandes que celles de l'amiral suisse et un shapska formidable ayant coiffé peut-être quelque lancier vénitien. C'est un cours de politique moderne ; les coqs succèdent aux fleurs de lys et les aigles aux coqs. Le régime actuel est représenté par une petite grenade… on n'a jamais su pourquoi. Quelques corps ont fait bande à part et choisi un emblème spécial. L'administration chargée des vêtements et des vivres a pris *une étoile,* et les vétérinaires ont choisi simplement une *couronne de lauriers.* Toujours modestes, les vétérinaires !

Dans la boutique, derrière un comptoir encombré de passementeries, trône madame

Bellone, C'est une femme entre deux âges, encore fort agréable ; l'embonpoint s'est arrêté juste au majestueux : les cheveux, toujours noirs, forment sur le front des *crans* et des accroche-cœur incendiaires ; l'œil très vif, très ouvert, avec des paupières qui retroussent vers les tempes, est, à lui seul, toute une révélation. Veuve depuis des temps fabuleux, elle porte, comme broche, le portrait en pied d'un petit homme malingre qui fut à peu près son mari, et nourrit un amour désordonné pour les rubans verts. Elle connaît tout l'annuaire, serre la main de tous les généraux et retrouve encore des sourires d'autrefois pour les jeunes officiers qui sortent des écoles.

— Ah ! vous voilà, monsieur de Parabère… me dit-elle en se précipitant vers la

porte. Eh bien, vous voilà cuirassier ! Ah ! le général, votre père, a dû être bien content. Quel homme charmant ! – Elle poussa un gros soupir.

— Justement, madame Bellone, lui dis-je, et je venais à ce propos vous commander…

— Figurez-vous, m'interrompit-elle, que je le vois encore ; il venait d'être nommé colonel de hussards et cherchait des tresses en or fin. Il faisait aussi beau qu'aujourd'hui ; c'était un matin de printemps…

— Pardon, insistai-je, ma chère madame Bellone, mon père est au cadre de réserve, et moi j'ai besoin de ma cuirasse pour la fin de la semaine.

— Pour la fin de la semaine ? c'est bien juste ! Je ne veux pas vous donner un petit

chaudron ; il vous faut quelque chose qui aille comme un corset.

— Comme un corset ? demandai-je avec une certaine inquiétude.

— Certainement, reprit-elle avec volubilité. Cuirasse vient de l'italien *coraza,* qui vient lui-même du latin *corium,* qui veut dire cuir. Mais, au IXe siècle, on remplaça le cuir par du fer battu, et ce n'est qu'au XIVe siècle qu'apparaît la cuirasse actuelle, pour les gens à cheval. Pour les archers, il y avait le corselet, et puis le halecret, espèce de petit chaudron, comme en commandent certains officiers… des mauviettes, quoi.

— Eh bien, ma bonne madame Bellone, ne me faites pas un halecret, mais une bonne cuirasse d'ordonnance.

— À la bonne heure, je reconnais bien là le sang de votre vigoureux père. Voyez-vous, vous avez la poitrine bombée, j'aurai donc à soigner particulièrement le plastron pectoral et les mamelières ; et comme vous êtes très cambré, il faut que le dossier huméral, ou musquin, rentre un peu à partir des omoplates. Je vous échangerai les côtés, afin que la cuirasse ne pèse pas sur les hanches et porte sur la partie supérieure du ceinturon. Et les épaulières ! soignons les épaulières ! Les têtes de méduse en or bruni, sans oublier le petit crochet pour la croix. Quant à votre matelassure, il y a des gens qui vous diront que ce n'est pas important. – C'est une erreur. – tout dépend de la matelassure. Que le col et les entournures soient d'un rouge vif, presque grenat, cela va mieux

avec les tons d'acier. Que le col soit bien évasé, de façon à laisser apercevoir le collet de la tunique, qui ait l'air d'émerger d'un ruban de commandeur. Comprenez-vous ?

— Si je comprends !…

J'étais intéressé au possible.

— Quant aux épaulières, continua-t-elle, veillez à ce qu'elles arrivent juste à la hauteur des pattes des épaulettes, tout en laissant à l'avant-bras tout son jeu. Pour être cuirassier, on n'en est pas moins homme, et il peut arriver des circonstances… où on tienne à avoir la liberté de ses mouvements. Tenez, un jour, le général, votre père, vint me voir en grande tenue de service ; c'était un dimanche. Eh bien ! c'est merveilleux comme…

— Eh bien ! madame Bellone, je compte sur cette cuirasse pour la fin de la semaine…

— Oui, me dit-elle, on fera son possible ; mais il faudra l'essayer. Au reste, j'irai vous la porter moi-même et… présenter mes respects au général.

III

Elle est arrivée, ma cuirasse ; elle est posée là sur mon lit, éblouissante comme un miroir. Voici l'heure qui approche, et, au moment de la mettre, je me sens envahi par une certaine émotion. D'abord les épaulettes, non plus de ces petites épaulettes légères des salons, mais de larges épaulettes d'argent, grand modèle, à larges franges pouvant supporter le poids des épaulières. Les pans de la tunique sont relevés et

forment retroussis rouges. Les petites bottes Chantilly des dragons ont fait place à de grandes bottes fortes dépassant le genou avec une *liberté* pour le jarret. J'ai fait donner un léger pli à la crinière de mon casque. Mon Dieu ! elle n'est pas ondulée, mais elle a un léger pli, ce que les femmes appellent *des mouvements.* Et maintenant, à l'œuvre ! Mon ordonnance me passe ma matelassure, véritable corset cramoisi qui me prend la taille et me fait une poitrine d'hercule, puis le musquin et le plastron pectoral que j'accroche, avec les épaulières, aux boutons de poitrine ; je sangle la courroie en cuir verni autour de ma taille, et c'est fait.

Ma parole d'honneur, l'apparence est devenue subitement formidable, et je crois bien que Guy de Boisonfort a souri dans sa

barbe. Es-tu content, mon chevalier ? Oui ! alors, casque en tête et à cheval sur Spartacus, un cheval énorme comme on en voit dans les tableaux de Van der Meulen. Et me voilà parti à la manœuvre sur le plateau de Satory.

À vrai dire, les sensations sont un peu étranges. Devant moi, je vois s'arrondir un immense bedon d'acier qui me cache la main de bride. De temps en temps, j'oublie que ma selle est à troussequin et je cogne mon *musquin* qui résonne avec un son métallique. Le sabre à l'épaule, surtout à chaque temps de trot, fait entendre un bruit de forge.

C'est égal, une fois blindé, on se sent rudement fort et il vous passe par la tête toutes sortes d'idées héroïques. Le colonel a

commandé de former les escadrons au galop, et nous voilà partis dans un nuage de poussière, avec un cliquetis d'armes et un tintamarre assourdissant.

Je galope, je galope, me grisant de bruit et de vitesse. Hip ! Hip ! Hurrah ! où est l'ennemi, qu'on me conduise à l'ennemi !...

Haaaaalte ! À droite alignement ! Fixe !

— Dites donc, me dit Poitrasson, comment vous sentez-vous ?

— Parfaitement, ça me va comme un gant.

— Bravo ! vous savez qu'on arrose ce soir l'inauguration.

On a arrosé l'inauguration, l'a-t-on assez arrosée, mon Dieu ! On en parlera longtemps au cercle, et ces messieurs avaient

bien fait les choses. Par exemple, ce qui m'étonne, c'est que ce n'était pas mon premier casque… c'était ma première cuirasse… et ce matin j'ai bien mal à la tête.

FIN

TABLE

POUR GARDER SES CHEVEUX !
LA TÊTE DE CHAT
LES EFFILÉS VERTS
LA VOITURE DE MADAME X…
UNE FEMME FORTE
LE COMBLE DE LA DÉLICATESSE
EN REVENANT DU *BOSSU*
DE ROCQUENCOURT À PARIS
VENGEANCE, PLAISIR DES DIEUX
LE PIÉDESTAL
HUSSARD ET HOUZARD
LE NID DU POÈTE

LE PLUMET

RÉGÉNÉRATION

LE GILET DE LOUTRE

LES JOYEUX VIVEURS

EN MUSIQUE

LE BAIN

UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE

UNE PIÈCE REÇUE

UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

TROP DE RÉPUTATION !

PREMIÈRE CUIRASSE

1 Débarrassé du bahut.